This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

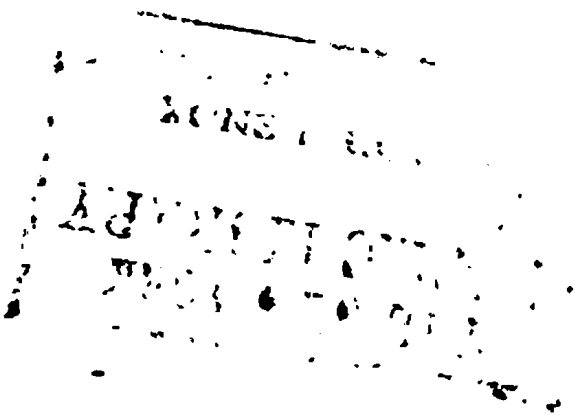
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07582260 5

ŒUVRES

DE STANISLAS

BOUFFLERS.



RES

NISLAS

LERS,

de France, classe de la
térature françaises.

SECOND.

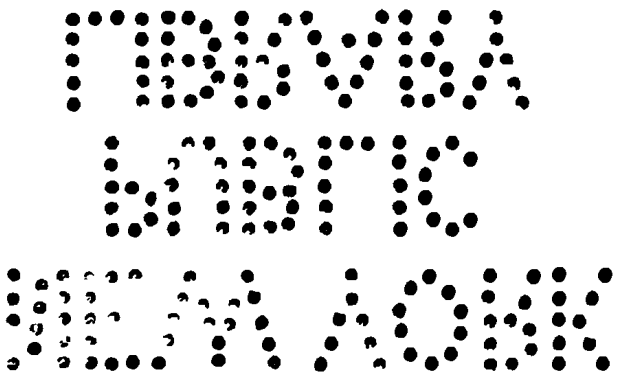
. franc de port par la poste,

ire toléré.

PARIS,

Libraire, quai des Augustins,
N° 42.

M. DCCC. V.



ŒUVRES
DE STANISLAS
BOUFFLERS.

PIECES DIVERSES.

L'OCULISTE,

CONTE.

Je suis un oculiste habile ;
Mais je dois mon malheur à l'étude des yeux ;
L'espérance d'en sauver deux,
M'en a fait crever plus de mille.
Je pleure ceux que j'ai sauvés,
Et non pas ceux que j'ai crevés.
J'aimois, j'étois aimé, c'en est assez sans doute,
Mais l'objet que j'aimois, que je hais aujourd'hui,
Ressembloit à l'amour, étoit fait comme lui,
Et comme lui n'y voyoit goutte.

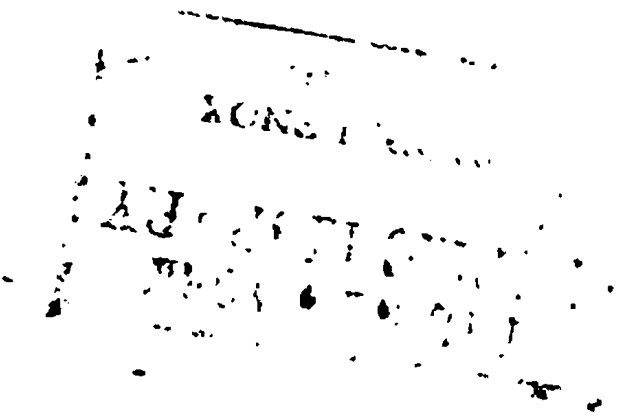
Ses beaux yeux confondoient le jour avec la nuit;
Un voile intérieur baissé sur sa prunelle,
Ne rendoit pas ma belle à tous les yeux moins belle,
On l'aimoit sans qu'elle le vit;
Elle ne le savoit que quand on l'avoit dit:
Le langage des yeux étoit muet pour elle.
Le ciel de tous nos biens dispensateur exact,
Au lieu de deux bons yeux avoit dû lui faire
Le don d'un esprit net, d'une mémoire claire,
D'une oreille très-fine, et sur-tout d'un bon tact.
Ce fut là ma ressource auprès de ma maîtresse;
Quand on sait plaire au tact, le reste suit de près,
Bientôt, soit force, soit adresse,
Elle comprit que je l'aimois.
Une aveugle qu'on aime auroit tort d'être fière;
Sur la mienne j'obtins une victoire entière;
L'amour sur tous ses sens étendit son pouvoir:
Tout m'adoroit en elle, et tout disoit j'adore:
Ses yeux seuls ignoroient encore
L'art d'aimer comme l'art de voir.
Des yeux l'amour fait grandu sage;
On sait, lorsque l'on est ou que l'on fut amant,
Qu'ils font la moitié de l'ouvrage;
Mais, belles, convenez que l'on s'en dédommage
Par mille petits riens qui parlent clairement:

Des mots qu'on entrecoupe, un son de voix qu'on
baisse,
Un soupir qu'à propos on pousse en vous parlant,
Une main qu'on vous serre, un genou qu'on vous
presse,
Un timide baiser qu'on donne et qui se rend,
Valent bien ces regards que l'on nous vante tant;
L'amour aux yeux bandés, vaut l'amour clair-voyant.
L'amour est un trésor, mais dans sa douce ivresse,
Le cœur n'est content qu'à demi;
C'est beaucoup d'avoir sa maîtresse,
Mais il faut encore un ami.
J'en avois un, beau jeune et sage;
Nous avions même état, même âge,
Son cœur et le mien n'étoient qu'un:
Nous recevions du sort volage,
Nos biens et nos maux en commun.
Ses goûts étoient les miens; ma gloire étoit la sienne;
Il étoit mon conseil, et je me trouvois mieux
De sa raison que de la mienne.
En amitié quoi qu'il survienne,
S'il faut délibérer, au lieu d'un l'on est deux;
Fort souvent, pour bien voir, il faut plus de deux
yeux.
—Ami, lui dis-je, un jour, je voudrois pour ma
femme

ŒUVRES

DE STANISLAS

BOUFFLERS.



LE GASCON,

CONTE.

CERTAIN gascon sortant du cabaret,
Voulut avoir l'état de sa dépense:
Il le vouloit seulement par décence;
Car le payer n'étoit pas son projet.
L'hôte aussitôt, pour finir cette affaire,
Fit son mémoire en franc apothicaire.
Le bon gascon le lit et le relit,
Le trouve gros et son argent petit,
Mais ne dit rien. L'hôte, dans l'intervalle,
Parloit des rats qui minoient sa maison,
Et s'informoit s'il étoit un poison
Propre à chasser cette race infernale.
Le gascon dit en prenant un air doux:
De vous servir, monsieur, j'aurai la gloire,
Lorsque les rats arriveront chez vous,
Pour les chasser donnez-leur ce mémoire.

LE GASCON, *CONTE.*

Marillier inv. *Dupreel sculp.*

Lorsque les Rats arriveront chez vous, pour les chasser, donnez-leur ce mémoire.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATION

ALINE,

REINE DE GOLCONDE.

EPITRE.

PAR votre ordre, belle Éliante,
Je vais du léger Hamilton,
Avec une voix moins brillante,
Essayer de prendre le ton.
Il avoit une douce lyre
Dont il jouoit adroitement,
Même au milieu de son délire :
Moi, je n'ai qu'un sistre allemand;
Et les sons aigres que j'en tire,
Ne peuvent, à ce que je crois,
Bien accompagner que ma voix.
Mais sans m'arrêter davantage,
Je vais vous raconter comment
Aline, auprès de son village,
Troqua, dans un vallon charmant,
Son innocence et son laitage
Contre un joli petit enfant.

Vous, en pareille circonstance,
Voici ce que vous auriez fait :
Vous auriez mangé votre lait,
Et conservé votre innocence.
Aline, de cet enfant-là,
Dont le hasard m'avoit fait père,
Fit à ses parens un mystère ;
Mais sa taille à la fin parla ;
Sa mère même appris par là
Qu'elle seroit trop tôt grand'mère.
J'ai remarqué que les parens
Ont tous un singulier caprice :
Ils veulent qu'on les avertisse,
Avant de faire des enfans ;
Mais il est rare qu'on le puisse.
Mon Aline n'avertit pas,
Faute d'avoir prévu le cas.
La maudite mère en furie,
Donne cent coups à ma beauté ;
Son doux visage est souffleté,
Sa gorge d'albâtre est meurtrie ;
Et pour comble de cruauté,
Mon brutal beau-père irrité,
Chasse à jamais de sa patrie
Aline et ma postérité.

ALINE REINE DE GOLCONDE.

Marillier inv. *Dupreel sculp*

C'est Aline, Aline elle même....

Cependant, malgré ce tapage,
Pour Aline rassurez-vous ;
Le ciel est toujours assez doux
Pour la beauté qui n'est pas sage ;
Et jamais un joli visage
Ne fut, dit-on, mangé des loups.
D'Aline une ville inconnue
Reçut un petit citoyen :
Par-tout elle fut bien reçue ;
Elle ne manqua plus de rien ;
Et des gens qui depuis l'ont vue,
M'ont dit qu'elle se portoit bien.

ALINE,

REINE DE GOLCONDE.

Je m'abandonne à vous, ma plume, jusqu'ici mon esprit vous a conduite, conduisez aujourd'hui mon esprit, et commandez à votre maître.

Le sultan de mille et une nuits interrogeoit Dinazarde ; le géant Molinos, son bélier ; et on contoit des histoires : contez-m'en aussi quelqu'une que je ne sache pas. Il m'est égal que vous commenciez par le milieu ou par la fin.

Pour vous, mes lecteurs, je vous avertis d'avance que c'est pour mon plaisir, et non pour le vôtre que j'écris. Vous êtes entourés d'amis, de maîtresses et d'amans ; vous n'avez que faire de moi pour vous amuser ; mais moi je suis seul, et je voudrois bien me tenir bonne compagnie moi-même.

Arlequin, en pareil cas, appelle Marc-Aurèle, *imperator romain*, à son secours pour s'endormir : moi j'appelle la REINE DE GOLCONDE pour me réveiller.

J'étois dans un âge où un univers

nouveau se déploie à des organes à peine développés ; où de nouveaux rapports nous lient aux êtres qui nous environnent ; où des sens plus attentifs, où une imagination plus ardente nous fait trouver de plus vrais plaisirs dans de plus douces illusions ; j'avois quinze ans, en un mot, et j'étois loin de mon gouverneur, sur un grand cheval anglais, à la queue de vingt chiens courans qui chassoient un vieux sanglier : jugez si j'étois heureux. Au bout de quatre heures, les chiens tombèrent en défaut et moi aussi. Je perdis la chasse. Après avoir long-tems couru à toute bride, mon cheval étoit hors d'haleine, je descendis. Nous nous roulâmes tous deux sur l'herbe, ensuite il se mit à brouter et moi à déjeûner.

Je déjeûnois avec du pain et une

perdrix froide, dans un vallon riant, formé par deux côteaux couronnés d'arbres verts : une échappée de vue offroit à mes yeux un hameau bâti sur la pente d'une colline éloignée, dont une vaste plaine, couverte de riches moissons et d'agréables vergers me séparoit.

L'air étoit pur et le ciel serein : la terre encore brillante des perles de la rosée ; et le soleil à peine au tiers de sa course, ne lançoit encore que des feux tempérés, qu'un doux zéphir modéroit par son haleine.

Où sont-ils ces amateurs de la nature, qui savent si bien jouir d'un beau tems et d'un joli paysage ! c'est pour eux que je parle ; car pour moi j'étois alors moins occupé de cet objet, que d'une paysanne en corset et en cotillon blanc, que je voyois venir de loin avec un pot au lait sur la tête.

Je la vis avec un secret plaisir, passer sur une planche qui servoit de pont au ruisseau, et suivre un sentier qui devoit conduire ses pas auprès de l'endroit où j'étois assis. En approchant elle me parut d'une grande fraîcheur ; et sans rien concevoir de ce qui se passoit au dedans de moi, je me levai pour aller à sa rencontre. Chaque pas que je faisois l'embellissoit à mes yeux, et bientôt j'eus regret à tous ceux que j'aurois pu faire pour la voir plutôt. La Georgie et la Circassie ne produisent que des monstres en comparaison de ma petite laitière, et jamais une créature aussi parfaite n'avoit orné l'univers. Ne sachant quel compliment lui faire, pour entrer en conversation avec elle, je lui demandai à boire un peu de son lait pour me rafraîchir. Je lui fis ensuite quel-

ques questions sur son village, sur sa famille, sur l'âge qu'elle avoit. Elle répondit à tout avec la simplicité de son âge ; et comme elle avoit une fort jolie bouche, je lui trouvai beaucoup d'esprit.

Je sus qu'elle étoit du hameau voisin, et qu'elle s'appelloit Aline. Ma chère Aline, lui dis-je, je voudrois bien être votre frère, (ce n'est pas cela que je voulois dire :) et moi je voudrois bien être votre sœur, me répondit-elle. Ah ! je vous aime pour le moins autant que si vous l'étiez, ajoutai-je en l'embrassant. Aline voulut se défendre de mes caresses, et dans les efforts qu'elle fit, son pot tomba, et son lait coula à grands flots dans le sentier. Elle se mit à pleurer ; et se dégageant brusquement de mes bras, elle ramassa son pot et voulut se sauver. Mais en courant son pied glissa

sur la voie lactée, elle tomba à la renverse ; je volai à son secours, mais inutilement ; une puissance plus forte que moi m'empêcha de la relever, et m'entraîna dans sa chûte.... J'avois quinze ans, et Aline quatorze : c'étoit à cet âge et dans ce lieu que l'amour nous attendoit pour nous donner ses premières leçons. Mon bonheur fut d'abord troublé par les pleurs d'Aline ; mais bientôt sa douleur fit place à la volupté, elle lui fit aussi verser des larmes. Et quelles larmes ? Ce fut alors que je connus vraiment le plaisir, et le plaisir plus grand d'en donner à ce qu'on aime.

Le tems, qui sembloit avoir cessé d'exister pour nous, suivoit sa marche pour le reste de la nature, et le soleil incliné vers l'horizon, rappeloit les bergers à leurs cabanes, et les troupeaux à leurs étables : l'air reten-

tissoit du son des cornemuses et des chants des travailleurs qui retournoient au repos. Il est tems que je m'en aille, dit Aline, car ma mère me battroit. Je respectois encore ma mère dans ce tems-là : je n'eus pas l'esprit de la désabuser du respect qu'elle avoit pour la sienne. J'ai perdu mon lait et mon honneur, ajouta-t-elle, mais je vous le pardonne. Allez, lui dis-je, vous êtes plus blanche que votre lait, et le plaisir vaut mieux que l'honneur. Je lui donnai le peu d'argent que j'avois sur moi, et un anneau d'or que je portois au doigt : elle me promit de ne jamais le perdre. Nos visages toujours collés l'un contre l'autre, se séparèrent humides de larmes et de baisers. Je remontai à cheval, et après avoir suivi aussi loin que je pus des yeux ma chère Aline, je fis mes derniers adieux aux

lieux consacrés par mes premiers plaisirs, et je revins au château de mon père, bien fâché de n'être point un petit paysan du hameau d'Aline.

J'avois bien résolu de ne plus aller à la chasse ailleurs que dans ce charmant vallon, et de faire grace, en faveur de la belle Aline, à tous les gibiers de la province; mais ces projets si chers à mon cœur, s'évanouirent comme un songe. J'appris en arrivant, que des nouvelles imprévues forçoient mon père à partir le lendemain pour Paris. Il m'emmena avec lui. J'embrassai ma mère en pleurant, mais c'étoit Aline que je pleurois.

Le tems ronge l'acier et l'amour : j'étois inconsolable en partant; je fus consolé en arrivant. A mesure que je m'éloignois d'Aline, Aline s'éloignoit de mon esprit; et la joie d'en-

trer dans un monde nouveau, me fit oublier les délices de celui que je quittois. Le libertinage et l'ambition remplacèrent Aline dans mon cœur ; et après six pénibles campagnes, dans lesquelles je reçus de grandes blessures et de petites récompenses, je revins à Paris me dédommager dans le service des belles, de tout ce que j'avois souffert au service de l'Etat.

Sortant un jour de l'opéra, je me trouvai, par hasard, à côté d'une jolie femme qui attendoit son carrosse : après m'avoir regardé avec attention, elle me demanda si je la reconnoissois ; je lui répondis que j'avois le bonheur de la voir pour la première fois. Regardez-moi bien, dit-elle. L'ordre n'est pas dur, répondis-je, et votre visage saura bien vous faire obéir : mais plus je vous

regarde, plus je trouve de différence entre tout ce que j'ai vu jusqu'à présent, et ce que je vois à cette heure. Puisque mes traits ne me rappellent point à votre souvenir, dit-elle, peut-être que mes mains seront plus heureuses. Alors ôtant son gant, elle me montra l'anneau que j'avois jadis donné à la petite Aline; l'étonnement m'ôta la parole; son carrosse arriva, elle me dit d'y monter avec elle, je la suivis; voici son histoire:

« Vous vous souvenez peut-être encore de mon pot au lait, et de tout ce que je perdis avec lui. Vous ne saviez ce que vous faisiez, ni moi non plus; mais je sus bientôt que c'étoit un enfant: ma mére s'en apperçut aussi, et me chassa de la maison; je m'en allai demandant l'aumône à la ville voisine, où une vieille femme me retira. Elle me servoit de

mère, et je lui servis de nièce; elle eut soin de me parer et de me produire ; je répétois souvent par son ordre, les leçons que vous m'aviez données ; et comme vous aviez eu pour successeur immédiat le curé du lieu, votre fils lui échut en partage. Il en a fait depuis un très-joli enfant de chœur. Ma tante, espérant que ma beauté lui seroit encore plus utile dans une grande, ville me mena à Paris, où après avoir passé dans plusieurs mains différentes, je tombai dans celles d'un vieux président ; une des premières personnes de l'Etat pour la dignité, étoit une des dernières pour l'amour, et il se trouvoit réduit à bien peu de chose, quand il étoit dépouillé de sa perruque, de sa simarre et de son portefeuille. Cependant le peu qui en restoit m'aima à la folie, et nous com-

bla, ma tante et moi, d'argent et de pierreries. Ma tante mourut ; j'en héritai ; j'avois environ vingt mille livres de rente et beaucoup d'argent comptant : je trouvai le métier que j'avois fait jusqu'alors ennuyeux ; je voulus faire celui d'honnête femme, qui a aussi son ennui. Pour quelques louis que je donnai à un généalogiste, je fus une fille d'assez bonne maison. Quelques liaisons que je formai avec des gens de lettres, me valurent la réputation d'esprit, peut-être même un peu d'esprit. Enfin, un homme de naissance, riche de plus de cent mille livres de rente, crut foiblement payer ma vertu en m'épousant ; et la pauvre Aline est à présent, pour le public, *la marquise de Castelmont* ; mais pour vous *la marquise de Castelmont* veut toujours être Aline. »

Et qui avez-vous plus aimé, lui dis-je, de tout ce que vous avez connu ? « Pouvez-vous me le demander, me répondit-elle ; j'étois simple quand vous m'avez vue, et je ne l'étois plus quand j'en ai vu d'autres. J'avois commencé à me parer, je n'étois plus si belle ; j'avois besoin de plaire, je ne pouvois plus aimer. L'art nuit à tout ; le rouge que nous mettons décolore nos joues ; les sentimens que nous affectons refroidissent nos cœurs. Je n'ai aimé que vous ; et quoiqu'il soit plus aisé d'être plus fidelle que moi, il seroit impossible d'être plus constante : votre idée toujours présente à mon esprit dans les infidélités que je vous faisois, en empoisonnoit presque toujours le plaisir, J'avouerai cependant qu'elle leur prêtoit de tems en tems des charmes. »

J'eus une véritable joie de retrouver ma chère Aline ; nous nous embrassâmes avec les mêmes transports que dans ces tems heureux où nos lèvres n'avoient point encore rencontré d'autres lèvres, et où nos cœurs répondoient aux premières invitations de la volupté : nous arrivâmes chez elle, j'y restai à souper, et comme M. de Castelmont étoit absent, je survécus à toute la compagnie, et j'usai de mes droits. L'amour fuit les alcoves dorées et les lits superbes ; il aime à voltiger sur l'émail des prairies et à l'ombre des vertes forêts. Mon bonheur se borna donc à passer la nuit entre les bras d'une jolie femme ; mais elle ne s'appelloit et n'étoit plus Aline.

Amans qui voulez connoître l'amour, ou seulement la volupté, n'allez point en bonne fortune avec des

lettres du ministre dans votre poche, qui vous forcent à partir pour l'armée. C'est dans ces circonstances que je vis madame de Castelmont, et j'y perdis beaucoup. Jusqu'à quand la trompeuse voix de la gloire rendra-t-elle odieux le doux repos et les tendres plaisirs ? jusqu'à quand préférera-t-on la guerre à l'amour ? Je ne faisois point encore ces sages réflexions : quand on est brigadier comme je l'étois, on pense bien plus à devenir maréchal-de-camp que philosophe ; et, malgré toute la sévérité des ministres, on en est ordinairement plus près. J'entrai donc dans ma chaise en sortant de chez madame de Castelmont; et je volai avec plaisir à de nouveaux ennuis.

Après avoir été quinze ans hors de ma patrie, après avoir essuyé à la fois bien des coups de fusil en

Allemagne, et bien des injustices à la cour, je passai aux Indes en qualité de lieutenant-général.

Je laisse aux poëtes et aux gascons le soin d'essuyer et de décrire des tempêtes. Pour moi, je voyage ordinairement sans accident. Tout étoit calme à mon arrivée, et mon séjour dans les Indes ressembloit plutôt à un voyage de plaisir qu'à une commission militaire. N'ayant donc rien à faire, je parcourus les différens royaumes qui partagent ce vaste pays, et je m'arrêtai en Golconde. C'étoit alors l'Etat le plus florissant de l'Asie. Le peuple étoit heureux sous l'empire d'une femme, qui gouvernoit le roi par sa beauté, et le royaume par sa sagesse. Les coffres des particuliers et ceux de l'Etat étoient également pleins. Le paysan cultivoit sa terre pour lui, ce qui

est rare, et les trésoriers ne recevoient point les revenus de l'Etat pour eux, ce qui est encore plus rare. Les villes ornées d'édifices superbes, et plus embellies encore par les délices qui y étoient rassemblées, étoient pleines d'heureux citoyens, fiers de les habiter. Les gens de la campagne y étoient retenus par l'abondance et la liberté qui y régnoient, et par les honneurs que le gouvernement rendoit à l'agriculture; les grands enfin étoient enchantés à la cour par les beaux yeux de leur reine, qui savoit l'art de récompenser leur fidélité sans épuiser les trésors publics, art infaillible et charmant dont les reines usent trop peu a mon gré, et dont le roi, son époux, ignoroit qu'elle se servît. J'arrivai à cette cour, et j'y fus reçu avec tout l'agrément possible. J'eus d'abord une audience pu-

blique du roi, eusuite de la reine, qui m'ayant apperçu baissa son voile. Sur sa réputation, je l'avois soupçonnée de ne rien voiler; je fus très-étonné de cette réception : au reste elle me reçut fort-bien, et je n'eus à me plaindre que de n'avoir pas vu son visage, que je mourois d'envie de voir, d'abord parce qu'on le disoit fort beau, ensuite parce que tout ce qui appartient à une grande reine est fort curieux.

De retour chez moi, je trouvai un officier qui me proposa de me faire voir le lendemain les jardins et le parc qui environnoient le palais; j'acceptai la partie : nous nous levâmes avec le soleil; on me mena par de superbes allées dans une espèce de bois touffu, où les myrthes, les acacias et les orangers mêloient leurs odeurs et leurs feuillages. Nous

trouvâmes un cheval attaché à un de ces arbres : mon guide sauta légèrement dessus, et ayant sonné une fanfare avec une trompe qu'il portoit sur lui, il s'enfuit à toute bride. Je suivis la route où j'étois, très-étonné de la conduite de cet officier, et ne pouvant concevoir qu'il y eût un pays où ce fut l'usage de mener perdre les étrangers au lieu de les mener promener. Mais quelle fut ma surprise, quand, arrivé à la lisière du bois, je me trouvai dans un lieu parfaitement semblable à celui où j'avois jadis connu pour la première fois Aline et l'Amour ! C'étoit la même prairie, les mêmes côteaux, la même plaine, le même village, le même ruisseau, la même planche, le même sentier ; il n'y manquoit qu'une laitière que je vis bientôt paroître avec des habits pareils à ceux

d'Aline et le même pot au lait. Est-ce un songe, m'écriai-je ? est-ce un enchantement ? est-ce une ombre vaine qui fait illusion à ma vue ? Non, me répondit-elle ; vous n'êtes ni endormi, ni ensorcelé, et vous verrez *tout à l'heure* que je ne suis point un fantôme. C'est Aline, Aline elle-même qui vous a reconnu hier, et qui n'a voulu être connue de vous que sous la forme sous laquelle vous l'aviez aimée. Elle vient se délasser avec vous du poids de sa couronne en reprenant son pot au lait : vous lui avez rendu l'état de laitière plus doux que celui de reine. J'oubliai la reine de Golconde, et je ne vis qu'Aline. Nous étions tête à tête. Alors les reines sont des femmes : je retrouvai ma première jeunesse, et je traitai Aline comme si elle avoit conservé la sienne, parce que les

reines sont toujours censées ne la perdre jamais.

Après cette agréable reconnoissance, Aline reprit ses habits de reine, qu'une esclave de confiance, qui l'avoit suivie, lui apporta. Nous rentrâmes dans le palais, où je lui vis recevoir toute sa cour, avec une grâce et une bonté qui charmoient tout ce qui l'approchoit. Elle regardoit les uns, parloit aux autres, sourioit à tous ; en un mot, elle avoit bien l'air d'être maîtresse de tout le monde, mais elle ne paroissoit la reine de personne.

Après le dîner, pendant lequel tout le monde mangea avec elle, je la suivis dans une salle séparée où, m'ayant fait asseoir à côté d'elle, elle me conta ainsi ses dernières aventures.

« Le marquis de Castelmont fut

tué en duel environ trois mois après votre départ, et il laissa sa veuve éplorée, avec quarante mille écus de rente pour toute consolation. Une partie de ses biens étoit en Sicile, et demandoit, disoit-on, ma présence. Je m'embarquai avec joie pour ce voyage. Mais un vent contraire força ma frégate de relâcher sur une côte éloignée, où un vaisseau encore plus contraire la prit et l'emmena. C'étoit un corsaire turc, dont le capitaine fit à l'équipage tous les mauvais traitemens, et à moi tous les bons dont les Turcs sont capables; il me conduisit à Alger, de là à Alexandrie, où il fut empalé. Je fus vendue comme esclave, avec toute sa maison, et tombai en partage à un marchand mogol, qui me conduisit ici, et me fit apprendre la langue du pays, dans laquelle je

fis en peu de tems de grands progrès. J'avois connu la misère, mais point le malheur, et je ne pus supporter l'esclavage : je me sauvai de chez mon maître sans savoir où j'allois ; je fus rencontrée par des eunuques, qui me trouvant belle, m'amenèrent au roi. J'eus beau demander grâce pour ma vertu, je fus enfermée dans le sérail, et dès le lendemain, je reçus de tout ce qui m'entouroit les honneurs de sultanne favorite, que le roi m'avoit accordés pendant la nuit ; bientôt la passion du roi n'eut plus de bornes, et mon autorité n'en eut pas davantage. La Golconde, accoutumée aux arrêts que je dictois au fond du sérail, me vit sans étonnement devenir l'épouse du souverain, qui n'étoit depuis longtems que mon premier sujet. Je me suis ressouvenue dans mon palais de

ce petit village où j'avois conservé mon innocence, et sur-tout de ce charmant vallon où je la perdis; j'ai voulu retracer à mes yeux l'image intéressante de mes premières années et de mes premiers plaisirs. C'est moi qui ai bâti ce hameau que vous avez vu dans l'enceinte de mon parc; il porte le nom de mon ancienne patrie, et tous ses habitans sont traités comme mes parens et mes amis. Je marie tous les ans un certain nombre de leurs filles, et souvent j'admets les vieux d'eutr'eux à ma table, pour me retracer le tableau de mon vieux père et de ma pauvre mère que j'aimerois à respecter, si je les possédois encore. Les herbes de la prairie ne sont jamais foulées que par les danses des jeunes garçons et des jeunes filles du hameau : la coignée respectera tant

que je vivrai, ces arbres imitateurs de ceux qui prêtèrent leur ombre à nos amours ; et mes habits de paysanne conservés avec mes ornemens royaux, ne cessent, au milieu de l'éclat qui m'environne, de me rappeler ma première obscurité. Ils me défendent de mépriser une condition dans laquelle j'ai mieux valu que dans aucune autre ; ils me défendent de mépriser l'humanité ; ils m'instruisent à régner. »

O la charmante princesse que celle de Golconde ! elle étoit tout à la fois bonne femme et bon philosophe : elle étoit encore plus, elle étoit bonne jouissance. Hélas ! je ne le sus que pendant quinze jours, au bout desquels je fus surpris avec elle par son mari lui-même, et obligé de sortir de son royaume par la fenêtre de sa chambre à coucher. Je repartis

peu de tems après pour la France, où je parvins aux plus grandes dignités et aux plus grandes disgraces, ne méritant ni les unes ni les autres. J'ai erré depuis sans fortune et sans espérance, de pays en pays ; enfin je vous ai rencontrée dans ce désert, où je compte me fixer, puisque j'y trouve une solitude et une société.

Mon lecteur a peut-être cru jusqu'à présent, que c'étoit à lui que je contois cette histoire : mais comme il ne m'en a point prié, il trouvera bon que ce récit s'adresse à une petite vieille, vêtue de feuilles de palmier, ancienne habitante du désert où je suis retiré, et qui m'avoit demandé de lui conter mes aventures les plus intéressantes. Elles ont pu ennuyer ceux qui les ont lues ; mais elles furent écoutées de la

vieille, avec une attention singulière ; elle n'en perdit pas une parole, et quand j'eus finis, elle me dit : Ce qui me plaît le plus dans votre histoire, c'est qu'il n'y a pas un mot qui ne soit vrai. Qu'en savez-vous, lui dis-je ? peut-être que je vous ai menti d'un bout à l'autre. Je suis sûr du contraire, me dit-elle, Madame se mêle donc un peu de magie, repris-je ? Pas tout-à-fait, répliqua-t-elle ; mais j'ai un anneau qui me fait juger de la vérité de tout ce que vous m'avez dit. Je ne connois lui dis-je, que l'anneau de Salomon qui puisse avoir cette vertu. Connoissez-vous celui d'Aline, dit-elle en souriant, et en me montrant sa main ; Aline que vous avez fait monter sur le trône de Golconde et que vous en avez fait descendre ; qui, fugitive et proscrite, est venue

chercher dans des lieux éloignés un asile contre la colère de son mari, à laquelle vous échappâtes en sautant par la fenêtre.

Quoi ! c'est encore vous, m'écriai-je ? je suis donc bien vieux, car j'ai, si je m'en souviens, un an plus que vous ; mais il est impossible d'avoir un an plus que votre visage. Qu'importent, dit-elle d'un ton grave, notre âge et notre figure ? Nous étions autrefois jeunes et jolis : soyons sages à présent, nous serons plus heureux. Dans l'âge de l'amour nous avons dissipé au lieu de jouir : nous voici dans celui de l'amitié, jouissons au lieu de regretter. Il n'est que des momens pour le plaisir, et le bonheur peut remplir toute la vie ; ce bonheur si désiré et si méconnu, n'est que le plaisir fixé. L'un ressemble à la goutte d'eau, et

l'autre au diamant. Tous deux brillent du même éclat ; mais le moindre souffle fait évanouir l'un, et l'autre résiste aux efforts de l'acier. L'un emprunte son éclat de la lumière ; l'autre porte la lumière dans son sein et la répand dans les ténèbres : ainsi tout dissipe le plaisir, rien n'altere le bonheur.

Ensuite elle me conduisit vers une haute montagne couverte d'arbres fruitiers de différentes espèces ; un ruisseau d'eau vive et claire descendoit de la cime, en faisant mille détours, et venoit former un réservoir à l'entrée d'une grotte creusée au pied de la montagne. Voyez me dit-elle, si cela suffit à votre contentement ; voilà ma demeure ; elle sera la vôtre si vous le voulez. Cette terre n'attend qu'une foible culture pour vous payer abondamment des soins

que vous en aurez pris ; cette eau transparente vous invite à la puiser ; du haut de cette montagne, votre œil pourra découvrir à la fois plusieurs royaumes : montez-y, vous y respirerez un air plus vif et plus sain : vous y serez plus loin de la terre et plus près des cieux ; considérez de là ce que vous avez perdu, et vous me direz si vous voulez le retrouver.

Je tombai aux pieds de la divine Aline, pénétré d'admiration pour elle et de mépris pour moi ; nous nous aimâmes plus que jamais, et nous devînmes l'un pour l'autre notre univers. J'ai déjà passé ici plusieurs années délicieuses avec cette sage compagne ; j'ai laissé toutes mes folles passions et tous mes préjugés dans le monde que j'ai quitté ; mes bras sont devenus plus laborieux, mon esprit

plus profond, mon cœur plus sensible. Aline m'a appris à trouver des charmes dans un léger travail, de douces réflexions et de tendres sentimens ; et ce n'est qu'à la fin de mes jours, que j'ai commencé à vivre.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

VOYAGE dans la Poméranie Suédoise.

Marillier inv. Delignon sculp.

Je ne suis point marquis, je suis apothicaire!

VOYAGE EN SUISSE.

LETTRES

A SA MERE.

LETTRE PREMIÈRE.

Du 4 Octobre.

Le mauvais tems et les bonnes façons nous ont retenus deux jours à Bruyères. Nous voici à Colmar, d'où nous partons, faute d'y trouver madame du Comte, qui fait actuellement ses vendanges. Nous avons voulu nous donner pour peintres; mais mon habit bleu a donné des soupçons à beaucoup d'officiers du régiment de Pen-

hacher de la paille pour ceux qui resteront, et sur-tout pour le grand maigre, surnommé la lanterne, à cause de sa transparence; et que le susdit abbé Porquet soit toujours bien persuadé qu'il n'a jamais eu d'élève aussi soumis que moi. Adieu, ma très-belle maman, je me réjouis de parler de vous à monsieur de Voltaire, et de lui dire tout ce que j'en pense; car je parie qu'il n'avoit pas assez d'esprit pour sentir tout votre mérite.

Il faut que l'habit du cocher reste, et qu'on l'en dédommage par une petite gratification prise sur la vente du premier cheval; pour celui du postillon, comme il est en loques, il peut partir.

LETTRE II.

Du 9 Octobre.

Me voici chez le chevalier de Beauteville, qui m'a reçu comme un Suisse qui descendroit du ciel à cheval sur un rayon. Il est en vérité charmant. Je suis arrivé au moment de son entrée et des députations des treize cantons qui viennent le reconnoître. Il va y avoir une diète pour différentes affaires, dont le succès est très-incertain ; les dénouemens prévus ôtent de l'intérêt. La ville de Soleure devient le rendez-vous de toute la Suisse ; les femmes y sont charmantes : je serois même tenté de les croire coquettes, si les femmes pouvoient l'être.

Ce peuple-ci me représente le peuple Gaulois : il en a la stature, la force, le courage, la fierté, la dou-

ceur et la liberté. Il n'y a pas plus d'hommes à proportion qu'en Lorraine. Le pays en lui-même est moins bon, mais la terre y est cultivée par des mains libres. Les hommes sèment pour eux, et ne recueillent pas pour d'autres. Les chevaux ne voient pas les quatre cinquièmes de leur avoine mangés par les rois. Les rois n'en sont pas plus gras, et les chevaux ici le sont bien davantage. Les paysans sont grands et forts, les paysannes sont fortes et belles. Je remarque que par-tout où il y a de grands hommes il y a de belles femmes ; soit que les climats les produisent, soit qu'elles viennent les chercher, ce qui ne seroit pas décent. Cette nation-ci ne s'amuse guère, mais elle s'occupe beaucoup. On y est fort laborieux, parce que le travail est un plaisir pour qui est sûr d'en retirer

le fruit ; il y a autant de plaisir de labourer que de moissonner. Les loix des Suisses sont austères ; mais ils ont le plaisir de les faire eux-mêmes, et celui qu'on pend pour y avoir manqué, a le plaisir de se voir obéir par le bourreau.

Adieu, madame, je me porte bien ; je suis enchanté de M. Belpré. C'étoit un garde du roi Stanislas, qui se mêle de peinture, et qui remporta cinquante louis dor de Genève. L'ambassadeur le traite à merveille. Faites souvenir le roi que dans le pays le plus libre, il y a à cette heure le plus fidelle de ses sujets ; et vous, chantez de ma part : *aimez-moi comme je vous aime.*

LETTRE III.

Du 26 Octobre.

Me voici dans le charmant pays de Vaud ; je suis au bord du lac de Genève, bordé d'un côté par les montagnes du Valais et de Savoie, et de l'autre, par de superbes vignobles, dont on fait à cette heure la vendange. Les raisins sont énormes et excellens ; ils croissent depuis le bord du lac jusqu'au sommet du mont Jura ; ensorte que d'un même coup d'œil, je vois des vendangeurs les pieds dans l'eau, et d'autres juchés sur des rochers à perte de vue. C'est une belle chose que le lac de Genève. Il semble que l'Océan ait voulu donner à la Suisse son portrait en miniature. Imaginez une jatte

de quarante lieues de tour, remplie de l'eau la plus claire que vous ayez jamais bue, qui baigne d'un côté les châtaigniers de la Savoie, et de l'autre, les raisins du pays de Vaud. Du côté de la Savoie, la nature étale toutes ses horreurs, et de l'autre, toutes ses beautés; le mont Jura est couvert de villes et de villages dont la vigne couvre les toits, et dont le lac mouille les murs; enfin, tout ce que je vois me cause une surprise qui dure encore pour les gens du pays. Mais ce qu'il y a de plus intéressant, c'est la simplicité des mœurs de la ville de Vevai; on ne m'y connoît que comme peintre, et j'y suis traité par-tout comme à Nancy. Je vais dans toutes les sociétés, j'y suis écouté et admiré de beaucoup de gens qui ont plus de sens que moi, et j'y reçois des politesses que

j'aurois, tout au plus, à attendre de la Lorraine ; l'âge d'or dure encore pour ces gens-là. Ce n'est pas la peine d'être grand seigneur pour se présenter chez eux ; il suffit d'être homme. L'humanité est pour ce bon peuple-ci, tout ce que la parenté seroit pour un autre.

Il vient de m'arriver une aventure qui tiendroit sa place dans le meilleur roman. J'ai été chez une femme qu'on m'avoit indiquée, pour lui demander de vouloir bien me procurer de l'ouvrage ; son mari l'a engagée, quoique vieille, à se faire peindre ; j'ai parfaitement réussi. Pendant le tems du portrait, j'ai toujours mangé chez elle, et elle m'a fort bien traité. Ce matin, quand j'ai donné les derniers coups à l'ouvrage, le mari m'a dit : Monsieur, voilà un portrait parfait ; il ne me reste plus

qu'à vous satisfaire, et à vous demander votre prix.

Je lui ai dit : Monsieur, on ne se juge jamais bien soi-même; le grand mérite se voit en petit, et le petit se voit en grand; personne ne s'apprécie, et il est plus raisonnable de se laisser juger par les autres; nos yeux ne nous sont pas donnés pour nous regarder.

Monsieur, m'a-t-il dit, votre façon de parler m'embarrasse autant que la bonté de votre portrait. Je trouve que quelque chose que vous me demandiez, vous ne sauriez me demander trop.

Et moi, monsieur, quelque peu que vous me donniez, je ne trouverai point que ce soit trop peu; je vous prie ne n'avoir, de ce côté-là, aucune honte, et de compter pour beaucoup les bons traitemens que

j'ai reçus de vous, dont je suis plus content que je ne le serai de quelqu'argent que je reçoive.

Monsieur, je vous devois au delà des politesses que je vous ai faites ; mais je vous dois encore infiniment pour le plaisir que vous m'avez fait.

Monsieur, si j'avois l'honneur d'être plus connu de vous, je hasarderois de vous en faire présent, et ce n'est que pour vous obéir, que je reçevrai le prix que vous voudrez bien y mettre ; mais conformez-vous, s'il vous plaît, aux circonstances du pays, qui n'est pas riche, et du peintre, qui est plus reconnoissant qu'intéressé.

Monsieur, puisque vous ne voulez rien dire, je vais hazarder d'acquitter en partie ce que je vous dois.

A l'instant le pauvre homme va à son bureau, et revient la main pleine

d'argent, me disant : Monsieur, c'est en tâtonnant que je cherche à satisfaire ma dette, et en même tems il me remit trente six francs.

Monsieur, lui dis-je, souffrez que je vous représente que c'est trop pour un ouvrage de cinq heures au plus, fait en aussi bonne compagnie que la vôtre. permettez que je vous en remette les deux tiers, et qu'en échange je donne, à Madame, votre portrait en pur don.

Le pauvre homme et la pauvre femme tombèrent des nues ; j'ai ajouté beaucoup de choses honnêtes; et je m'en suis allé, emportant leurs bénédictions et leurs douze livres que je leur rendrai à mon départ.

Il y a pourtant ici quelqu'un qui me connoît; c'est monsieur de Courvoisier, colonel commandant du régiment d'Anhalt, qui étoit à Metz,

sous les ordres de mon frère, et qui m'y a vu. Quand j'ai su qu'il étoit ici, j'ai été le chercher, et il m'a donné sa parole d'honneur du secret; il le garde même dans sa famille.

Il a un vieux père et une vieille mère, de cette ancienne pâte dont on a perdu la composition. Il a deux sœurs, dont l'une a quarante ans et l'autre vingt; la cadette est belle comme un ange; je la peins à cette heure, et elle n'est occupée qu'à chercher des pratiques pour me faire gagner de l'argent.

Nous allons, monsieur Belpré et moi, dans toutes les assemblées, sous le même nom; et nous voyons plus d'honnêtes gens dans une ville de trois mille habitans, qu'on n'en trouveroit dans toutes les villes des provinces de la France. Sur trente ou quarante jeunes filles ou femmes, il

ne s'en trouve pas quatre de laides, et pas une de catin. Oh ! le bon et le mauvais pays !

Adieu, madame, voilà une assez longue lettre ; si j'y ajoutois ce que j'ai toujours à vous dire de mon adoration pour vous, vous mourriez d'ennui. Mettez-moi aux pieds du roi, contez-lui mes folies, et annoncez-lui une de mes lettres, où je voudrois bien lui manquer de respect, afin de ne le pas ennuyer. Les princes ont plus besoin d'être divertis qu'adorés. Il n'y a que Dieu qui ait un assez grand fonds de gaieté pour ne pas s'ennuyer de tous les hommages qu'on lui rend.

LETTRE IV.

Oh ! pour le coup, me voilà dans les Alpes jusqu'au cou. Il y a des endroits ici, où un enrhumé peut cracher à son choix, dans l'Océan ou dans la Méditerranée. Où est Pampan ? c'est ici qu'il feroit beau le voir grossir les deux mers de sa pituite, au lieu d'en inonder votre chambre. Où est l'abbé Porquet ? que je le place, lui et sa perruque, sur le sommet chauve des Alpes, et que sa calotte devienne, pour la première fois, le point le plus élevé de la terre.

Pardonnez-moi mon transport, madame, les grandes choses amènent les grandes idées, et les grandes idées les grands mots. J'ai resté longtems à Vevay ; c'est une ville charmante, où il y a une compagnie très-

agréable. Malgré tout ce que j'avois entendu dire de la sagesse et même de l'austérité des mœurs de ce pays-là, j'ai vu que La Fontaine avoit raison de dire que la femme est toujours femme. Non seulement la femme y est femme, mais elle y est belle.

Je suis à cette heure dans le Valais, frontière d'Italie. C'est le pays le plus indépendant de toute la Suisse. C'est le seul où les femmes aient constamment conservé leur ancien habillement. Ce sont de petits corsets assez bien faits, des mouchoirs croisés assez singulièrement, de petits beguins de dentelles, et de petits chapeaux par dessus, avec des nœuds de ruban. Je suis occupé d'avoir des vulnéraires de ce pays-ci pour le roi; ils sont infiniment supérieurs à ceux du reste de la Suisse. J'ai dîné et soupé avec le grand et célèbre

Haller ; nous avons eu pendant et après le repas, une conversation de cinq heures de suite, en présence de dix ou douze personnes du pays, qui étoient trés-étonnées d'entendre raisonner un Français ; mais, malgré l'attention et l'applaudissement de tout le monde, j'ai vu que pour parvenir à une certaine supériorité, les livres valent mieux que les chevaux. Dans peu de jours je verrai Voltaire, dont Haller n'est pas assez jaloux ; et par échelons, après avoir été d'Haller à Voltaire, j'irai de Voltaire à vous. Mettez-moi toujours aux pieds du roi, et dites-lui que la vue des peuples libres ne me portera jamais à la révolte.

Adieu, maman, je vous aime par tout où je suis, par-tout où vous êtes.

LETTRE V.

Du 10 Décembre.

Il faut, ou que vous n'ayez pas reçu mes lettres, par la négligence de mon palfrenier, qui a oublié de les affranchir, ou que vous vous souciez bien peu du sang de votre sang, de la chair de votre chair, des os de vos os.

Je suis ici dans l'île de Circé, sans être, ni aussi fin, ni aussi brave, ni aussi sage, ni aussi cochon qu'Ulisse et ses compagnons. Lausanne est connue dans toute l'Europe, par ses bons pastels et la bonne compagnie : je vis dans une société que Voltaire a pris soin de former, et je cause un moment avec les écoliers, avant d'aller écouter le maître. Il n'y a pas de jour où je ne re-

çoive des vers et où je n'en rende ; pas un où je ne fasse un portrait et une connoissance ; pas un où je ne prenne une tasse de chocolat le matin, suivie de trois gros repas ; enfin, je m'amuse au point de vous souhaiter à ma place.

Voici quelques-uns de mes impromptus.

Une fois, j'envoyai à une dame *de Gentil* un portrait du diable avec des cornes et une queue ; elle me demanda à quel propos.

Ce n'est point sans raison, marquise tropaimable,
Que j'envoyai chez vous le diable et son portrait :
Je ne sais s'il vous tenteroit ;
Mais vous tenteriez le diable.

Une autre fois deux autres femmes revenoient du prêche, et me demandoient ce que j'avois fait pendant ce tems-là.

Ce matin comme de vrais anges,
Vous étiez toutes au saint lieu:
Et moi je chantois vos louanges,
Quand vous chantiez celles de Dieu.

Je vais après demain à Ferney, où Voltaire m'attend; il m'a écrit une lettre charmante; je me réjouis de vous parler de lui. Vous avez mieux pris votre tems que moi pour le voir, mais on boit le vin de Tockai jusqu'à la lie. Sur-tout assurez bien le roi, que je ne reviendrai point déiste.

Adieu, maman, je vous aime comme on admire le roi dans ma romance pour sa fête.

J'oublie de vous dire quatre bouts rimés que j'ai remplis dans l'ordre suivant :

Quand je n'aurois ni bras ni jambe,
J'affronterois pour vous la balle et le boulet:
Ranimé par vos yeux, je me croirois ingambe,
Et je pourrois encore mériter un soufflet.

Adieu encore une fois ; je vous écrirai de Ferney des choses plus intéressantes.

LETTRE VI.

De Ferney.

ENFIN me voici chez le roi de Garbe, car jusqu'à présent j'ai voyagé comme la fiancée. Ce n'est qu'en le voyant que je me suis reproché le tems que j'ai passé sans le voir : il m'a reçu comme votre fils, et il m'a fait une partie des amitiés qu'il voudroit vous faire. Il se souvient de vous comme s'il venoit de vous voir, et il vous aime comme s'il vous voyoit. Vous ne pouvez point vous faire d'idée de la dépense et du bien qu'il fait. Il est le roi et le père

du pays qu'il habite ; il fait le bonheur de ce qui l'entoure, et il est aussi bon père de famille que bon poëte. Si on le partageoit en deux, et que je visse d'un côté l'homme que j'ai lu, et de l'autre celui que j'entends, je ne sais auquel je courrois. Ses imprimeurs auront beau faire, il sera toujours la meilleure édition de ses livres.

Il y a ici madame *Denis* et madame *Dupuis*, née *Corneille*. Toutes deux me paroissent aimer leur oncle. La première est bonne de la bonté qu'on aime : la seconde est remarquable par ses grands yeux noirs et un teint brun ; elle me paroît tenir plus de la corneille que du *Corneille*.

Au reste, la maison est charmante, la situation superbe, la chère délicate, mon appartement délicieux ; il ne lui manque que d'être à côté

du vôtre ; car j'ai beau vous fuir, je vous aime, et j'aurai beau revenir à vous, je vous aimerai toujours.

Voltaire m'a beaucoup parlé de Pampan, et comme j'aime qu'on en parle. Il a beaucoup recherché dans sa mémoire l'abbé Porquet qu'il a connu autrefois ; mais il n'a jamais pu le retrouver ; les petits bijoux sont sujets à se perdre.

Adieu, ma belle, ma bonne, ma chère mère ; aimez-moi toujours beaucoup plus que je ne mérite, ce sera encore beaucoup moins que je ne vous aime.

Voici un impromptu que j'ai fait dernièrement.

J'arrivai chez une belle dame, crotté et mouillé ; elle me proposa de me faire donner des souliers de son mari.

De votre mari, belle Iris,
Je n'accepte point la chaussure ;
Si je lui donne une coiffure,
Je veux la lui donner *gratis* ?

LETTRE VII.

Du 24 Décembre.

J'AI été hier pour la première fois à Genève. C'est une grande et triste ville, habitée par des gens qui ne manquent pas d'esprit, et encore moins d'argent, et qui ne se servent ni de l'un ni de l'autre. Ce qu'il y a de très-joli à Genève, ce sont les femmes ; elles s'ennuient comme des mortes, mais elles mériteroient bien de s'amuser.

Le peuple suisse et le peuple français ressemblent à deux jardiniers, dont l'un cultive des choux et l'autre des fleurs. Remarquez encore avec

moi que moins on est libre et mieux on aime les femmes. Les Suisses s'en servent moins que les Français, et les Turcs davantage.

Vous dont tout reconnoît l'empire et la Beauté,
Sexe charmant, je plains le Suisse qui vous brave ;
De quoi peut lui servir sa triste liberté,
Si le ciel vous destine à consoler l'esclave ?

En voilà assez sur les femmes en général ; il est tems de revenir à ma mère qui est femme aussi, mais d'un ordre supérieur. Elle est aux femmes, ce que les séraphins sont aux anges, et les cardinaux aux capucins.

Nous nous sommes amusés hier, une dame *Cramer*, qui a beaucoup d'esprit, et moi, à faire des couplets. En voici un qu'elle a commencé sur le père *Adam*, jésuite et aumônier de Voltaire, et que j'ai fini :

Il faudroit que père Adam,
Voulût être mon amant.

Oui, que la peste me crève,
S'il me veut, je suis son Eve;
Et je serai dès demain,
La mère du genre humain.

En voici un que je fis à la dame, en même tems que je travaillois à arranger le sien :

Pendant que la chanson s'achève,
Payez-moi le prix qui m'est dû,
Et si jamais vous êtes Eve;
Que je sois le fruit défendu.

Ecoutez-en une charmante, que Voltaire a faite pour moi à propos de madame *Cramer.*

Mars l'enlève au séminaire,
Tendre Vénus, il te sert;
Il écrit avec Voltaire,
Il sait peindre avec Hubert;
Il fait tout ce qu'il veut faire;
Tous les arts sont sous sa loi:
De grâce, dis-moi, ma chère,
Ce qu'il sait faire pour toi.

Adieu, madame, je vous aime comme il faut vous aimer, quand on est votre fils, et même quand on ne l'est pas.

LETTRE VIII.

Je vous envoie pour vos étrennes un petit dessein d'un Voltaire, pendant qu'il perd une partie aux échecs. Cela n'a ni force ni correction, parce que je l'ai fait à la hâte, à la lumière et au travers de grimaces qu'il fait toujours quand on veut le peindre ; mais le caractère de la figure est saisi, et c'est l'essentiel. Il vaut mieux qu'un dessein soit bien commencé que bien fini, parce qu'on commence par l'ensemble, et qu'on finit par les détails.

Je continue à m'amuser ici ; je

suis toujours fort aimé, quoique j'y sois toujours. Vous ne sauriez vous figurer combien l'intérieur de cet homme-ci est aimable ; il seroit le meilleur vieillard du monde, s'il n'étoit point le premier des hommes : il n'a que le défaut d'être fort renfermé, et sans cela, il ne seroit point aussi répandu. Il est venu hier chez lui un Anglais qui ne peut se lasser de l'entendre parler anglais, et réciter tous les poëmes de *Dryden*, comme Pampan récite la *Jeanne*. Cet homme-là est trop grand pour être contenu dans les limites de son pays ; c'est un présent que la nature a fait à toute la terre. Il a le don des langues et des *in-folio* ; car on ne sait pas comment il a eu le tems d'apprendre les unes et de lire les autres.

J'ai peint ici une jolie petite femme de Genève, minaudière, avec un

grand succès ; et comme on la croyoit ort difficile, tout le monde est à mes genoux pour des portraits ; mais je suis fort las de ne pas vous voir au milieu des différens plaisirs que j'ai ici, pour céder aux instances qu'on me fait ; j'ai beau m'amuser, vous me manquez par-tout ; il me semble presque que tous mes plaisirs ont besoin de vous.

Adieu, madame la marquise : il est deux heures, je meurs de sommeil, et je crois même que je vous endors par ma lettre.

LETTRE IX.

Vous jouez un peu le personnage *ggio muto* dans notre correspondance ; je dirois à quelqu'autre qu'elle n'en est pas m ins aimable ; mais vous ne gagnez rien à vous faire prier ;

vous avez une avarice d'esprit qui n'est point pardonnable avec vos richesses. Je vois qu'il faudra bientôt que je retourne à Lunéville pour vous aider à m'écrire. Enfin j'ai rompu le vœu que j'avois fait de ne point faire des vers chez Voltaire ; il m'en a fait de si jolis, que cela est devenu pour moi une affaire de reconnoissance. Les Dieux ont recompensé la pureté de mes intentions, et pour la première fois de ma vie, j'ai fait quelques vers de suite, sans être mécontent de moi. Voilà ses vers :

Croyez qu'un vieillard cacochime,
Chargé de soixante et dix ans,
Doit mettre, s'il a quelque sens,
Son corps et son ame au régime.
Dieu fit la douce illusion
Pour les heureux foux du bel âge ;
Pour les vieux foux l'ambition,
Et la retraite pour le sage.

Vous me direz qu'Anacréon,
Que Chaulieu même et St. Aulaire,
Tiroient encore quelque chanson
De leur cervelle octogénaire :
Mais ces exemples sont trompeurs,
Et quand les derniers jours d'automne
Laissent éclore quelques fleurs,
On ne leur voit point les couleurs,
Et l'éclat que le printems donne ;
Les bergères et les pasteurs
N'en forment point une couronne.
La parque, de ses vilains doigts,
Marquoit d'un sept suivi d'un trois
La tête froide et peu pensante
De Fleuri qui donna des loix
A notre France languissante.
Il porta le sceptre des rois,
Et le garda jusqu'à nonante.
Régner est un amusement
Pour un vieillard triste et pesant,
De toute autre chose incapable ;
Mais vieux poëte, vieil amant,
Vieux chanteur est insupportable.
C'est à vous, ô jeune Boufflers,
A vous dont notre Suisse admire

Les crayons, la prose et les vers,
Et les petits contes pour rire ;
C'est à vous à chanter Thémire
Et de briller dans un festin,
Animé du triple délire,
Des vers, de l'amour et du vin.

Et voici ma réponse :

Je fus dans mon printems, guidé par la folie,
Dupe de mes désirs, et bourreau de mes sens;
Mais, s'il en étoit encore tems,
Je voudrois bien changer de vie :
Soyez mon directeur, donnez-moi vos avis ;
Convertissez-moi, je vous prie,
Vous en avez tant pervertis !
Sur mes fautes je suis sincère,
Et j'aime presque autant les dire que les faire.
Je demande grace aux amours,
Vingt beautés à la fois trahies,
Et toutes assez bien servies,
En beaux momens, hélas ! ont changé mes beaux jours,
J'aimois alors toutes les femmes ;
Toujours brûlé de feux nouveaux,

Je prétendois d'Hercule égaler les travaux,
Et sans cesse auprès de ces dames,
Etre l'heureux rival de cent heureux rivaux.
Je regrette aujourd'hui mes petits madrigaux;
Je regrette les airs que j'ai faits pour mes belles;
Je regrette vingt bons chevaux,
Qu'en courant par monts et par vaux,
J'ai comme moi crevés pour elles;
Et je regrette encore plus
Les utiles momens qu'en courant j'ai perdus.
Les neufs muses ne suivent guère
Ceux qui suivent l'amour; dans le métier galant,
Le corps est long-tems vieux, l'esprit long tems enfant.
Mon esprit et mon corps, chacun pour son affaire,
Viennent chez-vous sans compliment,
L'esprit pour se former, le corps pour se refaire:
Je viens dans ce château, voir mon oncle et mon père.
Jadis les chevaliers errans,
Sur terre après avoir long-tems cherché fortune,
Alloient chercher dans la lune
Un petit flacon de bon sens:
Mais je vous en demande une bouteille entière;
Car Dieu mit en dépôt chez vous,
L'esprit dont il priva tous les sots de la terre,
Et toute la raison qui manque à tous les fous.

Souvenez-vous de moi, madame, auprés de vous et auprès du roi; dites-lui de ma part sur la nouvelle année :

De tout tems unanimement,
Sire, on vous la souhaite bonne;
Et pour répondre au compliment,
Votre majesté nous la donne.

Et vous, ma chère maman, comme vous valez mieux que tout ce qui m'amuse ici, pour briser tous mes liens, mandez-moi que vous êtes malade et que vous avez besoin de moi : ce sera une raison pour tout brusquer, et pour revoler à vous. Mais n'allez pas vous y prendre grossièrement, parce que je serai obligé de montrer votre lettre.

LETTRE

ÉCRITE DES PARAGES D'AFRIQUE,

A Mr. DE ***.

En pleine mer, ce 20 Avril 1787.

MON cher patron me pardonnera sans peine de lui avoir adressé de préférence les détails de ma triste navigation dans les mers d'Afrique, et d'avoir réservé pour son aimable compagne le récit du peu de choses agréables que j'ai pu rencontrer au milieu de tant d'ennui.

De tout ce que j'ai jamais vu dans mes voyages par terre et par mer, le cap de Serre-Lionne est ce qui m'a le plus frappé par sa beauté ; ce n'est point à beaucoup près une beauté soignée ; mais son air agreste, et

même un peu farouche, la rend mille fois plus piquante. Je ne vous parlerai point d'un fleuve de quatre ou cinq lieues de large, bordé d'un côté par des plaines et des forêts immenses qui s'ouvrent pour faire place à cent rivières et à mille ruisseaux empressés de se rendre à la cour de leur monarque ; mais je voudrois pouvoir tourner vos regards vers l'autre bord, et vous faire admirer un grouppe de montagnes en amphithéâtre, couvertes de toutes les productions de l'Afrique, se masquant, se découvrant à demi, tantôt entassées sur une même base de roches, tantôt séparées par des bayes, des ruisseaux, des torrens et des lacs ; mais conservant dans leur variété une liaison, un ensemble et une harmonie que vous sentiriez mieux que personne, et que vous y auriez mis

vous-même, si vous aviez été chargé de diriger l'ouvrage; Le premier aspect m'a saisi, et mon admiration augmentoit à mesure que j'approchois : je côtoyois à cinquante pas de distance une rive élevée en terrasse, couverte de cabanes riantes, au dessus desquelles des palmiers dispersés sans ordre, mais non pas sans agrément, se remontroient encore dans les eaux; derrière cette terrasse sélèvent des côteaux plus irréguliers, tous couverts de bananiers, de citroniers, de papayers, de gonsaves, et d'une multitude d'autres végétaux inconnus en Europe ; au delà de ces côteaux, on voit les sommets d'une chaîne de collines vertes dont les contours variés se dessinent sur la couleur plus rembrunie des hautes montagnes qui semblent se tenir derrière elles, comme des mères impo-

santes qui observent une jeune famille ; une d'entre ces dernières s'élève au-dessus de toutes les autres, et sa cime dégarnie ressemble à un trône où je crois que personne ne s'est encore assis. Toute cette belle architecture est fondée sur des piles de rochers d'où coulent de toutes parts les plus belles et les meilleures eaux du monde : les unes s'élancent jusques dans la mer en cascades abondantes, et les chaloupes s'approchent sans danger pour les recevoir au passage ; d'autres coulent en rivières, d'autres s'étendent en nappes sur des rochers qu'elles ont applatis, d'autres enfin (et ce sont celles que j'aime le mieux) coulent doucement entre des arbres toujours verts, et m'ont souvent rafraîchi dans mes courses.

Tant de charmans objets ont ranimé mes esprits abattus par de lon-

gues contrariétés ; je maudissois la nature de ne m'avoir point donné d'ailes pour m'élancer sur ce trône extraordinaire qui frappoit toujours ma vue ; il me sembloit qu'un voyageur assez libre, assez hardi, assez heureux pour atteindre à cette hauteur, n'en voudroit jamais descendre ; qu'il y trouveroit une zône tempérée au milieu de la zône torride, qu'il y respireroit un air dégagé de toutes les vapeurs malignes, qu'il y jouiroit d'un soleil à la fois plus clair et moins ardent, qu'il s'y nourriroit de tous les végétaux empressés de croître à ses pieds, et qu'il s'y abreuveroit de cette eau vraiment pure dont la source, comme le dit le Dante, est dans la volonté du créateur. Il ne faudroit parler là ni d'intérêt ni d'ambition ; si cependant on avoit celle d'être réformateur, il y auroit de quoi la sa-

tisfaire, car l'intérieur du pays est, dit-on, peuplé d'antropophages, et l'on pourroit être tenté d'y faire une mission pour engager ces bonnes gens à changer de morale et de régime.

Les productions du sol m'ont encore plus étonné que le paysage, et les chênes de Dodone sont des arbustes en comparaison des arbres de Serre-Lionne : je n'étois pas doué comme Adam de la faculté de donner à chacun son nom, aussi je les ignore tous ; mais tous sont d'un bois plus ou moins précieux, tous résistent à la coignée de manière à décourager le bûcheron ; presque tous ont de larges feuilles vernissées, tous sont plus ou moins chargés de fleurs, de fruits, de graines, proportionnés à leur taille, et j'en ai rapporté des cosses de trois pieds de long, courbées en lames de sabre, avec des

fèves grosses comme des dames de trictrac. La plupart de ces titans du règne végétal sont enchaînés par d'énormes lianes ; j'en ai observé d'aussi grosses que moi qui, dans leurs différens replis, peuvent avoir au moins trois ou quatre cents toises de long ; les unes paroissent des dragons entortillés au pied de l'arbre des Hespérides, les autres s'attachent aux grosses branches, forment toutes sortes de nœuds, et retombent de cent pieds de haut presque jusqu'à terre en longs festons, soutenus des deux bouts par les cimes de deux arbres amis dont ils semblent être le lien commun. Toutes ces beautés étoient autant d'obstacles à ma marche ; les intervalles sont si étroits, si embarrassés d'arbrisseaux, de pins et de plantes (entr'autres d'ananas superbes) que je ne pouvois me promener

que précédé de haches, comme un dictateur, encore mes licteurs et moi étions-nous souvent contraints de revenir tout écorchés sur nos pas. C'est particulièrement dans la variété des fleurs, des fruits, des graines, des herbes, et même des plantes rampantes, que la nature s'est plu à montrer sa magnificence; si j'avois été botaniste j'y serois encore; là, rien n'est indifférent, tout y a une odeur, une saveur, une vertu ou une malignité particulière; tout est délicieux, salutaire ou funeste; il semble à cette profusion d'espèces diverses et même contraires, à cette surabondance de sève, inconnue par-tout ailleurs, et plus encore à la chaleur humide et active du sol, que la terre y soit dans le feu de la composition, et qu'elle ne puisse mettre ni ordre ni choix dans ce qu'elle enfante. A la vue de

tant de baumes et de poisons, j'étois tenté de proposer au ministre d'en voyer ici un détachement d'apothicaires ; ils y seroient mieux placés et plus utiles que des soldats. C'est vraiment un meurtre qu'une aussi belle et une aussi bonne terre ne soit pas livrée à une culture savante, qui distingueroit et protégeroit les espèces utiles, et qui s'opposeroit aux progrès du reste : il y faudroit, comme je le disois d'abord, des hommes actifs, intelligens et désintéressés, qui sussent aimer la nature, saisir son esprit, sentir ses besoins, et la diriger vers sa perfection ; mais au lieu de cela, il n'y a que des nègres qui ne songent à rien, ou des blancs qui ne songent qu'aux nègres.

J'aurois voulu, ne fut-ce qu'à votre intention, porter plus loin mes reconnoissances, mais le tems et les

moyens me manquoient, et même quelquefois les forces. Il falloit entrer dans les bras de rivières, qui ne portoient que de petites pirogues, et remonter à la rame entre des mangliers dont les branches chargées d'huitres retomboient de tout côté dans la vase, et même s'entrelaçoient d'un bord à l'autre. D'ailleurs, cette maniere de gravir la hache à la main entre des bois armés d'épines ou plutôt d'épées, est si fatigante, et le climat est si contraire à la fatigue, que je pouvois à peine donner une heure par jour à mes chéres montagnes; je m'en suis donc séparé leur disant, selon toute apparencce, un éternel adieu, et tournant mes pensées vers la montagne du Peq, vers la terrasse de Saint-Germain, vers le château, les jardins et sur-tout le maître et la maitresse du V.....

LETTRE

ECRITE DE MALAPANE

EN HAUTE SILÉSIE.

Koenyshoulde et Malapane, ce 26 et 27

Tu te plains de moi, je me plains de toi, nous voilà donc quitte à quitte ; quand je pourrai, je reprendrai bien vîte entre tes draps, entre tes bras mon gîte ; et l'Amour qu'Hymen tiendra par la main, ne reprendra plus la fuite.

Tu vois bien à l'arrangement des lignes, que ma première idée n'étoit point de faire des vers, et tu vois à l'arrangement des mots, que cela s'est tourné en une chanson sur l'air :

LETTRE ÉCRITE DE MALAPANE.

Marillier inv. Dupreel sculp.

Eh bien! acceptez donc l'offrande de l'estime et de l'amitié.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATION

Ton cœur et le mien, s'accorderont bien.

Il faut à présent te parler de tous mes ennuis, et de quelques momens agréables qui me les ont fait trouver moins insupportables que je ne m'y serois attendu.

Imagine toi qu'en sortant de Breslau, j'ai été chez monsieur de St..., second gendre de notre bon ministre.

Je suis arrivé dans une grande maison nouvellement achetée, à demi meublée, mais comblée de monde. La petite baronne vouloit fêter le jour de naissance de son mari, et avoit prié tous les environs à un grand dîner, suivi d'un grand bal, interrompu par un grand souper. Moi qui danse comme tu sais, j'ai vu que ce n'étoit pas là mon fait, et j'ai voulu m'en aller tout de suite à Oppeln, petite ville capitale de la Haute Silé-

sie, où le ministre m'avoit adressé à un bailly qui devoit me fournir toute sorte de renseignemens au sujet des colonies de la Haute Silésie. Point du tout, on m'arrête de force, et je reste jusqu'à quatre grandes heures du matin, immobile au milieu des walses, comme un rocher au milieu des vagues; enfin tout étourdi de tout ce mouvement, et fatigué comme si j'avois dansé depuis le premier coup d'archet jusqu'au dernier, je vais chercher un lit pour me reposer des plaisirs des autres. Après trois ou quatre heures de sommeil, je remonte à cheval sans me donner le tems de déjeûner, et je prends la route d'Oppeln, où je croyois ne pouvoir jamais me rendre assez vîte. J'arrive mourant de faim chez monsieur le bailly, avec la lettre ministérielle à la main: monsieur le bailly, étoit à

la chasse et devoit revenir à midi. Point du tout, à quatre heures il revient à peine avec les compagnons et les victimes de ses plaisirs, deux messieurs et quatre lièvres ; il lit avec assez d'indifférece apparente, la lettre du comte, et me dit que je puis rester dans sa maison. Je voudrois, lui dis-je, aller demain visiter les colonies. Il sera tems après demain, dit-il ; j'ai demain la pêche d'un grand étang à laquelle je vous invite. Mais, lui dis-je, donnez-moi au lieu de cela un guide, afin que je fasse mes affaires. Point de guide, point d'affaires ; la pêche sera superbe, il faut que vous la voyiez. Allons, je suis en votre pouvoir, ainsi je cède ; mais au moins promettez-moi de m'expédier après demain. Oh ! après demain sans faute, à l'heure qu'il vous plaira. Je reste, il tombe une pluie à verse,

ainsi point de pêche, car on auroit pu pêcher des hommes aussi bien que des poissons, attendu que l'élément étoit devenu commun aux deux genres; cependant comme il faut s'amuser quand on ne peut pas s'occuper, on me dit qu'on va faire une partie chez *son excellence*, (la ville n'avoit assurément pas l'air de pouvoir contenir *une excellence*). Qui donc, demandai-je humblement à ces messieurs? Le général Manstein, me répond-on. Me voilà enchanté en pensant que je vais voir le *vertueux* Manstein, des mémoires de Dumourier, que je vais trouver un homme parlant français, et dont la conversation doit être pour moi sur-tout du plus grand intérêt. Je prie donc quelqu'un de l'honorable compagnie qui y alloit avant les autres, de faire mes très-humbles complimens au général,

et de lui demander pour moi la permission de lui rendre mes devoirs. Dans l'intervalle on se rasseoit, et l'on se met à fumer des pipes énormes ; on me demande si j'aime à fumer, je dis que je n'ai jamais fumé ; on me plaint, car la pipe, dit-on, est l'amie de l'homme : quoi qu'on fasse, elle vous tient compagnie ; elle vous occupe dans vos ennuis et ne vous distrait point dans vos affaires ; sans vous empêcher absolument de parler, elle vous invite au silence et vous laisse à vos réflexions, *et puis l'on crache, et cela fait toujours plaisir* ; à cheval je fume, et je ne pense point à la longueur du chemin, parce qu'un demi mille de plus n'est qu'une pipe de plus ; à mon bureau, j'écris sans que ma pipe m'embarrasse, et je fume sans que ma plume me gêne, *et puis l'on crache, et cela*

fait toujours plaisir; d'ailleurs, quelque part qu'on arrive, si la chambre étoit sale, la fumée de la pipe vous empêche de le voir ; si elle est puante, la fumée de la pipe vous empêche de le sentir, *et puis l'on crache, et cela fait toujours plaisir.* Enfin, nous allons chez le général ; je trouve un bon vieux militaire ne sachant pas un mot de français, mais l'honnêteté et la bonhomie étoient écrites sur son visage dans toutes les langues, puisqu'elles l'étoient pour tous les yeux. Il ne prend pas trop garde à votre serviteur, dont on avoit arrangé le nom à la diable, et continue à fumer silencieusement. On arrange une partie d'ombre assez chère, dont tu penses bien que je ne me mêle pas, car je ne sais pas l'ombre de l'ombre ; et puis de la petite tabagie où nous étions, nous passons

par un mauvais petit escalier à une assez bonne chambre où nous soupons très-suffisamment mais très-frugalement ; on retourne ensuite jouer, fumer et se taire, et puis l'on va se coucher après avoir promis de revenir dîner le lendemain.

L'impossibilité de se mettre en campagne à cause du déluge dont le ciel sembloit donner la seconde représentation à la Haute Silésie, m'oblige à être de la partie. Même traitement que la veille, même indifférence, même chère, même fumée, même jeu, même silence, mêmes complimens ; et puis l'on se quitte pour se retrouver le soir ; on retourne en effet, mais comme on ne m'avoit rien dit, je ne retourne point, et je reste avec la femme et les enfans de mon hôte. Arrive une ordonnance du général, qui me prie très-

instamment de venir : j'obéis ; le général me fait des reproches de mes façons avec lui, et paroît prendre un tant soit peu plus garde à moi que la veille. Quelques questions au sujet de la France, de la révolution, des malheurs des émigrés, du nouvel établissement en Prusse méridionale, auxquelles je réponds dans des termes sans doute barbares, mais d'une manière qui a l'air de les intéresser, me donnent un petit degré de considération de plus ; mais qu'est-ce que cela, quand d'ailleurs on ne chasse, ne joue ni ne fume ?

Le lendemain, c'étoit avant-hier, je monte à cheval, et je vais avec l'écrivain du bailly visiter une colonie à un mille et demi, et après m'être bien fait rendre compte de tout par un homme très-intelligent, un jeune maître d'école, que je pren-

drois, si je le pouvois, pour le mien, je reviens dîner chez le bailly : le général y arrive ; je vois beaucoup de pour-parlers entre lui et diverses personnes de la compagnie, et particulièrement avec le bailly.

Enfin, au bout de quelque tems, le général m'appelle dans une chambre à part : tenez, dit-il, mon cher ami, il faut que je vous avoue que dans les premiers momens je ne vous ai pas connu ; mais je me suis fort informé de vous ; vous êtes un galant homme, vous descendez d'un grand militaire, et vous avez perdu une très-grande fortune ; vous paroissez même être actuellement dans le malheur et dans le besoin ; faites ce que je ferois à votre place, acceptez les offres et les secours d'un ami : en disant ces mots, il tire un paquet d'or qu'il veut me faire pren-

dre. Tu penses bien comme je remercie et comme je refuse : je lui dis, les larmes aux yeux : non, mon cher général, je vous jure que si j'étois dans le besoin, j'aimerois mieux recevoir d'un digne homme comme vous que de tout autre, et que si je pouvois y retomber, je m'adresserois à vous.— Complimens que tout cela, dit-il. Ah ! général, vous entendez à ma voix, et vous voyez à mes yeux que c'est le sentiment qui parle. Eh bien ! acceptez donc, dit-il, l'offrande de l'estime et de l'amitié. Je reçois, lui dis-je, avec une tendre reconnoissance, l'assurance de cette estime et de cette amitié ; mais l'hospitalité que je reçois dans les Etats du Roi de Prusse ne me laisse rien à désirer pour le présent ni à craindre pour l'avenir ; là-dessus nous nous sommes embrassés comme deux frères, et il est passé

dans l'autre chambre, où je l'ai suivi après avoir laissé à mes yeux et à mon visage le tems de dérougir. Le dîner a été plus gai qu'à l'ordinaire ; il m'a paru qu'on me faisoit meilleure mine ; et après dîner, pour donner au général une marque d'amitié, et brûler mon encens pour ainsi dire sur l'autel de la reconnoissance, devine ce que j'ai fait ; non tu ne le devineras pas : j'ai fumé une pipe, la première et la dernière de ma vie.

Hier, j'ai pris mon chemin par la Pologne, et le tems paroît d'accord avec mes projets. J'ai vu en passant un superbe établissement des marchands de fer de Breslau, pour la fabrication et le dépôt de tous les objets possibles de taillanderie, ce qui nous sera de la plus grande utilité ; je suis à présent à Malapane, où j'ai été recommandé par le comte

de R...,,neveu, bras droit et successeur désigné du comte d'Kt.... ; je suis logé et défrayé par la chambre des mines, et je vois des établissemens dignes de l'Angleterre, des fournaux de toute espéce et des ouvrages de fonte qui s'étendent depuis le caillou, extrait de la mine, jusqu'au bas relief le plus délicat et le plus soigné : ils viennent de couler un pont en fer, qui sera placé à Berlin, presqu'en face du comte de N....; il y en a un beaucoup plus considérable placé depuis quelques années dans ce pays-ci ; mais je n'ai pas le tems de l'aller voir. On compte en Angleterre en faire un presqu'aussi large que le pont royal, et d'une seule arche. L'homme est vraiment en quelque sorte roi des choses ; mais, par malheur, il ne l'est pas de lui-même ; c'est à cause

de cela que mon projet est de me démettre de mon autorité sur ma personne, et de la confier à une petite reine de ma connoissance, qui en disposera suivant son plaisir.

Adieu, ma bonne petite femme, si tu peux me lire tu seras plus habile que moi; car c'est à qui sera le plus mauvais de la plume, de l'encre ou du papier; n'importe, aucun des trois ne se refusera à te faire savoir que je t'aime, et que je t'embrasse de tout mon cœur.

***

FRAGMENT

D'UNE RELATION D'UN VOYAGE DE PLAISIR DANS LA POMÉRANIE SUÉDOISE.

Me voici arrivé clopin clopan dans cette ville fameuse, par tant d'événemens dont je ne te parlerai pas plus que si tu les savois par cœur ; mais ce que tu apprendras avec peine, c'est que nos deux belles Suédoises nous ont trompés, que la foire qui, à les entendre, devoit durer tout ce mois, est finie d'hier, et que voilà nos spéculations renversées et nos espérances évaporées.

J'étois à peine entré dans la ville, et je raisonnois encore avec le sergent de la garde, lorsque je vois ve-

nir un charriot attelé de deux superbes chevaux, et portant deux hommes dont un me regardoit beaucoup. Pendant que je regardois beaucoup les chevaux, et que j'enviois seulement une de leurs jambes pour ma jument boiteuse, tout-à-coup le chariot s'arrête, l'homme saute à bas et vient à moi avec un empressement vraiment touchant : c'étoit un excellent domestique que le comte de Leuven avoit prêté à la comtesse de G...., pour la servir pendant son voyage avec la princesse de Suède, qu'elle avoit renvoyé à Stralsund après l'avoir gardé quelque tems à Reinsberg, et qui en étoit parti pleurant à chaudes larmes de quitter son excellente dame. Il me salue avec la joie peinte dans les yeux : charmé de voir quelqu'un qui venoit de voir les deux comtesses, et croyant, pour ainsi

dire, appercevoir leur image dans mes prunelles, il me demande de leurs nouvelles et de celles de presque tout Reinsberg, à commencer par le prince à qui tu feras bien de le dire; sûrement il y sera sensible; car toute amitié vaut son prix, surtout celle qui, sans intérêt, franchit un si grande intervalle; et puis le bon serviteur me quitte, en me disant que dès que sa courte promenade sera finie, il se réjouit d'annoncer ma venue à son maître.

Je continue ma marche jusqu'à mon auberge, et je me mets aussitôt en devoir de changer de tout, à commencer par la chemise. J'en étois là, et l'une étoit déjà ôtée et l'autre n'étoit pas encore passée, que ma porte s'ouvre avec un fracas épouvantable, et qu'un grand et bel homme, avec un bel habit et une belle écharpe,

entre dans ma chambre à ma grande confusion : c'étoit le général Paulet, qui frappé de mon nom qu'on venoit de lui montrer sur le rapport des portes, n'avoit pas voulu attendre ma visite. Assurément jamais dans une premiere entrevue on ne s'est montré aussi à découvert que je l'ai fait; la conversation n'a pas été longue ni ma toilette non plus, et au bout de dix minutes, j'étois déjà en chemin pour aller rendre cette visite, que j'étois si honteux d'avoir reçu dans un costume si étrange. Le général me voyant de sa fenêtre diriger mes pas vers sa maison, est venu à ma rencontre, et m'a dit que je trouverois sa femme dans l'affliction, parce qu'elle venoit de perdre son fils aîné âgé de vingt-deux ans, sujet de la plus grande espérance et déjà d'un grand mérite, qui pour se perfection-

ner dans son métier d'artilleur par une étude profonde des mathématiques, étoit allé faire un cours de calcul infinitésimal, à l'université de Gottingen, et qui, à force d'application, étoit tombé dans la phthisie dont il est mort : il y avoit à peine huit jours que ces pauvres gens en avoient la nouvelle. Madame Paulet m'a parue dans un état affreux ; tous ses efforts pour me cacher une partie de sa désolation, ne servoient qu'à la mieux montrer ; le rouge qu'elle venoit de mettre étoit déjà sillonné par de nouvelles larmes, dont ses yeux sembloient être à la fois épuisés et inépuisables. Embarrassé et touché de ce spectacle, après avoir payé le tribut de compassion que l'inconnu même doit à l'affligé, je lui ai parlé de ce qui lui restoit, un jeune fils de dix-huit ans (qui au moment

où j'en parle entre dans ma chambre, c'est assurément une des belles figures et un des plus aimables jeunes hommes que j'aie jamais vus ; l'habit suédois, et sur-tout l'uniforme d'aide-de-camp du roi, qu'il a porté dans la dernière guerre, semblent faits exprès pour relever son éclat et sa taille). Il a deux sœurs, dont l'une jolie comme un petit ange, et digne amie de notre aimable Aurore, étoit chez sa mère, et l'autre est à Stokolm, dame de la reine. Je remontrois donc à cette pauvre dame, que ce qui lui restoit feroit encore la jalousie de bien des mères ; mais rien ne sait moins calculer que la douleur : la mort d'un fils éperdument aimé n'est point une perte, c'est une plaie pour laquelle il n'y a d'autre baume que le tems.

De chez monsieur Paulet, j'ai été

chez l'oncle de notre brave et bonne amie ; j'ai trouvé un homme d'environ soixante et cinq ans, fort maigre, et paroissant relever de maladie : je ne saurois te donner mieux l'idée de sa figure, que par celle de monsieur de Saint-Germain, non le Rose-Croix, mais le ministre, auquel il ressemble, et par la taille, et par le visage, et par les manières, et par le son de la voix ; il m'a reçu très-poliment, même assez gracieusement ; mais cependant point d'une manière aussi affectueuse que je m'y attendois, d'après la lettre dont j'étois porteur ; il est vrai qu'il ne l'avoit pas lue (il est vrai aussi que depuis qu'il l'a lue il ne s'est pas fort attendri, puisqu'il n'a point envoyé chez moi ce matin, qu'il est midi, et que je vais dîner à table d'hôte) ; au reste il m'a paru avoir des façons

très-nobles, et sa tendresse pour ses nièces me console de sa froideur pour moi.

Je lui ai demandé à voir sa maison ; il m'en a montré une partie, et celle qui m'intéressoit le plus, car c'étoit l'appartement de notre comtesse, qui couche dans un lit très-élégant et sur-tout très-appétissant, de beau damas cramoisi : je sais bien que cette couleur-là n'est plus en faveur ; mais ce qui est passé de mode à Paris, pourroit bien n'y être pas encore arrivé à Stralsund ; du reste il y a dans les recoins les plus secrets de l'appartement, toutes les recherches de délicatesse en tout genre, que Périclès auroit pu faire mettre dans l'appartement d'Aspasie et de ses dépendances ; mais si l'attirail de la chambre à coucher est un peu mondain, on peut dire en

revanche que l'ornement est tout en Jésus-Christ, car il consiste dans deux tableaux, dont l'un est une copie de la sainte Famille de Raphaël, et l'autre, un Christ qui a pu autrefois être original, mais qui à force d'être repeint, de tous côtés, ressemble à de la dentelle d'Angleterre raccommodée avec du fil à torchon ; du reste, la maison est farcie de tableaux tels que tu te les figures ; une grande salle entre autres est pleine de rois, de reines et de princes et de princesses de Suède, à commencer par Gustave-Vasa jusqu'au roi actuel : la seule chose qui m'ait frappé, c'est que dans toute la collection, il n'y a presque pas un homme qui n'ait eu quelque mérite, et j'en étois presque jaloux, en pensant que dans un autre pays, pareil nombre de rois pris au hasard,

n'auroit pas soutenu la concurrence.

Je sors de mon pauvre dîner avec de tristes marchands qui n'avoient en tête que leurs paquets et leur tournée, et dont il n'y avoit pas un mot à tirer pour la conversation, comme s'ils avoient emballé leur esprit avec leurs marchandises. En voyant leur préoccupation, leur tristesse, leur sobriété, leur silence, je pensois que rien n'est plus contre notre intérêt, que de vouer notre vie à l'intérêt; on manque perpétuellement de tout ce qu'on amasse, et l'on se passe de tout ce qu'on se promet; on s'abonne à être mal nourri, mal vêtu, mal logé, pour être un jour en état de faire une excellente chère, d'être bien habillé, et d'habiter une belle maison : on se passe de domestiques, afin d'avoir un jour de quoi en payer

davantage ; enfin on sacrifie toujours le présent à l'avenir, jusqu'à ce que le présent passe et que l'avenir ne vienne point. Voilà pourtant la vie de la plupart des marchands, ou, pour mieux dire, de la plupart des hommes qui, trompés par la prévoyance même se livrent à l'intrigue, aux affaires, au travail, à des privations de tout genre, et reculent toujours l'instant de jouir : il faudroit à ces messieurs un Cineas qui leur dit comme à Pyrrhus : Eh, seigneur ! qui vous empêche de commencer dès aujourd'hui ?

Mais revenons à notre comte de L..... ; il m'a paru qu'il étoit justement embarrassé de ne parler que français, et moi de mon côté, je l'étois de lui proposer de lui parler allemand, car c'eût été lui faire entendre que je ne l'entendois pas. Dès

que le mot le plus connu, le plus courant lui manque, il y supplée par un mot allemand ou même suédois auquel on ne s'attend point du tout. Il vous dira, par exemple : C'est un très-honnête *mann*, pour dire honnête homme. En me faisant entrer dans la salle où sont les portraits dont je t'ai parlé, il me dit : vous allez voir tous les... de la Suède, il vouloit dire les *Rois* ; mais il y a suppléé par le mot équivalent en Suédois que tu demanderas à la comtesse, moi je n'ai pas le courage de le prononcer. Ce qui m'a le plus diverti, c'est qu'en me montrant le portrait de la reine Christine, il l'a honorée du titre de grand...., c'est-à-dire de grand roi, en trois lettres.

J'ai trouvé chez lui ce bon comte de Brahe, qui vient de partir ce matin pour aller voir ses terres dans

l'île de Rugen ; il emmène avec lui sa belle femme, que j'ai rencontrée peu après dans la rue, et à qui son mari m'a presenté comme ayant une lettre à lui remettre de la part de notre comtesse ; de là j'ai passé chez le général d'Arnfeld, gouverneur de la Poméranie, chez qui je n'ai pas été reçu, et qui a ce matin envoyé son fils chez moi pour m'en faire des excuses de la manière la plus flatteuse, en me disant que si ses domessiques avoient pu lui prononcer mon nom, toutes les portes m'auroient été ouvertes ; il vient de me faire prier à dîner pour Dimanche.

M. Paulet de son côté m'a invité pour demain, et je compte partir lundi ; en sorte que, selon toute apparence, je n'aurai pas mangé chez monsieur de L...., sur qui pourtant j'avois fondé tout l'espoir de ma cui-

sine ; au reste j'ai remarqué depuis long-tems que la chose la plus vraisemblable est précisément celle qui n'arrive pas ; mais crois-tu que je sois venu à Stralsund seulement pour t'écrire, non par ma foi ; je vais me promener dans la ville, et voir si je trouve quelque chose digne de t'être raconté. Eh bien ! ma fille, je n'ai rien vu qu'on ne voie par-tout ; le port m'a paru mesquin, le commerce languissant, le peuple misérable, les troupes médiocrement bien tenues et plus médiocrement exercées ; du reste la ville est mal-propre, mal bâtie, point de promenades au dedans ni au dehors, point de ces jolis jardins, de ces jolis pavillons dont les villes de commerce sont ordinairement entourées, parce que les négocians, las de ne chercher que du profit dans l'intérieur de leur

cité, veulent quelquefois trouver du plaisir hors des murs.

La faute est d'autant plus sotte ici et d'autant plus impardonnable, que la variété et la bonté du terrain des environs fourniroit aux plus charmantes positions et aux plus admirables jardins. Pendant que je me traînois tout pensif entre ces vilaines maisons, sur les pavés raboteux de ces rues tortueuses, une réflexion profonde s'est emparée de mon esprit et m'a suivi dans toute ma promenade. Je cherchois à m'expliquer à moi-même ce qui a pu porter les hommes à quitter l'abri des bois, l'air pur des montagnes, le charme éternellement attaché aux belles prairies, aux plaines fertiles, aux clairs ruisseaux, aux frais bocages, à la paisible compagnie des utiles troupeaux, pour venir respirer un

air mal-sain, sous des toits rapprochés, où dans l'espace de quelques arpens de terres, on rassemble la population d'une vaste contrée ; la plupart y vivent péniblement, toujours inquiets de manquer de la plus simple nourriture que la campagne leur offriroit plus abondante et plus savoureuse ; la plupart se condamnent aux plus vils et aux plus pénibles travaux, pour un salaire modique et souvent incertain, au lieu des travaux champêtres qui sont toujours nobles, toujours agréables, toujours sains et toujours payés, ne fût-ce que par la nature. Je crois savoir à peu près ce qu'on peut dire en faveur des villes ; que sans elles les sciences, les arts seroient encore dans leur enfance ; que pendant qu'une partie des hommes cultive la terre, il est à propos qu'une au-

tre partie cultive un domaine encore plus vaste, encore plus fertile, et dont il y a tous les jours de nouvelles productions à attendre, *l'esprit humain*.

Je demanderois d'abord à quoi tout cela est bon ; à commencer par les siences, elles ont fait plus de fous que de sages, elles ont plus égaré qu'éclairé ; elles sont bien vite sorties du cercle du l'utilité, craignant sans doute de s'avilir, et se sont perdues dans des idéalités qui ne sont d'aucun profit ; enfin pour le malheur du monde, elles ont établi l'inégalité des conditions dans les esprits, inégalité aussi nuisible, aussi odieuse pour le moins, que dans les fortunes.

Il en est à peu près de même des arts, quoiqu'ils paroissent avoir quelque chose de plus conforme à nos

besoins que les sciences. Je les distingue en deux classes, les arts libéraux, c'est-à-dire inutiles ; et l'industrie, ou les arts utiles. Je ne sais trop si le rassemblement des hommes en grandes masses, ou pour mieux dire en gros tas, comme ils sont dans les villes, est absolument nécessaire à la perfection des arts prétendus libéraux, et qu'on pourroit tout aussi bien appeller intéressés ; ce que je sais, c'est que les arts par eux mêmes n'étant point nécessaires (puisqu'on se portoit fort bien avant leur invention), leur dernier degré de perfection l'est encore moins ; ce que je sais encore mieux, c'est que la plupart de ces arts originairement enseignés par la nature, peuvent être étudiés sous sa direction et sous ses auspices dans les habitations champêtres, et qu'ils peuvent, suivant les divers

talens naturels dont tous les hommes sont plus ou moins doués, y être portés à un degré de perfection plus que suffisant pour délasser des travaux fatigans, et pour remplir avec délice les intervalles des occupations de la campagne.

Examinons maintenant si les villes sont absolument nécessaires aux progrès et à la conservation des arts utiles; je vois fort peu de ces arts, à commencer par le premier et le principe de tous, la mécanique, qui ne puisse être aussi en honneur à la campagne qu'à la ville.

Je crois facilement que dans les villes on a souvent trouvé divers perfectionnemens dont les campagnes ont ensuite profité; mais presque toutes les inventions sont originaires des champs : la nature étoit là pour les suggérer, son génie bienfaiteur est

toujours prêt à inspirer les hommes qui vivent sous sa loi, et à leur indiquer le moyen à côté du besoin. Qu'est-ce qui a opposé la premiere digue aux débordemens ? qu'est-ce qui a le premier pompé les eaux d'un terrain trop humide, pour les distribuer dans des terrains désséchés ? qu'est-ce qui a construit la premiére charrue, le premier moulin, le premier chariot, la premiére maison ? ce sont des hommes, de simples hommes de la campagne ; toutes ces idées si simples mais si grandes, ont pour ainsi dire germé avec les plantes, et sont comme des efflorescences et des fruits nés de la végétation de l'esprit humain : je sais que plusieurs travaux devenus nécessaires demandent de grands rassemblemens, mais je sais en même tems que les plus nécessaires de ces travaux, ceux des

forges par exemple et ceux des mines, ne peuvent être en activité qu'à la campagne ; et si différens ouvrages dépendans de ces premiers arts sont un peu plus finis, un peu plus recherchés dans les villes que dans les campagnes, accusons-en le long aveuglement des hommes qui, entrevoyant la fortune dans les villes, et ne voyant que la nature dans les champs, ont, lorsqu'ils l'ont pu, quitté l'une pour l'autre, semblables aux libertins qui laissent là une aimable et modeste épouse pour une courtisane mieux parée, en sorte que de tout tems et en tout tems, tout ce qui montre à la campagne quelque talent, quelque génie particulier, se croit déplacé parmi ses compagnons rustiques, et va, comme je le disois tout à l'heure, chercher fortune à la ville. Faut-il s'étonner

à présent si d'après ces institutions et ces coutumes absurdes, les campagnes incessamment dégarnies des hommes industrieux qui contribueroient le plus à leur éclat et à leur prospérité, le cèdent en fait d'industrie aux villes qui profitent de leurs pertes : mais l'homme a beau faire, la nature prend toujours le dessus, et se venge intérieurement de ceux qui l'ont méconnue. En général la vie des villes, même les plus agréables, est beaucoup moins heureuse pour les gens même à qui tout semble rire, que celle des campagnes; le plaisir fuit ceux qui le poursuivent ; les fêtes, les repas, les jeux, les spectacles imaginés comme autant de remèdes contre l'ennui, perdent bientôt leur vertu et manquent leur effet ; les égards, les usages, les procédés imposent un joug impossi-

ble à secouer ; la gêne se mêle de toutes les parties, et cet ennui contre lequel ou s'étoit ligué, se trouve au milieu de vous, sans que vous puissiez ni le fuir ni le chasser ; heureux encore si on en restoit là, et si toutes les passions attisées, électrisées par tant de contacts ne s'emparoient pas de l'ame de ces pauvres diables, et ne les tyrannisoient pas jusqu'à leurs derniers momens.

L'orgueil, la cupidité, l'envie, la bassesse, la fourberie, tout cela travaille plus fort à mesure qu'il y a plus d'hommes ensemble ; ensorte que si messieurs les citadins y pensoient bien, ils trouveroient qu'ils ont précisément choisi le moyen d'être malheureux, qu'ils ont laissé l'or pour le clinquant, et abandonné l'Elysée pour le Tartare. Ils verroient que ces bons campagnards

qu'ils méprisent, et dont l'ignorance ou la gaucherie est le sujet de leurs fades plaisanteries, tiennent le bon bout, que la nature est pour ces bonnes gens-là, et qu'elle leur donne au moins la liberté, la santé, la force et la paix ; ils verroient que si les mains des campagnards sont moins propres, au moins leur sang est pur ; ils reconnoîtroient que si la ville offre quelquefois des plaisirs plus recherchés, on trouve à la campagne des mœurs plus irréprochables, et qu'à la longue les mœurs valent bien les plaisirs ; ils compareroient un plat bourgeois à un bon métayer; ils compareroient leurs belles fannées a ces belles fanneuses qui se reposent de leurs travaux par la danse et par le chant; ils compareroient leurs enfans pâles et malingres qu'ils ont tant de peines à élever, aux enfans des campa-

gnards, à ces roses mouvantes qui acquièrent bientôt la force des chênes à l'ombre desquelles elles fleurissent ; ils s'appercevroient que la gaieté même après laquelle ils soupirent n'existe réellement qu'à la campagne, et qu'ils n'en ont que l'image ; ils conviendroient enfin qu'à la campagne on se divertit qu'aux dépens d'autrui ; et que si l'on y rit quelquefois, c'est de moquerie, tandis qu'à la campagne c'est de joie.

Qu'en penses-tu, ma fille, de cette sortie, ou pour mieux dire de ce bombardement général contre toutes les villes ? Tu crois peut-être que cela vient de ce que pour me désennuyer j'aurai lu quelques pages de Rousseau : que c'est son éloquence qui échauffe ma bile, et que je fais comme les petits chiens qui

ne manquent pas d'aboyer quand leur maître élève la voix. Point du tout, mon enfant, c'est parce qu'un petit chien (puisque petit chien y a) bien tondu, bien peigné, en me voyant passer dans la rue avec ma redingote boutonnée et mon chapeau enfoncé à la Jacques Rosbiff, s'est mis à japper de toutes ses forces comme s'il avoit vu passer un gros loup, et qu'il m'a poursuivi en faisant toujours le même carillon pendant deux ou trois rues : j'avois beau m'examiner, je ne trouvois pas ce qui lui déplaisoit dans ma personne ; mais ne pouvant point le ramener par la raison, et n'osant point lui porter un coup de pied qui auroit pu être trop sensible à sa maîtresse (car il avoit l'air d'un chien de dame) je prenois le parti de la modération et du mépris affecté ;

cependant ne voilà-t-il pas que le petit misérable, redoublant de clapissement, ameute tous les chiens de la rue contre moi, qui, dociles à ses instigations, se mettent à répéter tout ce qu'il me dit, et je me vois pour le coup chassé dans toutes les règles comme un autre Actéon, excepté que par pure décence, je ne pressois point mon allure. Ce n'est pas tout, les polissons accourant à la voix des chiens, viennent augmenter mon cortège et servir de piqueurs à la meute; car plus ils voyoient les chiens animés, plus ils les animoient encore, suivant la nature et l'habitude de tous les polissons.

J'essayois en vain d'entrer en négociation avec ces messieurs tant à deux qu'à quatre pattes, mais mon allemand inintelligible pour eux,

comme le leur pour moi, ne faisoit qu'augmenter la confusion; cependant je gardois toujours mon sang-froid, et au lieu de cet Achille qui te faisoit frémir à Solinguen par ces grands coups, qui renversoient des bataillons de petits écoliers, tu aurois vu la grave retraite d'Ajax, que le divin Homère compare si majestueusement à un âne assailli à coups de pierres par des petits vauriens, et, qui n'en marche point un petit pas plus vîte. Hélas! ce pauvre âne que tu honores de tes bontés, alloit bientôt subir le sort du peccata du combat du taureau, lorsque par hasard nous arrivons tous à une porte où il n'étoit pas permis à toute espèce de monde de passer. La sentinelle, apparemment un peu moins estomaquée de ma figure, que toutes les personnes de ma suite, veut

bien faire une exception en ma faveur, et la canaille, tant au propre qu'au figuré, est obligée d'abandonner sa proie. Après cela ai-je tort d'être indigné contre les villes, et de tourner toutes mes affections du côté de la campagne où les enfans et même les chiens savent distinguer un honnête homme d'une bête fauve.

J'ai dîné chez le général Paulet avec la mort dans le cœur, de l'effort que ces dignes gens faisoient contre leurs chagrins pour me faire une réception plus agréable. Il paroît qu'il avoit été admis dans la grande intimité de son feu roi pendant la guerre contre la Russie; il en est résulté pour moi une conversation infiniment intéressante sur divers détails de cette expédition extraordinaire, où le royaume et le roi ont été à deux doigts de leur perte;

où tous les pactes entre le monarque et la monarchie on été violés ; où le plus pauvre des Etats de l'Europe a fait une dépense digne de Louis XIV; et où des peuples libres et peu nombreux ont sacrifié l'élite de leur jeunesse à une cause sinon injuste, aumoins inconnue. Rien ne montre mieux l'empire de l'illusion sur les hommes, que de voir des gens bien assurés, que leur nom ne sortira pas de l'enceinte de leur paroisse, croire aussi à la gloire, et lui sacrifier leur intérêt et leur vie. On m'a conté à ce sujet une assez singulière façon de rallier les troupes suédoises dans des momens de désordre et de découragement ; on leur dit : Eh bien, soldats, si vous ne marchez point, nous allons l'écrire à vos femmes, et alors la crainte d'être remplacés dans leur absence, ou mal reçus à

leur retour, leur donne un courage de lion, et leur fait affronter tous les dangers auxquels il plaît à leur prudent monarque de les exposer. Quelques soldats d'un même village avoient, dans je ne sais quelle occasion montré de la foiblesse, et revenoient ensuite tranquillement chez eux; ils trouvèrent leurs maisons fermées, et des écrevisses à leurs portes.

Quant au feu roi de Suède, je ne sais si c'étoit ces motifs-là qui agissoient aussi puissamment sur lui, mais il a poussé le courage jusqu'à la folie, et a conservé sa présence d'esprit et même sa gaieté dans les momens les plus désespérés.

Tous les ordres étoient écrits de sa main; et j'en ai vu plusieurs qui, malgré la complication des choses et des circonstances, m'ont paru de la plus grande clarté; mais en même

tems, la distraction et l'insouciance n'ont jamais été portées aussi loin. Il lui est par exemple arrivé de se trouver sur une petite île, lui quatrième, au milieu de mille prisonniers, dont la plupart avoient conservé leurs sabres. Jamais guerre considérée en elle-même n'a été aussi extraordinaire; vaisseaux de guerre, frégates, galères, chaloupes canonnières, brûlots, infanterie, cavalerie, artillerie de campagne et de siége, tout cela marchoit à la fois, et pour ainsi dire pêle mêle, dans des mers hérissées d'îles et de rescifs, et dans des terres tailladées par des canaux, des fossés, des ravins et des bras de mer; tantôt les vaisseaux étoient arrêtés par les glaces, tantôt les glaces menaçoient d'effondrer sous les pieds des hommes; mais la guerre a cela de commun avec la folie, à qui

elle ressemble en tant d'autres points, c'est qu'elle découvre dans l'homme des forces inconnues au sang-froid et au calcul : est-on brave, elle fait trouver au cacochime des nerfs de lion ; est-on poltron, elle fait trouver au paralytique des jambes de cerf : c'est là aussi où l'on voit encore mieux qu'au jeu les plus grands coups du sort. Une flotte enfermée par trois flottes, obligée de défiler vaisseau à vaisseau, et de passer ainsi en revue devant toute une ligne ennemie, échappe à une perte certaine et totale, soit par son audace, soit par la faute de ceux à qui elle avoit affaire ; non seulement elle échappe, mais elle livre ensuite un superbe combat, et met l'ennemi en déroute ; Le duc actuellement régent veut completter la victoire, et profitant d'un moment favorable, il fait là-

cher un brûlot qui doit porter l'incendie et la désolation dans l'escadre en retraite ; le brûlot part, le capitaine et l'équipage mettent le feu à la mêche, et se retirent suivant la règle dans un petit canot ; à peine le brûlot est-il abandonné à lui-même, que le vent tourne et le renvoie avec impétuosité vers la flotte suédoise au milieu de laquelle il saute et met le feu à sept vaisseaux de guerre, qui sautent misérablement et couvrent la mer de morts et de débris : voilà comme ce qui devoit manquer réussit, et comme ce qui devoit réussir manque ! et puis fiez-vous au calcul.

Mais il me semble, ma pauvre enfant, que voilà plus de guerre que ton humeur pacifique n'en demande ; et cependant avant de quitter le champ de bataille, il

faut que je te dise que mon ardeur militaire me retient ici un jour de plus que je n'avois compté, et cela, pour voir un exercice d'artillerie, préparé et différé depuis plus de dix jours à cause du mauvais tèms ; et qui, par l'ennui et l'impatience des officiers, doit, quelque tems qu'il fasse, avoir lieu demain à cinq cents pas de la ville. J'avois effectivement remarqué à mon passage une tour et quelques fortifications en avant, qui m'avoient d'abord frappé par leur grand air de nouveauté et leur plus grand air d'inutilité ; mais bientôt après des batteries de divers calibres dirigées en face de la tour, à sept ou huit cents pas de distance, et dix ou douze tentes de canonniers avec quelques hangards de travailleurs et quelques forges de campagne, m'ont appris

en les voyant que la tour n'étoit qu'un point de mire, et qu'il étoit sans doute question d'un simulacre d'attaque ; effectivement, la pauvre tour qui n'est que de bois et qui est encore dans tout l'éclat de la jeunesse et de la peinture, n'a pas deux jours à vivre, puisque dès aujourd'hui elle doit être battue à boulets rouges, et les fortifications environnantes doivent sauter par l'effet d'une mine que le major d'Arnfeld, fils du gouverneur général de la Poméranie suédoise, a fait charger il y a deux jours ; mais comme le ciel a dû y mettre au moins autant d'eau, que le major de poudre, on croit que la petite citadelle pourroit bien échapper au danger qui la menace, comme les personnes menacées d'une grande inflammation, à force de lavage évitent une mort presqu'assurée. Nous

***

croyons être bien habiles nous autres pauvres hommes, et ne sommes-nous pas entourés de menaces ignorées, comme cette pauvre tour qui ne voit pas les boulets qu'on amasse, les fours qu'on prépare, les canons qu'on braque en face d'elle ? et ne sommes-nous pas comme ce malheureux petit ravelin qui n'entend point le mineur qui travaille sous ses fondemens ? et ne sommes-nous pas des petits édifices ambulans, les uns mieux, les autres plus mal bâtis, sur lesquels quelqu'un (et je crois que c'est le diable) s'amuse à tirer, tout coup vaille, sans que nous puissions prévoir le coup avant la blessure ? et n'avons-nous pas le plus habile et le plus malin de tous les mineurs (la mort) attaché à notre pauvre architecture dès les premiers instans de notre construction ? Il a bien

raison le bon vieux père Hésiode quand il nous dit que les maux et les infirmités sont des ennemis ailés qui voltigent invisiblement autour de l'homme sans défiance.

Je te rendrai compte de l'exercice quand je l'aurai vu ; en attendant, il faut que je te parle d'une connoissance que j'ai renouvellée ici avec quelqu'un qui étoit venu passer trois semaines chez moi : devine où, à Gorée. C'étoit un des compagnons du bon Mr. Sparrman, nommé Mr. Arrenius, actuellement officier d'artillerie très-distingué, qui s'est fait connoître dans la guerre de Finlande, où, avec une politesse encore plus modeste et plus douce, s'il est possible, que celle du comte de Wreigh, il n'a pas laissé de chauffer les Russes d'importance, et qui dans ce moment est envoyé par le duc régent

pour lui rendre compte des travaux de Stralsund.

Notre connoissance et notre reconnoissance n'a pas peu contribué à me faire connoitre assez avantageusement dans ce pays-ci, et je vois que depuis ce moment-là les officiers m'accordent un supplément de considération. Admire-tu comme le hasard, et même le vent qui est la respiration du hasard, se charge de toutes les affaires des hommes; car, sans aucun doute, c'est le vent qui est cause que je viens recueillir à Stralsund le fruit de ce que j'ai pu semer en Afrique; c'est pourquoi dans toutes les positions, dans toutes les circonstances il n'y a qu'une chose à faire, c'est le bien, et puis se tenir tranquille sans rien espérer, ni désespérer de rien.

A propos, chère enfant, je ne t'ai

point encore parlé de ma santé ; il est vrai que cela ne nous meneroit pas à grand chose, d'autant plus qu'elle arrivera, j'espère, à Rhemsberg, et selon toute apparence plutôt que ma lettre, et qu'elle se chargera elle-même de te donner de ses nouvelles.

Tu sauras cependant que la dernière promenade m'a sauvé une grande maladie, car ce frisson perpétuel joint à un mal de tête qui à chaque instant exprimoit de mes yeux des larmes involontaires, tenoit, si je ne me trompe, à une fièvre interne qui s'et dissipée dans la marche au lieu de couver et de se développer dans le repos ; j'en ai une espèce de preuve dans les petites variations que ma pauvre vieille carcasse a subies depuis quelque jours, et dont me voilà quitte. Un chirurgien auroit dit que

j'avois besoin d'être saigné, un apothicaire, que j'avois besoin d'être purgé, un médecin, que j'avois besoin de régime, de repos, de soins, et sur-tout de ses fréquentes visites; et moi, je dis et je prouve que j'avois besoin de plus d'air, de plus de mouvement et de moins de nourriture qu'à l'ordinaire, et je réponds sur ma tête et sur celle de mon cheval, que je reviendrai mieux portant que je ne suis parti, sur-tout si je te trouve aussi bonne et brave femme que je t'ai laissée.

Adieu, ma chère enfant, je vais rendre au général son journal auquel il a joint les lettres originales de son roi, où il n'y a à reprendre que l'écriture; c'est vraiment une lecture très-intéressante, mais malheureusement elles ne comprennent que les événemens et les détails relatifs

à celui dont le nom est sur l'adresse : je ne le remettrai pas sans en extraire un trait que j'ai fort approuvé, et qui montre le prix que les hommes peuvent ajouter aux choses. Lorsque le roi nomma le général commandeur de l'ordre de l'Epée, il ordonna que la croix de chevalier qu'il quittoit pour celle de commandeur, fût gardée avec une étiquette pour celui de ses fils qui par la suite la mériteroit.

Voilà que je sors de ce fameux exercice, tout a été le mieux du monde, et il n'y a eu que la pauvre tour qui s'en soit mal trouvée : c'est une occasion d'instruction pour un militaire et pour un philosophe, que j'aurois été bien fâché de manquer. Je n'avois jamais vu tirer à boulets rouges, je n'avois jamais vu sauter de mine, je n'avois jamais vu jeter

de pots à feu, je n'avois jamais vu envoyer des bombes à ricochets ; j'ai vu tout cela comme j'espère te voir et c'est un beau et en même tems un hideux spectacle, que celui des efforts vraiment diaboliques des hommes pour se rendre les uns les autres encore plus méchans, encore plus malheureux, encore plus périssables qu'ils ne sont ; ils ont tant de génie, que je crois que si le ciel avoit oublié de mettre un terme à leur existence, ils auroient eux-mêmes inventé la mort : ne diroit-on pas au moins qu'ils en sont amoureux, puisqu'il n'y a sorte d'avance qu'ils ne lui fassent, et sorte de facilité qu'ils ne cherchent à lui procurer ; la preuve en est qu'ils ont imaginé la guerre, la navigation, la médecine et la bonne chère.

A propos de bonne chère, je ne

t'ai point encore parlé de mon ami le gouverneur Darnfeld, chez lequel j'ai dîné hier et aujourd'hui, et pour lequel tu me ferois sûrement infidélité, si tu avois le bonheur de le rencontrer; il a véritablement l'air, dans ces climats septentrionaux, d'un arbre exotique que les frimats auroient respecté pendant soixante-seize hivers; tout, jusqu'à son langage même, annonce un homme du midi, et il seroit beaucoup plus aisé à quelqu'un qui le verroit ailleurs et qui ne sauroit pas son nom, de le prendre pour un Provençal ou même pour un Napolitain, que pour un Suédois; car c'est au point que j'ai été frappé de quelque analogie entre son accent et celui de notre chère ambassadrice de Naples; il a une mémoire où tout le passé est resté gravé; et ce qui est plus singu-

lier, où le présent se grave encore ; cette mémoire de vieillard est renforcée par une imagination de jeune homme qui le met sur-le-champ au courant de toutes les nouveautés folles et raisonnables, et qui ne le rend étranger qu'à son âge : son abord est aussi agréable et ses manières aussi gracieuses dans leur franchise antique et leur singularité toujours nouvelle, que s'il n'avoit étudié autre chose pendant sa longue vie que l'art de plaire ; ses rides paroissent moins l'empreinte de son âge que de son esprit, car on diroit qu'il en change à chaque phrase, et qu'il tient à sa dispositon une vingtaine de jeux de physionomie aussi mobiles, aussi prompts que la pensée, et toujours prêts à s'adapter à tout ce qu'il dit ou qu'il entend : ce n'est point assez des muscles et des

plis de son visage, ses attitudes, ses gestes, les contractions de toutes les phalanges de ses doigts et les inflexions variées de son organe viennent encore à l'appui. Chaque chose qu'il va dire est précédée d'une grimace indicative et d'un cri préparatoire, qui servent comme d'introduction au reste de sa musique; enfin je ne crois pas que jamais M. de Caraccioli ni l'abbé Galliani aient poussé plus loin la pantomime que cet homme sur le berceau duquel l'étoile du nord a dardé des rayons presque perpendiculaires.

Il aime la France comme un dévôt aime le paradis; il y a fait ses premières armes, et je crois ses études, toutes ses pensées y sont continuellement tournées; il déteste tout ce qui s'y fait, mais il le regarde comme le résultat nécessaire de tout ce qui

s'y est fait ; et il dit, et qui plus est, il prouve que la maladie a commencé à la mort de Henri IV ; il a été dans sa jeunesse fort attaché au maréchal de Saxe qui l'a initié dans la science de la guerre, et qui lui en a du moins assez appris pour lui faire préférer notre prince à tous les généraux. Personne d'ailleurs n'est plus en état de les apprécier, soit d'après les lectures très-réfléchies auxquelles il a toujours donné beaucoup d'heures par jour, soit d'après des observations pour lesquelles sa longue carrière militaire dans différens services a fourni beaucoup de matières. Du reste, il paroît jouir de la vieillesse la plus heureuse ; aussi attaché que cher au petit cercle qui l'entoure ; très-occupé de sa femme qui, beaucoup plus jeune que lui, lui prodigue les soins de la piété filiale,

content et même fier d'un fils aussi rassis dans sa jeunesse, que le père est jeune dans sa vieillesse, vivant avec simplicité, mais en même tems avec élégance et noblesse; facile pour ses subordonnés, amical avec ses égaux, hospitalier envers les étrangers, agréable à tout ce qui l'approche, honoré de tout ce qui le connoît; je ne saurois dire assez de bien de ce bon et galant homme, et j'éprouve un secret plaisir à lui rendre ici toutes ses honnêtetés sans qu'il s'en apperçoive; quelques pédans voudroient peut-être lui faire un défaut de son extrême vivacité; mais quand la vivacité est jointe à la bonté, c'est un feu qui chauffe sans brûler; en général, j'ai remarqué qu'on se donnoit les avis d'imposer des loix à la vieillesse qui devroit au contraire en donner à tout

*

le genre humain ; car c'est une autorité constituée pour la nature ; mais comme elle est sans défense par elle-même, elle s'est laissée détrôner, et cette première révolution a, par la suite, entraîné toutes les autres ; on a inventé avec autant de soin que de bêtise une sorte d'étiquette pour les vieillards, qui abrège encore le peu de jours qui leur reste, en les faisant vivre dans les ennuis et les contradictions ; on les séquestre du monde avant qu'ils n'en sortent, et l'on ne leur permet pas de vivre jusqu'à la fin de leur vie. Ce qui me paroît le plus absurde, dans toutes ces absurdités-là, c'est l'obligation qu'on impose aux pauvres vieillards, d'être ce qu'on appelle graves, comme si la gravité n'étoit pas une imitation de la vieillesse, et comme si ce n'étoit pas assez d'avoir l'original sans

y ajouter encore la copie ; pour moi qui commence à être vieux, j'attends pour être grave que je sois mort.

Me voici sur le retour, non seulement de mon âge, mais de mon voyage, et je viens de retrouver mon dernier gîte dans la froide Lutze ; la température, sans être encore à beaucoup près à un degré convenable, est cependant fort adoucie, la preuve en est que je couche dans une chambre sans feu, il est vrai qu'elle est toute tapissée de jupons, et de déshabillés, et de polonaises, et de caracos, et de mille pertentailles à l'usage des belles dames, et qu'au milieu de tout cela je vois un petit berceau qui attend l'enfant de la maison ; mais du reste tout m'a paru changé, et c'est encore la triste dignité qui en est la cause. Ne voilà-

t-il pas que mon cher apothicaire, au lieu de cet air amical et même anodin avec lequel il m'avoit reçu la dernière fois comme un homme, sinon de sa profession, au moins de sa sorte, s'est mis à me faire des révérences jusqu'à terre, et des complimens à perte d'haleine. Tout a pris une autre face (ces gens-là sont accoutumés à ces reviremens-là), la confiance, fille de l'égalité, et l'égalité, fille de l'incognito, ont disparu : mon apothicaire me poursuit avec le titre de marquis comme avec un lavement, et en se promenant avec moi dans les raboteuses rues de sa bicoque, dès qu'il rencontre quelqu'un, n'importe qui, il ne manque pas de s'arrêter tout court, et de me dire en présence du témoin : M. le marquis, vous devez être fatigué de la route, ou bien, M. le marquis

cette ville n'approche point de Paris, ou bien, M. le marquis c'est étonnant de voir un marquis voyager à cheval au lieu d'aller dans une belle voiture à ressorts ; ou bien encore, ah ! si j'avois le bonheur et l'honneur d'être un marquis comme vous (Je réponds à moi-même, tu serois bien avancé) ; mais, ajoute-t-il, je ne suis point marquis, je suis apothicaire, et encore mon apothicairerie est-elle de fraîche date (comme beaucoup de marquisats, dis-je encore à part moi) ; mais il n'y a qu'heur et malheur dans ce monde, M. le marquis. Eh bien ! lui dis-je impatienté, si vous étiez marquis, qu'est-ce que vous feriez ? ha dame, dit-il, je passerois fièrement devant presque tout le monde, au lieu qu'étant apothicaire, il me faut. — Eh bien ! qu'est-ce qu'il vous faut ?

—Me tenir très-humblement derrière.

Fatigué de cet éternel marquisat qui ne me rapportoit pas un sol, et qui au contraire devoit probablement me coûter quelques gros de plus que du tems de l'heureuse égalité, je rentre dans ma chambre, et je m'en prends à M. Karles, à qui je reproche de mon mieux d'avoir manqué au silence que je lui avois recommandé et d'avoir dit mon titre dans cette maison,.... et quel titre ? m'a-t-il dit. Je réponds en rougissant et en balbutiant : celui de marquis ; cet homme n'a cessé de me le répéter à chaque mot qu'il me disoit : ma foi, monsieur, répond le pauvre diable, ce n'est pas ma faute, car je n'en ai pas dit un mot. Comment aurois-je pu dire celui-là ; est-ce que je sais seulement ce que c'est

qu'un marquis ? Je me suis couché là-dessus, j'ai même assez bien dormi, et à sept heures j'ai remonté Bucéphale tripède qui m'a fait faire quatre mille en quatre heures, et m'a porté jusqu'à Treptaw, où j'ai retrouvé ce bon et digne aubergiste que j'avois d'abord si mal connu, et qui donne à dîner avec de si jolies demoiselles, à si bon marché (*nota bene* que l'expression *à bon marché* tombe sur le dîner et non sur les demoiselles); en ce moment on met le couvert, et l'on me dit que la compagnie doit être augmentée et sans doute égayée par la gracieuse présence d'un excellent comédien de Brandebourg, Strelitz qui me paroît un fort drole de corps....je viens de dîner avec lui, et au lieu d'un Molière ou d'un Le Kain, il se trouve que c'est un Marcel, c'est-à-dire le

maître à danser de Strelitz ; j'avois d'abord envie de le prier de me donner une leçon, mais je veux encore attendre une trentaine d'années. . . . . .
. . . . . .

RÉPONSE

Au discours de réception de M. l'abbé Barthélemi à l'Académie française, le 25 Août 1789. (1)

MONSIEUR,

Dans ce mélange continuel, et souvent trop inégal, des biens et des maux, qui sont le partage du genre humain, l'Académie éprouve quelquefois des joies vives, mais elle est condamnée à n'en point connoître de pures ; sa destinée est de n'acquérir qu'en perdant : aussi commence-t-elle par jeter un regard de tristesse sur le vuide de la place

(1) Monsieur de Boufflers étoit alors directeur de l'Académie française.

qu'elle donne ; et même en y admettant un homme que de tout tems elle avoit desiré d'y voir, elle y cherche encore un homme qu'elle auroit voulu toujours y conserver.

L'utile académicien que vous remplacez, monsieur, n'a plus besoin d'éloges ; le premier juge en fait de monumens vient de lui en élever un immortel. Tout ce que j'oserois dire, après vous, seroit à peine entendu ; et quand vous avez fini de parler, c'est encore vous que l'on écoute. Ce n'est donc point pour rien ajouter à l'honneur de M. Beauzée, mais pour satisfaire à mon devoir, que j'essaierai de fixer encore un moment l'attention sur cet homme estimable qui la méritoit si bien, qui l'ambitionnoit si peu.

S'il est, comme dit Horace, une récompense assurée à la vertu dis-

crète, comment la refuser, (et surtout dans des tems où cette vertu devient si rare) comment la refuser, dis-je, à un homme simple, droit, et toujours semblable à lui-même, qui, dans la guerre éternelle des passions, des opinions, des cabales, des intrigues, a su conserver sa franchise et sa neutralité; qui, libre de soins, insensible à l'éclat, indifférent pour la richesse, préféroit à tout l'étude, la paix, l'amitié, la vertu, et s'occupoit en silence, non du bien qu'il pouvoit acquérir, mais du bien qu'il pouvoit faire?

Tel fut le caractère de M. Beauzée. La fortune lui avoit tout refusé; mais il ne lui demanda rien; et pendant qu'il se contentoit du modique fruit de ses travaux littéraires, il vit au moins que ses amis ne partageoient point pour lui sa résignation. Beau-

coup de secours lui furent offerts ; presque tous ont été refusés. En vain essayoit-on d'exiger son secret pour obtenir son aveu. S'il accepta quelque fois le service, il refusa toujours la condition. Il voulut honorer ceux qu'il avoit choisis pour ses bienfaiteurs, en s'honorant de leurs bienfaits ; et dans sa manière de leur devoir, il leur disputa le prix de la générosité. Du reste, plaçant tous ses plaisirs dans la satisfaction intérieure, et sa gloire dans l'estime de ses amis, on l'a, dans tous les tems, vu tranquille au milieu du tumulte qu'il fuyoit, isolé au milieu du monde qu'il aimoit, étendre ses idées, borner ses vœux, trouver le bonheur en lui-même, et joindre à chaque instant son consentement à sa destinée.

La jeunesse de M. Beauzée fut con-

sacrée à l'étude des sciences exactes : il y puisa le mépris de tout ce qui n'est pas vrai, et leur dut peut-être cette justesse de conception, cette rectitude de jugement qui nous ont été souvent d'un grand secours dans nos travaux académiques. Il fut porté depuis vers l'étude de la grammaire, par cet attrait particulier qu'on peut regarder comme l'instinct de l'esprit ; et malgré le désavantage d'écrire après tous les hommes éclairés qui ont réfléchi sur cette matière abstraite, il y répandit des lumières et la soumit à des principes inconnus avant lui ; également judicieux, soit qu'il suive ses devanciers, ou qu'il les abandonne, il ne paroît point s'égarer lorsqu'il s'écarte de leurs traces ; et lorsqu'il raisonne comme eux, on voit encore qu'il parle d'après lui.

En effet, dans l'histoire du Monde, rien n'est plus obscur, mais en même tems rien n'est plus intéressant que la formation des langues. L'esprit toujours impatient de son ignorance, voudroit s'élever à toutes les origines, et descendre dans toutes les profondeurs. Il aime quelquefois à se transporter vers ces tems inconnus à l'histoire, perdus pour la tradition, et presque inaccessibles à la pensée, où les hommes jusque-là condamnés à tous les ennuis et à tous les dangers, excédés du pénible soin d'une subsistance toujours mal assurée, las d'être seuls quand ils pouvoient être plusieurs, honteux d'être foibles quand ils pouvoient accroître leurs forces, et tristes de ne voir que des rivaux sous des traits qui sembloient leur annoncer des amis, essayèrent, dit-on, de s'u-

nir pour se défendre, et de s'entendre pour se réunir.

Dans ces rencontres, d'abord inquiétantes, on devint par degrés plus hardi; la ressemblance des traits, l'analogie des organes produisirent bientôt la confiance, ensuite la familiarité, ensuite l'imitation. Les premiers cris suggérés par la nature, entendus au loin, diversement modifiés, et fidèlement répétés, servirent aux premières conventions; et après beaucoup d'essais, un signe sonore, facile à produire en tout tems, à renouveller au besoin, à varier dans l'occasion, à reconnoître jusques dans l'éloignement et dans l'obscurité, fut jugé propre à l'indication et à l'échange des affections et des pensées: cette découverte fut décisive pour le genre humain; les suites en étoient et en sont encore incalcula-

bles. Dés ce premier pas, l'esprit entrevit confusément l'immensité de son inculte domaine : alors seulement, et pour jamais, notre espèce fut distinguée du reste des hôtes des champs et des bois, et nos ancêtres furent des hommes.

Mais qui put exposer à des êtres si bornés un aussi vaste projet ? de quels signes se sont-ils servis pour en établir d'autres ? quel génie supérieur a pu leur offrir le tableau rapide des suppositions, des convenances, des relations, des particularités que la théorie de tous ces idiômes, depuis celui de l'Attique jusqu'à ceux de la Guinée, embrasse également ? En un mot, qui leur a tracé le plan de toutes les opérations de l'esprit, auxquelles un système grammatical doit se rapporter, comme la contexture des nerfs

à tous les mouvemens du corps ? Et quand la discussion des moindres questions de la grammaire exige les connoissances les plus rares et la métaphysique la plus subtile, comment la conception du système général et raisonné de tout ce qui tient au langage, appartiendroit-elle à des hommes qui ne savoient pas encore parler ?

Ces recherches, peut-être utiles, peut-être frivoles, et qui nous ramèneroient jusqu'à la première limite, s'il en est une entre l'état de nature et l'état social, auroient exigé l'application infatigable de l'académicien que nous regrettons ; mais elles peuvent être aussi soumises aux lumières et à la sagacité du savant écrivain qui le remplace.

Eh ! qui en effet auroit plus de droit à notre foi sur de tels mystères,

que celui qui, d'un vaste monceau de ruines, a su tirer les premiers élémens de l'écriture et du langage d'un peuple depuis long-tems oublié ; que celui pour qui l'histoire n'a rien d'obscur, même dans ses lacunes ; qui semble évoquer les hommes de tous les pays et de tous les siècles, les interroger dans leurs langues ; et les entendre à demi-mot ! tels sont, monsieur, les utiles et surprenans travaux auxquels, depuis long-tems, vous vous êtes dévoué. Egalement fait pour avancer a pas de géant dans toutes les carrières, vous avez préféré celle qui vous ramenoit vers la sage antiquité ; et moins occupé de vous faire le grand nom que vous méritez, que de rappeler tous les hommes des anciens âges à la mémoire et à l'attention de celui-ci, vous vous êtes sur-tout consacré à

l'étude de la science numismatique, à la recherche et à la discussion des monumens de cet art inventé par le désir de nous survivre, de cet art que les foibles mortels, peu contens de la renommée présente, et se défiant, à juste titre, d'une tradition toujours variable, ont invoqué, pour donner à la pensée la solidité de l'airain; pour fixer au moins l'empreinte de la beauté fugitive; pour éterniser le souvenir, trop prompt à s'effacer, des hommes illustres, en confiant leurs traits et leurs noms à des pièces de métal, qu'on espéroit opposer comme autant d'égides aux coups de la destruction. Mais les médailles elles-mêmes n'ont point échappé aux ravages des années; la plupart dispersées enfouies, mutilées, désespèrent l'observateur le plus attentif; et celles qu'un destin plus heu-

reux avoit soustraites à ces désastres : défigurées à la longue, par leur propre vieillesse, semblent attester que rien n'est pur sur la terre ; que jusques dans les choses inanimées, il y a toujours un combat intérieur, une fermentation secrette, un ennemi caché de tout ce qui existe, et que les matières mêmes que nous regardons comme l'emblème de la solidité, renferment, ainsi que nous, le principe de leur dissolution.

Enchaîner l'action toujours imprévue, mais toujours certaine du hasard qui se plaît à bouleverser tout ce que le travail des hommes avoit entrepris d'assurer ; lire à travers la rouille des siècles et la confusion des choses, interroger jusqu'aux moindres traces, rapprocher des débris informes, suppléer des traits effacés, remettre en lumière ce qu'une

nuit sans lendemain étoit sur le point d'ensevelir, arracher à l'oubli ses plus regrettables conquêtes, et présenter les hommes d'autrefois aux regards de la postérité, c'est ce que vous avez fait, monsieur; et c'est ainsi que, bienfaiteur à la fois du passé, du présent et de l'avenir, vous avez en effet rendu à l'art numismatique les services que cet art osoit promettre à l'humanité.

C'en étoit assez pour votre gloire, sans doute; mais il arrive à la gloire elle-même comme à d'autres objets de nos poursuites, de se refuser souvent à ceux qui brûlent pour elle, et de trouver quelquefois des indifférens dans ceux à qui elle s'attache. Mais, encore une fois, ce n'étoit point la gloire qui vous charmoit; c'étoit toujours cette auguste antiquité, ces restes précieux

d'hommes plus grands, d'êtres meilleurs, dont les moindres vestiges nous inspirent un secret mépris pour nos plus hardis travaux, et qui nous ont laissé leurs mesures dans des chef-d'œuvres en tous genres, qui découragent nos talens, et dans des monumens de génie qui effraient notre raison. Tels furent en effet ces maîtres de tous ceux qui les ont suivis, ces Grecs, si chers à la pensée de l'homme instruit; ces Grecs, dont vous semblez n'avoir si bien étudié l'idiôme, que pour vivre plus intimement avec eux, et leur consacrer tant d'heures précieuses que vos compatriotes leur ont plus d'une fois enviées.

S'il s'agissoit de prouver à l'homme combien sa main est foible contre la main du tems, il suffiroit de promener ses regards sur chacune de ces

contrées autrefois libres, où maintenant un esclave règne en despote; sur cette patrie des arts où l'algue et la mousse couvrent aujourd'hui les marbres qui jadis avoient reçu la vie des mains de Leucippe et de Phidias. Que sont devenus ces ruisseaux et ces fontaines, dont les noms sont encore aussi doux à l'oreille que les murmures de leurs flots argentés, quand ils couloient entre les arbustes et les fleurs ? Maintenant leur cours est arrêté par d'informes amas de voûtes écroulées, de dômes abattus, de fondemens arrachés, de socles et de chapiteaux roulés pêle-mêle, avec les urnes, les trépieds, les autels, et les membres mutilés des Dieux. Et qui le croiroit ? l'Ilissus, le Céphise, le Pénée, et tant d'autres fleuves inutilement cherchés, ne promènent plus qu'un limon in-

fect dans les vallons de l'Attique et de Tempé. Ces riantes prairies, ces campagnes fertiles, cette terre favorisée du ciel, où les arts trouvoient à peine de la place pour leurs chef-d'œuvres toujours renaissans, depuis long-tems privées de l'ame qui respiroit en elles, ressemblent au cadavre, qui, après avoir perdu la vie, perd successivement jusqu'aux traits et aux formes qui l'avoient autrefois distingué. La Grèce est le pays qui atteste le moins que ce fut autrefois la Grèce; le voyageur qu'une curiosité audacieuse a conduit loin de sa patrie vers ces rivages désolés, n'y retrouve pas même la nature; et pour unique fruit de tant de fatigues et de dangers, il ne remporte qu'une grande leçon, c'est que pour les pays comme pour les peuples, la liberté est un principe de

vie, et le despotisme un principe de mort.

Mais quel autre Orphée, quelle voix harmonieuse a rappelé sur ces côteaux dépouillés les arbres majestueux qui les couronnoient, et rendu à ces lieux incultes, l'ornement de leurs bocages frais, de leurs vertes prairies, et de leurs [illegible]doyantes moissons? Quels puissans accords ont de nouveau rassemblé les pierres éparses de ces murs autrefois bâtis par les dieux? Tous les édifices sont relevés sur leurs fondemens, toutes les colonnes sur leurs bases, toutes les statues sur leurs piédestaux; chaque chose a repris sa forme, son lustre et sa place; et, dans cette création récente, le plus aimable des peuples a retrouvé ses cités, ses demeures, ses loix, ses usages, ses intérêts, ses travaux, ses occupations.

et ses fêtes. C'est vous, monsieur, qui opérez tous ces prodiges : vous parlez, aussitôt la nuit de vingt siécles fait place á une lumière soudaine, et laisse éclore á nos yeux le magnifique spectacle de la Grèce entière au plus haut degré de son antique splendeur. Argos, Thèbes, Corinthe, Sparte, Athènes, et mille autres villes disparues, sont repeuplées. Vous nous montrez, vous nous ouvrez les temples, les théâtres, les gymnases, les académies, les édifices publics, les maisons particulières, les réduits les plus intérieurs. Admis, sous vos auspices, dans leurs assemblées, dans leurs camps, á leurs écoles, á leurs cercles, á leurs repas, nous voilá mêlés dans tous les jeux, spectateurs de toutes les cérémonies, témoins de toutes les délibérations, associés á tous les intérêts, initiés á tous les

mystères, confidens de toutes les pensées ; et jamais les Grecs n'ont aussi bien connu la Grèce, jamais ils ne se sont aussi bien connu entre eux, que votre Anacharsis nous les a fait connoître.

Dans ces tableaux mouvans, parlans et vivans, tous les objets s'offrent à nous sous tous les aspects. Les hommes et les peuples, toujours en rapport, toujours aux prises les uns avec les autres, nous découvrent, à l'envi, leurs vices et leurs vertus. L'enthousiasme, la haine et l'impartialité tracent alternativement le portrait de Philippe. Les tristes hymnes des Messéniens accusent l'orgueil de Lacédémone. Les Athéniens laissent entrevoir leur corruption au travers de leurs agrémens. Le suffrage ou le blâme distribué tour à tour par des partisans ou par des

rivaux ; tous les témoignages favorables ou contraires, soigneusement recueillis, fidèlement cités, sagement appréciés, suspendent et sollicitent des jugemens que vous laissez modestement prononcer à votre lecteur ; il tient la balance, mais vous y mettez les poids.

Il vous appartient, monsieur, plus qu'à personne, de converser avec ces hommes étonnans, de leur législation, de leur religion, de leurs sciences, de leur morale, de leur histoire, de leur politique. S'agit-il de leurs arts ? quel pinceau pouvoit mieux retracer l'élégance de leurs chef-d'œuvres ? Quand vous faites parler leurs orateurs et leurs poëtes, votre style rappelle toute l'harmonie de leur langue. Exposez-vous les dogmes faux ou vrais de leurs philosophes ? c'est en donnant à la vérité tous les caractères

qui la font triompher; c'est en prêtant à l'erreur tous les prestiges qui excusent ses partisans. Enfin, est-il question de la première et de la plus noble passion des Grecs, de leur patriotisme ? en nous les offrant pour modèles, vous nous rendez leurs émules. Mais que dis-je ? en fait de patriotisme, les exemples des Grecs nous seroient-ils nécessaires ? Non, non, ce feu sacré, trop long-tems couvert, mais jamais éteint, n'attendoit ici qu'un souffle d'en haut pour tout embraser : la patrie a parlé, ses enfans l'ont entendue ; déja un même esprit nous vivifie, un même sentiment nous élève, une même raison nous dirige ; un même titre nous enorgueillit ; et ce titre, c'est celui de Français. Nous savons, comme les Grecs, qu'il n'est de véritable existence qu'avec la liberté, sans laquelle on n'est point

homme, et qu'avec la loi, sans laquelle on n'est point libre. Nous savons comme eux, qu'au milieu des inégalités nécessaires des dons de la nature et de la fortune, tous les citoyens sont du moins égaux aux yeux de la loi; et que nulle préférence ne vaut cette précieuse égalité, qui seule peut sauver du malheur de haïr ou d'être haï. Nous savons, comme eux, qu'avant d'être à soi-même, on étoit à son pays, et que tout citoyen lui doit le tribut de son bien, de son courage, de ses talens, de ses veilles, comme l'arbre doit le tribut de son ombre et de ses fruits aux lieux où il a pris racine.

Au reste, monsieur, la peinture naïve des Grecs ne fait point tout le mérite de votre ouvrage; et celle de l'auteur qui se voile et se trahit sans cesse, y répand un intérêt encore plus attachant. On est toujours

tenté de substituer votre nom à celui de ces sages si aimables auxquels vous donnez vos traits sans vous en apercevoir. On sent en vous lisant, que leurs maximes sont vos principes, que leurs lumières sont dans votre esprit, que leurs vertus sont dans votre cœur, et que vous vivez avec eux, pour ainsi dire en communauté de biens, également riche de ce que vous leur empruntez, et de ce que vous leur prêtez. C'est vous que l'on retrouve encore mieux que les Grecs dans cet hommage pur qu'à chaque instant vous vous plaisez à rendre à l'amitié. Nulle part on ne reconnoît mieux sa divine inspiration, ses doux accens, son influence pénétrante; c'est l'amitié qui, de sa main fidèle, traça l'image de Phédime (1) avec la délicatesse, avec la pureté de l'âme

(1) Madame de Choiseuil.

de Phédime elle-même ; c'est elle qui fait reparoître un instant cet Arsame,(1) si justement, si généralement pleuré. On voit avec attendrissement le grand homme qui n'est plus, survivre encore mieux à lui-même par l'amitié que par la renommée, et trouver dans le cœur d'un ami vertueux, non un mausolée, mais un temple.

C'est ainsi, monsieur, qu'en réunissant l'exercice et la récompense de vos vertus, vous avez passé pendant long-tems et vous passerez encore la vie la plus douce et la plus utile, entre la noble élitè des premiers personnages des anciens tems, et de ceux de votre siècle. En vain cependant, content d'un sort aussi désirable, auriez-vous tenté de vous dérober entièrement aux regards du public : la société avoit aussi ses

(1) M. de Choiseuil.

droits à réclamer, et l'obscurité à laquelle on vous a vu toujours inutilement aspirer, auroit fait trop de tort à vos contemporains ; ils connoîtroient moins ce caractère simple comme l'enfance, sage comme l'antiquité ; cet art précieux et sublime de mêler toujours la grace à la vérité, l'indulgence à la censure, la bienveillance au conseil, et l'amusement à la leçon ; de prêter son esprit au lieu de le montrer ; de se servir de sa raison pour féconder celle des autres ; d'instruire les plus instruits, et de s'instruire encore avec les plus ignorans ; de plaire à tous, et de se plaire avec tous. Enfin, nous ne saurions pas que Platon, Aristote, et sur-tout Socrate, vivent encore, et qu'en ce moment l'Académie française ne peut porter aucune envie à celle d'Athènes.

DISCOURS

DE M. DE BOUFFLERS,

Lors du sa réception à l'Académie française, le 9 Décembre 1788 (1).

MESSIEURS,

Je parcourois naguère ces plages désolées dont le premier aspect offre l'emblême et la preuve de l'esprit inculte de leurs habitans. J'aimois à pénétrer dans ces pays si peu connus, si mal observés, où la main de la nature a tout fait, où la main de l'homme n'a rien changé ; j'y conversois, avec ces hommes simples,

(1) Il y avoit été élu à la place de M. de Montazet, archevêque de Lyon.

qui, réduits aux seuls besoins physiques, bornés à des notions pour ainsi dire animales, ignorant jusqu'aux noms d'arts et de sciences, paroissent condamnés à des ténèbres éternelles. Hélas ! jusqu'à présent ils n'ont point reçu de nous le bienfait que l'obscurité doit attendre de la lumière, notre cupidité s'est fait une étude barbare d'ajouter encore à leurs erreurs. Vainqueurs de l'Océan (c'est le nom qu'ils nous donnent); vainqueurs, dis-je, de cet Océan qui les séparoit de nous, possesseurs de richesses qui leur étoient inconnues; distributeurs avares de mille dons perfides, nous leur sommes apparus comme des dieux, mais comme des dieux malfaisans qui viennent exiger des victimes humaines.

Voilà les hommes que je quitte,

et je me trouve au milieu de ceux dont les plus éclairés attendent, et reçoivent à chaque instant de nouvelles lumières, de ceux à qui la pensée doit ses plus riches trésors et ses plus brillantes conquêtes. J'ai vu jusqu'où l'esprit humain peut tomber, je vois jusqu'où il peut s'élever ; j'ai vu ce que la nature avoit fait de l'homme, je vois ce que l'homme a fait de la nature. Dans ces brûlantes régions, la foible étincelle de raison que chaque homme reçut en naissant, ne sert qu'à lui seul, elle suffit à peine à le conduire, pendant le cours d'une vie oisive, dans le cercle étroit de ses besoins, et s'éteint avec lui, sans laisser aucune trace. Dans nos climats, au contraire, où l'art d'écrire et l'impression transmettent les idées à l'absence et à l'avenir, l'esprit d'un homme

peut appartenir à tous, et celui de tous à chacun. Riches en naissant du bien de nos ancêtres, et de celui de nos frères, nous partons du point où les autres sont parvenus, et toujours une nouvelle ambition, toujours de nouvelles entreprises, toujours de nouveaux secours accroissent notre domaine.

C'est à vos travaux, messieurs, qu'il appartient sur-tout d'étendre et d'assurer la gloire du génie, en fixant le destin de notre langue, en la garantissant des caprices des peuples, et des vicissitudes des tems, en lui conservant avec la pureté qu'elle doit à vos savantes observations, cette clarté naïve où se retrace encore la franchise de nos ancêtres. De tels soins vous furent confiés par un grand ministre, qui, sourd aux murmures de son siècle, briguoit l'admiration des siècles à venir, et

qui voulut, en éternisant notre langue, éterniser son nom. Pour un aussi grand dessein, il falloit donner des loix à la pensée, qui de sa nature est libre, et les faire suivre à la postérité, qui n'a point de maître. Ambitieux de ce nouveau triomphe, il se servit d'un nouveau moyen; il recourut à cette opinion générale qu'il avoit si souvent bravée, et conçut l'idée d'un tribunal qui, pour régler cette opinion dans tout ce qui tient au langage, la consulteroit; qui, en écoutant le public, s'en feroit écouter, et qui soigneux, dans ce tumulte de voix discordantes et mal articulées, de compter les avis, de les peser, et sur-tout de les rédiger, sauroit opposer la plus saine partie de la multitude à la multitude même: la maîtriser par le raisonnement, et lui dicter

des arrêts qu'elle-même auroit prononcés.

Les vues de Richelieu furent secondées après lui par les soins d'un célèbre magistrat, dont le nom vous est cher à plus d'un titre, et par la constante protection de ce monarque qui montra pendant si long-tems à l'Europe étonnée un front digne de toutes les couronnes, avec une ame supérieure à toutes les fortunes. Il appartenoit à de telles mains de donner une impulsion durable. La langue française épurée, enrichie et soumise à des principes fixés par la raison générale, et à des règles tirées de sa propre organisation, devient non-seulement commune à tout le royaume, mais familière à toute l'Europe, et ne sentira plus que les bienfaits du tems, au lieu de ses outrages. Par une conséquence naturelle, le talent,

livré autrefois à ses propres caprices, suivit le sort de la langue, et reçut des loix; et le génie lui-même, semblable à Phaëton, mieux instruit par son père, apprit que dans la région inaccessible où il aime à s'égarer, il est encore des écueils qu'il doit éviter. Désormais l'un éclairé dans sa marche, et l'autre averti dans son vol, n'ont plus rien à redouter du retour de la confusion et de la barbarie; et ce que les utiles inventeurs de l'imprimerie avoient fait pour étendre et pour conserver les productions de l'esprit humain, votre immortel fondateur l'a renouvelé dans un ordre plus sublime, pour étendre et pour assurer à jamais l'empire du bon goût et de la saine critiqu

Telle est, messieurs, la sublime tâche qui fut confiée à de si dignes

mains. Et quelles sont mes forces pour les joindre aux vôtres, pour suivre vos pas dans une carrière que vous applanissez, il est vrai, mais que vous étendez à toute heure ? Quoi qu'il en soit, ce n'est pas ici pour moi l'instant d'être modeste ; peut-être même serois-je moins fier de tout mériter, que de tout rapporter à la tendresse, et sans doute à la prévention de celui (1) qui m'a fait espérer votre suffrage. Je ne feindrai donc point d'accuser un choix que vous pourriez être embarrassés de justifier ; il est fait, et j'en jouis. Si vos talens, si vos travaux, si vos triomphes vous ont ouvert les portes de ce temple, j'avois des droits aussi, moins éclatans sans doute, mais plus chers à mon cœur ; parent,

(1) M. le maréchal de Beauveau.

cette assemblée, l'ennemi le plus à craindre et l'approbateur le plus à desirer (1).

Mais c'est M. l'archevêque de Lyon que je dois peindre, et l'on n'aura qu'une esquisse de cet homme vraiment rare, en qui tant de qualités et de vertus différentes, et presque opposées, sembloient offrir plusieurs hommes différens à l'estime et à l'applaudissement de tous les états et même de tous les partis. Vit-on jamais en effet l'homme d'église, l'homme du monde, et l'homme de lettres, prononcés d'une manière plus distincte et réunis d'une manière plus intime? Un mot le peindra; il fut ce qu'il devoit être; le tableau de ses devoirs devint le plan de sa vie; il sembloit avoir prescrit à ses pen-

(1) Le prince Henri.

sées la marche qu'elles devoient suivre; et à ses agrémens le cercle où ils devoient se renfermer. Ses études constamment dirigées vers les objets de ses fonctions, ne faisoient que l'affermir dans ses principes, tandis que la grâce, inséparable de toutes ses actions et de tous ses discours, loin d'affoiblir la dignité de son état, en avoit pris l'empreinte; et plus piquante encore dans sa décence, elle sembloit se parer du voile même qui la couvroit. Strict observateur des règles qu'il vouloit faire observer, attentif à prévenir les abus, prompt à les réformer, indulgent pour l'erreur, redoutable ennemi de la mauvaise foi, protecteur compatissant de la foiblesse, vigilant défenseur d'une autorité qui dans ses mains devenoit un bienfait public, il montra constamment l'homme de bien

sous les traits les plus mâles et sous les formes les plus douces; et nul ne sut mieux que lui mêler dans sa conduite et dans ses manières cette humanité, cette bienveillance, servons-nous du terme consacré par le langage de son état et par le souvenir de ses actions, cette charité qui donne la vie à la vertu, et sans laquelle le bien qu'on fait n'est qu'un devoir, au lieu d'être un délice.

Que n'existe-t-il encore parmi vous, messieurs, celui dont la voix harmonieuse sembloit éveiller au fond de la tombe les illustres morts qu'il choisissoit pour les faire revivre dans la pensée! Selon l'ordre de la nature, M. Thomas devoit survivre à mon prédécesseur; il lui devoit le bien le plus cher, la conservation du plus digne ami, et sans doute il eût tenté de s'acquitter au

moins envers sa mémoire, en la rendant immortelle. Hélas ! ce fut M. l'archevêque de Lyon lui-même qui lui ferma les yeux de ses mains hospitalières. Avec quel intérêt touchant cet illustre écrivain auroit dépeint ce qu'il ne fit qu'entrevoir dans l'étendue de ce vaste diocèse ! Par-tout l'instruction offerte à l'ignorance, le travail à l'oisiveté, les secours à la misère, le soulagement à la douleur ; par-tout les dons répandus avec les lumières ; par-tout les instructions liées à des bienfaits, et les plus salutaires intentions réalisées par des libéralités sans bornes. Ici de jeunes ecclésiastiques reçoivent gratuitement une éducation si nécessaire au bonheur des hommes qui leur seront un jour confiés ; plus loin s'élève un asile respectable, où des prêtres, affoiblis par l'âge et par des travaux

trop peu récompensés, viennent au moins terminer dans l'aisance et dans le repos une vie qui cesse d'être utile. Aucun état, aucune condition, aucune circonstance n'échappent à ses regards protecteurs ; ils suivent les hommes depuis les premières jusqu'aux dernières heures de leur existence ; et pendant que la caduque vieillesse, les infirmités incurables, que la misère a réduites aux secours publics, sont recueillies dans de pieux hospices augmentés par ses bienfaits et dirigés par sa vigilance ; pendant qu'elles marchent vers la tombe à pas moins précipités, au milieu des soins et des consolations, ses yeux paternels observoient cette humble classe de femmes laborieuses qui, condamnées à préférer le modique, mais nécessaire produit de leur travail, aux tendres soins qu'elles

doivent à leurs enfans, livrent ces foibles créatures, ou plutôt les sacrifient à des nourrices mercenaires. Il voit ce qu'il en coûte à l'État, à la morale, à la nature; il arrête le cours de ces désordres, et ses dons compensateurs d'une si meurtrière économie assurent à l'enfant son premier droit, le lait de sa mère, et à la mère un bienfait encore plus doux, les délices maternelles.

M. Thomas aimeroit sur-tout à montrer dans toute sa pureté, cet esprit public si peu connu jusqu'à notre âge, et qui fut toujours le mobile, et, pour ainsi dire, l'ame de M. l'archevêque de Lyon. C'est lui, quand la Providence sembloit oublier son diocèse, qui en remplissoit les fonctions; c'est lui qui veilloit aux besoins trop souvent renaissans d'un pays où les campagnes attendent leur

subsistance de la prospérité de la capitale; tandis que le sort de cette capitale elle-même, dépend des goûts et des caprices du luxe de tout l'univers : on ne sait que trop sur quelle base mobile repose l'opulence de cette cité superbe ; et la fortune, qui a tout fait pour elle, est toujours prête à détruire son ouvrage.

Tantôt la mort frappant successivement plusieurs têtes augustes, couvre l'Europe d'un deuil universel, et plonge Lyon dans la misère; tantôt une loi somptuaire, ou de nouvelles manufactures établies chez un peuple étranger, réduit chez nous les salaires, la subsistance de cent mille artisans, et disperse les instrumens vivans de notre richesse chez nos voisins et chez nos rivaux; tantôt les fléaux du ciel et les fléaux politiques, souvent plus terribles en-

core, répandant le trouble, l'inquiétude et la défiance dans les esprits, amènent à leur suite une économie à laquelle, pour le bonheur commun, il ne falloit jamais renoncer, ou ne jamais revenir. Alors, tout ce que les grands et les riches croient devoir retrancher sur leurs dépenses superflues, se trouve en partie retranché du nécessaire des utiles habitans de la ville de Lyon; et plus d'une fois, sans la main protectrice de M. l'archevêque, cette précieuse colonne de notre commerce étoit prête à s'écrouler. Dans ces momens de crise, prompt à se montrer au milieu de son peuple affligé, ses discours promettoient des tems plus heureux, ses revenus sembloient doubler pour les aumônes, sa touchante éloquence attiroit de nouveaux secours, et son génie préparoit des ressources im-

prévues. C'est ainsi que dans la commune détresse il devenoit le trésor commun, et que la vertu d'un homme balançoit une calamité publique.

On dira peut-être que l'orgueil pourroit se parer de tels sacrifices, Hé bien! qu'il s'en pare, et nous lui applaudirons. Mais pour nous assurer des motifs de M. l'archevêque de Lyon, suivons-le dans ces tristes refuges de la pauvreté souffrante, sur lesquels les regards des riches se sont de tout tems si rarement abaissés. Il veut tout voir, tout entendre, appaiser tous les murmures, écouter toutes les plaintes, satisfaire à toutes les demandes; et du moins opposer tous les biens qu'il peut faire, à tous les maux qu'il ne peut soulager. Aussi, voyez son image si religieusement conservée dans ces lieux

de douleur, et qui les console encore par le souvenir du consolateur qu'elle retrace. Long-tems attendue, elle paroit enfin. Aussitôt on se lève, on se traîne de toutes parts à sa rencontre ; on lui tend des mains défaillantes ; elle est arosée de larmes de joie par des yeux prêts à s'éteindre ; et des voix mourantes la bénissent. Mais bientôt le désordre succède à l'ivresse ; on ne veut point perdre de vue un objet aussi cher, on le demande, on le réclame pour toutes les salles, on se presse, on se pousse ; et les plus malades ont retrouvé des forces pour se le disputer. Ces pieux transports, si tumultueusement exprimés, avoient un motif, et j'oserai le dire..... Un jour que dans ces tristes asiles il avoit porté ses bienfaits et sa vigilance accoutumés, il crut encore apperce-

voir un mécontentement général : il en demande la raison. Tous les lits étoient infestés par de facheux insectes, ennemis trop communs du repos des hommes. Il consulte, point de remèdes : il faudroit des lits de fer ; et la dépense seroit énorme. On calculoit. Il ne calcula point : tous les lit furent bientôt changés ; et le retour du sommeil, dans une demeure où il est si nécessaire, est encore un de ses bienfaits.

Bonté touchante, secourable inquiétude, besoin délicieux des plus belles ames, soyez à jamais la base de la morale universelle, le lien de tous les peuples, et le ralliement de toutes les religions ! S'il vous falloit des récompenses, ne craignez point d'en manquer. Les hommes peuvent être ingrats, mais le genre humain ne l'est point. Et si l'on conserve dans

la ville de Lyon un si tendre respect pour l'image de son vertueux bienfaiteur, quels hommages réservons-nous à la vivante et sensible image (1) de la bienfaisance même, qui des rives paisibles du plus beau lac du monde, est venue au secours de tout ce qui souffre parmi nous; telle que la fable nous dépeint les intelligences supérieures qui se plaisoient à porter sur la terre leurs conseils et leurs bienfaits.

Mais la jalousie survit quelquefois long-tems à ceux qui l'ont fait naître, et je crois l'entendre demander sourdement, pourquoi M. l'archevêque de Lyon, avec des vertus aussi douces, aussi propres à faire le bonheur des hommes, ne fut-il point heureux lui-même ? Pourquoi n'a-t-il point préféré la paix à tant de contentions,

(1) Madame Necker.

à tant de débats dont les tribunaux ont si souvent retenti ? Pourquoi a-t-il passé volontairement au milieu des orages, tant de jours qui pouvoient être plus sereins ? S'il falloit une apologie à la vertu, je saurois montrer M. l'archevêque de Lyon sortant vainqueur de toutes ses discussions, sans que jamais on ait imputé ses triomphes à la faveur, que l'envie croit être d'un si grand poids dans la balance même de la justice. Qu'en est-il résulté ? Son faste ou sa fortune en furent-ils accrus ? Mais non, toujours simple dans sa noblesse, il ne connut de luxe que pour la bienfaisance : mais en mourant il ne laissa que son nom et ses exemples. J'en atteste ses parens chéris et déshérités qui, dans ce moment, fiers de sa gloire, émules de ses vertus, jouissent de voir le patrimoine public

accru de l'héritage qu'ils avoient le droit d'attendre; et leur amour a fait graver sur le marbre de sa tombe, un fait qui n'eût peut-être été connu que par les murmures de tant d'autres familles.

Gardons-nous donc d'accuser monsieur l'archevêque de Lyon; et respectons plutôt cette invariabilité dans ses principes, qui lui fit toujours mettre son devoir avant sa tranquillité. Toute place en effet n'est-elle pas un dépôt dont on doit compte à son successeur! Il faut le transmettre, non-seulement tel qu'on le reçut, mais tel qu'on auroit dû le recevoir : c'est un empire qu'on ne doit pas se contenter de bien gouverner, et qui vous impose encore l'obligation de défendre ses frontières, et de le rétablir dans ses anciennes limites, par un juste respect

pour les conventions primitives qui les avoient marquées. En tolérant même les anciens abus, on leur prête le funeste secours du tems et de l'exemple ; on préfère son repos à l'ordre public ; et l'on manque peut-être à la sainteté des loix, lorsqu'on ne leur demande pas tout ce qu'on en doit attendre.

M. de Montazel, toujours calme au milieu de tant d'agitations, sut au moins garantir son cœur et son esprit de leur nuisible influence ; la nature l'avoit formé pour la société, et s'il n'y avoit pas trouvé de charmes, il y en auroit moins répandu. Tout ce qui le connoissoit admiroit en lui un ton aussi simple qu'élégant, une politesse à la fois noble et naturelle, une conversation également solide, facile et prudente, et souvent même une plaisanterie délicate, dont

les traits toujours sûrs, toujours fins, mais toujours doux, étoient applaudis même par ceux qui les recevoient. Mais à mesure que le cercle devenoit plus étroit, son cœur sembloit s'épanouir ; digne à la fois et capable de la confiance la plus entière, il méritoit trop d'amis pour n'en pas avoir, et il eut les amis qu'il méritoit : il trouvoit dans leur estime un encouragement à la vertu, dans leur tendresse une consolation à ses peines, et dans leur entretien un délassement de tant de devoirs dont il se faisoit une sérieuse affaire, et de tant d'affaires dont il se faisoit d'impérieux devoirs. Tel est en effet le charme attaché à l'amitié : au milieu de tous nos mécontentemens, au milieu de notre indignation même la plus juste, cette sage passion plaide encore au fond de notre cœur la

cause du genre humain, et nous fait toujours voir, soit en réalité, soit en illusion, le degré de perfection dont l'homme est susceptible. Ah! sans doute elle ne trompoit point M. l'archevêque de Lyon! Aussi, quand ses regards fatigués de voir toujours des mécontens, des envieux, des adversaires et même des ennemis, ne lui montroient plus que du mal dans le monde, il les tournoit vers son ami le plus cher (1) et il pardonnoit à l'humanité.

Les belles-lettres se joignirent à l'amitié pour travailler au bonheur de M. de Montazet; adopté par elle dès ses plus jeunes années, il ne leur fut jamais étranger: en vain sembloit-il se refuser à leur attrait, elles entrèrent d'elles-mêmes dans toutes ses

(1) M. le duc de Nivernois.

occupations et dans toutes ses entreprises ; compagnes assidues de ses travaux, elles veilloient à sa gloire, au milieu des assauts qu'il eut à soutenir ou à livrer, et prenoient toujours le soin d'aiguiser ou de polir ses armes victorieuses.

M. de Montazet avoit paru, dans ses premiers essais, également propre à tous les genres : son esprit mûr dès son printems, étoit encore jeune dans son automne ; et ses talens sûrs et modestes ne cherchèrent et ne manquèrent jamais l'occasion de se montrer dans tout leur éclat. On n'a point oublié, depuis plus de trente ans, cette chaleur communicative, cette douce éloquence avec laquelle il peignoit les sentimens et les besoins de la province de Bourgogne devant un jeune prince dont il prédisoit dès-lors les utiles et brillantes

destinées; discours mémorable, ainsi que plusieurs autres du même auteur, où les vertus empruntent l'organe du sentiment, où la force est toujours adoucie par la grace, où la raison sûre de convaincre, préfère de persuader.

Mais M. l'archevêque de Lyon, par un sacrifice dont un si rare talent est encore plus rarement capable, se renferma presque tout entier dans le genre que l'austérité de ses fonctions lui prescrivoit; et par une conséquence naturelle, la plupart de ses ouvrages, étrangers aux goûts et aux connoissances de la plupart de ses lecteurs, auroient pu mériter la célébrité sans l'obtenir; mais à coup sûr ils n'ont pu l'obtenir sans la mériter. Si par-tout il fait disparoître l'aridité des matières qu'il traite, s'il attache ses lecteurs, même les plus frivoles, à l'écrit qu'ils avoient peut-

être hésité d'ouvrir, s'il mêle un charme imprévu aux choses qui en paroissent le moins susceptibles; c'est moins l'ouvrage de l'art que le triomphe de la raison; ce ne sont point des fleurs qu'il répand, mais des lumières; et jusques dans les questions les plus abstraites, attentif à rapprocher toutes les idées de la portée de tous les esprits, il donne à chacun le moyen de connoître et le droit de prononcer.

Je crois donc, messieurs, rendre encore un hommage à sa mémoire, en vous soumettant quelques réflexions sur la clarté du style, sur cet attribut distinctif qui m'a frappé dans tous ses écrits, et qui me paroît leur avoir imprimé le sceau de la perfection.

La clarté du style est le premier indice et le plus sûr garant de celle

de l'esprit; semblable à la lumière du jour, qui se compose de plusieurs rayons, elle dépend non-seulement de la propriété des expressions, mais du choix des images, de la justesse des tours, et sur-tout de l'ordre des idées. Il y a dans tous les genres, depuis le plus grave jusqu'au plus frivole, depuis l'épopée jusqu'à l'idylle, depuis la sublime philosophie jusqu'à la plaisanterie la plus légère, une marche constante, une dépendance successive, un enchaînement invariable, et presque une filiation de causes et d'effets, de principes et de conséquences qui, observée ou méconnue, produit la lumière ou l'obscurité.

Les ténèbres étoient avec le chaos, et la lumière parut avec le monde; les travaux de l'esprit sont eux-

mêmes une sorte de création ; ce qui n'étoit qu'idéal, ils le rendent sensible et donnent une existence à ce qui n'en avoit point ; les plus étonnantes productions tiennent à une idée-mère, à un premier germe dont la simplicité renferme les moyens secrets de son développement; ce premier germe, il faut qu'une réflexion assidue le féconde ; il faut qu'elle suive, qu'elle dirige ses accroissemens divers ; que des principales divisions, elle s'étende aux plus petites parties ; que toujours attentive à ne rien admettre d'étranger, à ne rien négliger de nécessaire, elle assigne aux moindres détails leurs places, leur forme et leurs raisons ; et qu'après avoir tout fait, elle ne laisse au langage que le soin de tout dire. Une tâche ainsi préparée offre plus de charmes que de

peines ; toutes les idées, clairement apperçues, semblent avoir adopté d'avance les expressions qui leur conviennent; et les mots naissent des choses dans un esprit bien clair, comme dans une eau bien pure les images naissent des objets.

Rendre fidèlement son idée, c'est à la fois le but et le secret de l'art d'écrire; en imitant ainsi, l'on est sûr d'être orignal; et dans ce genre, plus on est exact, et moins on est servile.

La rhétorique peut chercher d'autres secours, mais la fière éloquence les dédaigne ; elle dicte, et l'autre essaie de répéter ; l'une cherche dans ses paroles un soutien à la foiblesse de ses pensées, l'autre attend de ses pensées mêmes les expressions qui les manifestent ; enfin l'une est à l'autre ce que la galanterie est à

la passion : ce sont les mêmes discours, ce n'est point le même accent. Pensez donc avant d'écrire, dirois-je à un jeune écrivain, et n'écrivez que ce que vous avez pensé, et tous les points seront remplis : ne vous défiez pas de la langue ; un foible talent peut s'en plaindre ; mais elle n'a jamais trompé le génie ; vous la verrez s'enrichir à mesure que vous penserez : ayez des notions précises, et chaque terme sera juste, et les expressions ne manqueront pas plus à vos idées, que les chiffres aux nombres. Un mot impropre décèle une pensée obscure. L'auteur ne cesse d'être entendu que lorsqu'il a cessé de s'entendre, et ce défaut est plus commun, plus pardonnable même qu'on ne pense ; l'inspiration est si rare, la disposition si variable, la méditation si facilement inter-

rompue, que souvent les idées échappent dans leur vol, à la mémoire qui veut les arrêter, et au discours qui essaie de les peindre ; souvent le portrait est à peine commencé, et déjà le modèle a disparu : alors suspendez le travail, ou renoncez au succès ; craignez surtout de montrer votre détresse, en essayant de la cacher sous le luxe imposteur, cette parure artificielle, si chère à la médiocrité, si prodiguée par le mauvais goût, voile inutile, dont on couvre, ou des beautés qu'il valoit mieux laisser voir, ou des défauts qu'il valoit mieux éviter ; rejetez les faux ornemens, les véritables s'offriront d'eux-mêmes ; et bientôt, au lieu d'être cherchés au loin, arrangés avec inquiétude, et comme appliqués de force, vous serez surpris de reconnoître qu'ils faisoient

partie de votre premier plan, que sans vous en occuper vous les aviez conçus, et qu'ils sortent naturellement du sujet, comme les feuilles et les fleurs de la plante qu'elles décorent; croyez enfin que le projet d'orner son style tend presque toujours à le déparer. L'idée que vous avez à rendre est-elle agréable ? laissez-la se présenter elle-même sous les traits qui vous ont séduit. Est-elle forte ? qu'a-t-elle besoin de secours ? il leur suffira de paroître comme elles vous ont apparu; ce sera Vénus sortant de l'onde avec sa ceinture, ou Minerve s'élançant toute armée du cerveau de Jupiter.

C'est un grand art sans doute que celui de s'exprimer clairement; mais c'est un art dont la nature est tout le secret, dont elle prescrit, ou plutôt dont elle dirige toutes les opérations

presque à l'insçu de ceux qui la prennent pour guide. Les femmes en offrent un exemple bien sensible : est-ce au travail qu'elles doivent ce style si léger, si facile et si clair, dont quelquefois nous sommes jaloux ? Non, c'est à la nature. N'attendez pas qu'elles réfléchissent long-tems sur l'ordre à mettre dans leurs idées; mais leurs idées rapidement exprimées, se trouvent dans l'ordre où la réflexion les auroit placées : rivales dans leurs jeux, de nos plus heureux efforts, les difficultés mêmes qui nous effraient le plus ne les arrêtent point ; et leur légèreté, qui franchit l'obstacle nous apprend que la pénétration voit mieux que l'étude, et que la nature en sait plus que la science. Ne leur disputons point un avantage qui tient de si près à tant d'autres charmes : tout en elles est

plus expressif ; des fibres plus délicates , une physionomie plus mobile , un accent plus flexible , un maintien plus naïf ; tout parle plus clairement à nos regards ; tout porte mieux l'empreinte de leurs caractères , de leurs affections , et de leurs pensées ; leur ame enfin semble moins invisible ; et par ce qu'elles paroissent , on juge mieux de ce qu'elles sont , depuis la rustique habitante de la plus humble chaumière , jusqu'à la fille des Césars , que nous admirons sur le trône qu'elle embellit , dont l'air aussi auguste que son rang, dont l'éclat , vainqueur de l'éclat du diadême , laisse en doute , qui des deux a le plus fait pour elle , de la nature ou de la destinée.

Pourquoi donc tant d'auteurs semblent-ils craindre d'écrire ce qu'ils pensent , et de se montrer tels qu'ils

sont? Est-ce comme Jupiter, pour ménager des yeux trop délicats? Est-ce comme Protée, pour échapper à des regards trop curieux? Pourquoi souvent les hommes les plus faits pour éclairer les autres, n'osent-ils répandre leurs lumières? Ici comme ailleurs, le faux honneur est ennemi de la vraie gloire; et le vain scrupule de dire ce qui a été dit, l'emporte sur la nécessité de faire concevoir ce qui n'avoit pas été conçu. Il est vrai que plus d'un lecteur, lorsqu'on lui explique ce qu'il comprend, semble accuser l'écrivain de ne pas lui rendre justice; l'esprit toujours actif prend plaisir à chercher, à trouver lui-même son chemin; il aime après quelques écarts, à se rencontrer avec son guide, à le devancer, à l'attendre, à le rejoindre; enfin il veut être

associé au travail, et sait plus de gré de ce qu'il devine, que de ce qu'on lui démontre. Prétexte frivole! Faut-il, pour laisser aux autres le soin de méditer, s'en dispenser soi-même? faut-il pour être agréable à quelques-uns, se rendre inutile à tous? Que d'observations précieuses, faute d'un style plus clair, ont péri avec ceux qui auroient pu les éterniser! Quelquefois un esprit supérieur, occupé de sublimes contemplations, suppose le commun des hommes plus près de lui, et néglige de s'en rapprocher. D'autres, fiers de leurs forces et de leur élevation, aiment mieux briller d'un vain éclat aux yeux du vulgaire, que de l'éclairer et de l'amener par des routes faciles au point où ils étoient arrivés; ils ne permettent pas de les suivre, dans la crainte qu'on ne

les atteigne ; ils ignorent que les élans du génie ne doivent se mesurer que par les pas qu'il fait faire à la raison.

Qui sait à quel degré de sagacité pourroit un jour s'élever l'esprit humain, si tous les hommes, tendant au même but, s'occupoient à l'envi les uns des autres, soit à porter dans tout ce qu'ils diroient, soit à chercher dans tout ce qu'ils entendroient, toute la clarté dont notre intelligence est capable ou susceptible ; s'ils s'exerçoient à présenter, à considérer les objets sous toutes les faces, prêts à tout rejeter lorsqu'ils verroient un côté défectueux, car la vérité n'en a point ? Le jugement se rectifie par l'application, comme un cordeau se dresse à mesure qu'il se tend. A force de regarder, on apprend même à voir ; et notre raison peut s'instruire à discerner la vérité, comme l'œil du

lapidaire à connoître le diamant. Combien une vérité de plus, combien sur-tout une erreur de moins changeroit peut-être le destin du monde ! Reconnoître et marquer à des signes certains les vérités et les erreurs, voilà toute la tâche de l'esprit ; ce sont là les deux sources de nos biens et de nos maux ; sources trop voisines, hélas! où les aveugles mortels vont puiser indistinctement! Quelle différence dans les conséquences ! mais quelle ressemblance dans le principe ! Souvent la vérité, apperçue de trop loin, ne présente à l'esprit qu'une idée vague et confuse, qui n'attire ni son attention ni sa confiance ; souvent l'erreur offre un ensemble plus remarquable et des traits mieux caractérisés. La première est comme une terre éloignée qui, dans les vapeurs de l'horizon,

s'est montrée au navigateur sous l'apparence d'un nuage. La seconde est comme un nuage qui s'est montré sous la figure d'une terre éloignée ; chaque regard voit celle-ci abandonner sa première forme ; chaque regard ajoute à l'autre un nouveau degré de confiance et de réalité : ainsi la vérité se confirme, et l'erreur se dissipe à la réflexion ; ainsi, dans le style même où cette réflexion répandroit toute sa lumière, la vérité trouveroit sa preuve, et l'erreur sa réfutation.

Jusqu'où la clarté du style ne peut-elle point atteindre ! Sans elle la science ne seroit qu'un doute, et la morale resteroit en question. Notre pensée entrevoit dans l'immense domaine des sciences, une foule d'objets qui lui semblent encore inaccessibles. La clarté du style ne nous y

mènera point sur-le-champ, mais elle en marquera du moins la distance, et peut-être la route; elle n'écartera point tous les obstacles, mais elle les fera connoître; ce n'est qu'avec l'aide du tems qu'elle se répandra sur une aussi vaste étendue; elle ne peut tout sans lui, mais il ne peut rien sans elle. Tôt ou tard plusieurs grands hommes, utiles et lumineux interprètes les uns des autres, rassemblant successivement au foyer de leurs génies toutes les notions acquises de leurs tems, en augmenteront la force, et les feront passer à d'autres génies, qui leur donneront encore un nouvel accroissement, et, par ces moyens plusieurs fois répétés, ils rapprocheront enfin de l'esprit humain les vérités les plus éloignées de la portée actuelle de notre intelligence; semblables à ces

purs cristaux, qui, déposés par d'habiles mains, se transmettent successivement les rayons qu'ils ont concentrés, font disparoître l'intervalle, offrent distinctement à nos regards ce qu'ils ne devoient jamais appercevoir, et les promènent sur des terres et sur des eaux qui n'appartiennent point à notre globe.

Espoir ambitieux, plus fait pour nos vagues désirs que pour nos vrais besoins! Nous n'avons sur la science qu'un droit de conquête; elle est pour nous un nouveau monde; mais la morale est notre patrimoine; c'est un champ qui ne s'étend pas au delà de notre horizon; dans son enceinte, il n'est rien que le flambeau de la méditation et la clarté du style qui en dérive, ne puissent offrir à nos regards; il faut la parcourir cette enceinte, il faut la cultiver, il faut

connoître, indiquer, répandre, les vraies semences du contentement particulier et de la commune félicité.

L'ouvrage est commencé; déjà les hommes, s'éloignant tous les jours davantage de leur première férocité, sont plus rapprochés pour des intérêts mieux connus. Les arts les sciences, les lettres, des égards mutuels, une prévenance réciproque, une concorde au moins apparente, rendent la condition du genre humain plus douce, et la terre plus habitable. Tels sont les progrès que la société doit aux bienfaisantes leçons d'une morale clairement exposée; mais combien elle peut leur en devoir encore! Espérons que le jour de notre esprit n'est qu'à son matin, et que plus il approchera de son midi, et plus nous verrons diminuer cette ombre fatale où l'erreur trouve son

refuge, et dont la mauvaise foi se fait un rempart. Pourquoi n'ont-elles point encore disparu ces trompeuses obscurités, si long-tems attachées à nos conventions, à nos pactes, à nos traités, et même à nos plus saintes loix ? Pourquoi cette barbarie, à laquelle chaque homme a renoncé, est-elle restée parmi les hommes réunis ? Pourquoi les nations, les familles, les différentes classes, les diverses professions conservent-elles cet égoïsme hostile, dont les individus semblent corrigés ! Quelle voix assez forte pourra faire entendre à tous les peuples, à toutes les sociétés, qu'il vaut mieux s'entr'aider que se nuire ? Qui pourra dire clairement à tous les hommes qu'ils se trompent, que tous les calculs de l'intérêt personnel sont faux, puisqu'au lieu de s'y compter pour un,

on s'y compte pour tous ! N'écrira-t-on jamais en traits de lumière, que le mal des uns n'est point le bien des autres ; que le genre humain a reçu de la nature un héritage commun ; que la félicité générale est un champ indivisible où tous doivent semer, où tous doivent recueillir ; et qu'on attire sur soi la famine en desséchant les moissons de ses voisins ?

Ces maximes salutaires, si souvent, si vainement répétées, n'ont besoin, sans doute, que d'être mieux expliquées, pour être à jamais suivies. Si la vérité n'est point la loi du monde, c'est moins la faute de ceux qui l'entendent, que de ceux qui la disent ; elle n'est rejetée que tant qu'elle est méconnue ; elle n'est méconnue que tant qu'il reste un moyen de la méconnoître. N'oublions pas qu'il lui faut la sanction

de l'évidence ; que cette évidence n'est point à son comble, lorsque la mauvaise foi elle-même essaie encore de s'y refuser ; qu'elle doit avoir sur tous les esprits le même pouvoir que le jour sur tous les yeux; enfin qu'elle est à la fois le devoir de celui qui parle, et le besoin de ceux qui écoutent.

Le moment approche où notre éloquence civile doit prendre un nouvel essor ; trop long-tems captive dans l'enceinte de nos tribunaux, elle s'est vue réduite à la défense de quelques intérêts ignorés ; et des voix souvent dignes d'instruire le genre humain, étoient à peine écoutées d'un petit nombre d'auditeurs ou distraits ou prévenus ; les magistrats eux-mêmes, souvent troublés par elle, au lieu d'en être éclairés, et trop accoutumés à lui voir

soutenir les deux partis contraires avec le même art et la même chaleur, ne lui prêtoient qu'une attention inquiète, et se défioient également de ses erreurs et de ses pièges.

Mais la scène s'ouvre, et que vois-je ? C'est, comme dit le chantre de Caton, c'est l'auguste image de la patrie, ou plutôt c'est la patrie en personne ; c'est cette multitude immense, inconnue, pour ainsi dire, à elle-même depuis tant de générations ; c'est la France enfin éclairée par l'étude, par les discussions, par de sages conseils, et par de longues souffrances : ses maux ont touché le cœur vertueux et sensible de son roi, il en médite la guérison ; il rappelle à son aide un génie qu'elle invoquoit ; il l'appelle par elle-même ; comme un excellent père appelleroit une famille adulte, pour déli-

bérer sur les intérêts communs. Non, une bonté si profonde, des vœux aussi purs, d'aussi généreux projets ne seront point trompés ; il les verra payés de plus de gloire que jamais un roi n'en acquit, de plus de bonheur que jamais un roi n'en donna. Mais déjà les nations attentives se transportent par la pensée au milieu de cette assemblée auguste, et croient d'avance entendre les interprètes qu'elle aura choisis pour parler en son nom.

Ah ! qui que vous soyez qui devez remplir un aussi auguste ministère, connoissez le devoir sacré qu'il vous impose ! Ce devoir, c'est la vérité ; cherchez-la dans toute son étendue, montrez-la dans toute sa candeur : le règne de l'exagération est fini ; elle disparoît devant la grandeur des choses qui se préparent. Vous ne parlerez point à ces flottantes mul-

titudes d'Athènes et de Rome, toujours prêtes à changer d'avis à la voix d'un orateur, machinalement soumises à l'impulsion de ses mouvemens, et plus dociles à la véhémence qu'à la raison. C'est l'élite imposante d'un des peuples les plus nombreux et les plus spirituels de l'univers, qui vous entendra dans le plus éclairé des siècles ; et la raison de plusieurs milliers d'hommes sera comme déposée dans chacun des hommes qui vous écouteront. Les fastes de l'univers n'offrent point d'exemple d'un pareil auditoire. Et quel audacieux concevroit le projet de le séduire ou de le subjuguer? Non, non, et les expressions amphatiques, et les tours adroits, et l'insidieuse finesse, et la vaine hyperbole, et les mouvemens impétueux, toutes ces armes enfin, si

souvent utiles au mensonge offenseroient la sainteté du lieu. Là, tout appareil seroit vain, tout prestige seroit découvert, tout artifice confondu ; et la vérité seule, brillante de sa douce et native lumière, osera paroître à de tels regards.

Rappellons-nous dans ces grandes circonstances, la savante fiction du Phœnix que le prodige de la renaissance affranchit de la condition mortelle, et qu'il soit l'emblême de la plus belle et de la plus durable des monarchies, prête à se régénérer. Lorsque cet oiseau, favorisé du ciel, est averti par ses forces déchues et par ses ailes moins légères, que le cours de ses destins est prêt à s'arrêter ; ce n'est point aux flammes des incendies, ce n'est point au tourbillon des volcans qu'il épure les principes de son existence ; mais il

s'élève au-dessus des vapeurs de cette sphère tumultueuse, au-dessus de la région des vents et du tonnerre ; et c'est dans le séjour du calme et de la sérénité, c'est aux rayons les plus clairs de l'astre du jour, qu'il allume ce bûcher mystérieux où il prend un nouvel être.

SUR L'ERREUR.

Vous me demandez si l'erreur est utile aux hommes : il falloit le demander de la vérité. L'une n'a jamais que des choses agréables, et l'autre que des choses tristes à nous dire. Sommes-nous heureux; l'erreur nous fait croire que cela durera, et la vérité nous prouveroit que cela va finir : sommes-nous malheureux; la vérité nous fait voir que c'est par notre faute, et pour toujours; l'erreur, au contraire, nous persuade que cela est injuste et passager. Entre deux glaces, dont l'une vous montreroit plein de graces et l'autre plein de défauts, laquelle choisiriez-vous?

La vérité qui ne change point, est

par-là même étrangère à l'homme qui change toujours. L'erreur, au contraire, varie à l'infini et s'accommode mieux à notre nature variable. Remarquez même qu'elle a toujours quelque chose de conforme à notre volonté; car notre jugement est surtout égaré par nos passions, et nos erreurs finissent toutes par se plier à nos goûts. L'ambitieux espère tout ce qu'il desire; l'avare jouit de tout ce qu'il se refuse; l'amant rêve qu'il est aimé; chacun se trompe à sa fantaisie.

Comment ne nous tromperions-nous pas? tout y concourt: l'erreur est en nous et hors de nous; nos perceptions sont fausses, nos jugemens sont surpris, et nos connoissances sont le résultat de nos illusions. L'erreur est à la réalité, ce qu'un tableau de paysage est à une carte

topographique. Dans la carte, rien n'est à sa place apparente ; dans le paysage, rien n'est à sa place réelle ; mais l'un plaît, et l'autre ne fait qu'instruire.

L'erreur est encore plus utile qu'elle n'est agréable ; c'est elle qui soumet les peuples au joug, en leur persuadant qu'ils sont plus foibles que leurs maîtres ; elle établit la paix et l'union dans les sociétés et dans les familles, en cachant à l'un qu'il est méprisé, à l'autre qu'il est haï, à l'autre qu'il est trompé : tous les états, tous les âges lui doivent leur bonheur. Mais remarquez que moins on se roidit contre elle, et mieux on s'en trouve ; jugez-en par la joie naïve du peuple qui se livre à l'erreur, et par la tristesse du philosophe qui la combat. Jujez-en par les deux plus douces saisons de la vie, l'enfance et la jeu-

nesse : dans l'une on ne connoît rien ; dans l'autre, on est trompé sur tout. Voulez vous mieux, ici bas, que l'assaisonnement de tous les biens et le contre-poison de tous les maux ? nous les devons à l'erreur : d'une main elle enivre le riche sur la pourpre ; de l'autre, elle console le misérable sur la paille : c'est la fée protectrice de l'homme ; heureux ou malheureux, elle ne l'abandonne jamais ; elle le berce à sa naissance, elle le flatte pendant sa vie, et lui sourit encore sur les marches de la tombe. Tout n'est qu'erreur : l'enfant baise sa poupée avec transport : le jeune homme estime la courtisane qui le corrompt ; le père de famille caresse des enfans étrangers ; le vieillard aime encore ; le moribond sème son parc, et trace le plan d'une nouvelle demeure. Sans l'erreur toute la

vie seroit triste, parce qu'on verroit toujours la mort devant soi; c'est l'erreur qui nous la cache et qui nous fait jouir, en nous persuadant que nous en avons le tems.

LETTRE

EN MONOSYLLABES.

MON CHER DUC,

Qui de nous a la foi? qui de nous croit au vrai Dieu? à son fils? à un tiers? à un Dieu qui est un, qui n'est qu'un, mais qui en est trois, et qui n'est pas moins un; car on sait que un et un font deux, et un font trois; et que trois ne font qu'un, rien n'est plus clair. Dieu est de tout tems et du tems, il est dans tous les tems et hors du tems, il n'est pas né et ne meurt point; c'est lui qui le dit; de plus il dit qu'il est né et qu'il est mort. Ce Dieu est en tous lieux, où il n'y a pas de lieux: il est dans les cieux et hors des cieux, tout est plein de lui, hors ce qui n'est pas lui, et tout vient de lui.

Que ce Dieu est bon ! il a fait le ciel pour nous tous, y va qui peut ; mais peu y vont, c'est un peu haut : il a fait un grand feu là-bas, pour ceux qui ne vont pas là-haut ; il faut que bien des gens aient bien froid, car ils y vont à qui mieux mieux ; c'est tant pis. Ce Dieu n'eut point de corps, tant qu'il fut chez lui ; il n'en prit que quand il vint chez nous ; il a pris ce corps dans un corps tout neuf, sans que l'on y ait rien mis. Il est mort, mais ceux qui l'ont vu mort, l'ont vu au bout de trois jours et tout sain et fort vif ; et ils ont eu peur. Mais qui dit ça ? c'est Luc, c'est Marc, c'est Jean, c'est qui veut, ce n'est pas moi : mais ils l'ont vu deux mois ; au bout de ce tems-là il fut au ciel, et c'est où on va le voir le plus tard que l'on peut, ce qui est fort bien fait..... Bon soir mon cher duc.

SUR LA RAISON.

Extrait d'un ouvrage inédit, sur le LIBRE ARBITRE.

IL n'appartient qu'à la raison de se connoître; et pour la définir, c'est elle qu'il faut invoquer. De tout tems, le mot raison, en métaphysique ainsi qu'en morale, a reçu plus d'une acception; quelquefois c'est la somme et l'enchaînement de toutes nos idées; quelquefois c'est l'usage de notre intelligence; quelquefois c'est la faculté d'employer nos connoissances à nous en procurer de nouvelles; quelquefois c'est la considération de notre intérêt et de tout ce qui s'y rapporte; enfin, quelquefois le mot raison ne sert qu'à dési-

gner la pensée en vertu de laquelle on a pris tel ou tel parti; c'est-à-dire le motif de la détermination.... Tous ces apperçus conviennent à la chose; l'un exprime l'étendue de la raison humaine; l'autre, l'usage auquel cette raison même nous invite à l'employer; l'autre, son office habituel; l'autre, ses applications particulières; mais on voit plutôt là des commentaires sur la raison que sa définition, et pour tout renfermer en deux paroles, ne suffiroît-il point de dire que la raison, dans un être quelconque est *sa faculté délibérative*? En effet, tout homme est doué de cette faculté à un degré plus ou moins éminent, comme il est doué de celle de sentir; imperceptible dans la première enfance, on la voit se développer avec l'organisation, et se fortifier par son propre exercice,

prête à s'enrichir de toutes les acquisitions de l'entendement ; en sorte que la raison peut être regardée comme le résultat toujours croissant de l'expérience et de la logique tellement combinées, que la première sert de base à la seconde, et celle-ci de supplément à la première; la raison n'est pas la logique, mais la logique est l'instrument de la raison ; la raison n'est pas la science, mais la science est une extension de la raison ; la raison n'est pas la morale, mais la morale est un conseil de la raison ; la raison n'est pas la philosophie, mais la philosophie est la perfection de la raison ; enfin la raison n'est pas la sagesse, mais la sagesse est l'union de la raison et de la vertu, élevées l'une par l'autre à leur dernier période. La base de la raison c'est la connoissance qui est

la somme des perceptions remarquées, son travail c'est la comparaison qui est l'observation des différences, son moyen c'est l'attention qui est le regard de l'esprit, son but c'est l'utilité qui est le vœu de tout ce qui respire.

La raison est-elle autre chose que l'instinct, ou n'en est-elle que le perfectionnement? Grande question que la nature semble résoudre en élevant quelquefois la bête jusqu'à l'homme, et en abaissant plus souvent l'homme jusqu'à la bête. La marche de l'instinct est généralement plus uniforme en proportion de ce que les chances auxquelles il est applicable, sont moins nombreuses et plus constamment les mêmes; mais s'il vient à s'en présenter de nouvelles, on verra l'instinct s'amender lui-même et donner de nouveaux

conseils. La fondation d'une colonie dans une contrée jusqu'alors déserte, y rend au bout de quelque tems le gibier plus sauvage. On a reconnu que depuis nos établissemens dans le Canada, les castors ont changé le choix de leurs positions, ainsi que les plans de leur architecture. L'invention de la poudre a sans doute fait époque chez les animaux, puisque plusieurs d'entre eux se laisseroient beaucoup plus approcher par le voyageur qui n'auroit qu'un bâton à la main, que par le chasseur qui porteroit un fusil, l'instinct est donc susceptible de s'éclairer et de s'étendre; le voilà bien près de la raison, disons le mot, la nature de l'un ou de l'autre est la même, toute la différence est dans les mesures; mais ces mesures comment les comparer? et ce qui paroît surpasser d'un côté

qu'on voit, ne pourroit-il pas être surpassé d'un côté qu'on ne voit pas ? Remarquons à présent que les animaux n'ayant que de vrais besoins ont ordinairement assez de leur instinct pour y satisfaire ; au lieu que les besoins factices de l'homme, exigeant une prévoyance beaucoup plus étendue, n'ont cessé de provoquer le développement indéfini de son intelligence ; et cette intelligence, à son tour, en se développant, a fait naître à chaque instant de nouveaux besoins auxquels bientôt elle n'a pu suffire. D'une part, ce sont des êtres simples qui, contens de ce qui est nécessaire à leur conservation, satisfaits de la vie, telle que la nature la leur présente, suivent fidèlement leur loi, et n'en sont écartés que malgré eux ; de l'autre part ce sont des êtres ambitieux qui ont étendu leurs rap-

ports à tout l'univers, qui ont voulu créer à leur manière un nouvel ordre de choses, et qui, ennuyés de l'uniformité de la bonne nature, ont imaginé la machine compliquée de leur société ; trop bornés pour pressentir qu'au lieu d'assurer et de faciliter leur bonheur, ils le rendoient plus précaire et plus difficile, et que sans pouvoir se soustraire à la nature (dont au fond on ne déserte point l'empire), ils s'étoient soumis à l'empire de l'homme qu'on ne secoue pas non plus, et qui finit par peser alors même qu'on l'exerce ; enfin, il paroît que la bête a toujours assez de son instinct, et que l'homme n'a jamais assez de sa raison ; comparez les deux lots, d'un côté c'est l'opulence, si l'on veut, mais qui ne suffit pas au faste ; de l'autre, c'est la médiocrité qui satisfait à la modération.

Quoi qu'il en soit, tout homme a une raison, comme tout marchand a une balance, comme tout orfévre a une pierre de touche; il ne s'agit plus que de l'usage qu'on en fait; or, le véritable, et pour mieux dire le seul mais continuel usage de notre raison, doit être l'étude de notre véritable intérêt; car la raison ne se contente point d'observer seulement au dehors, elle regarde aussi au dedans; ce seroit peu de comparer les choses entr'elles, elle les compare aussi avec nous, avec nos besoins, avec nos moyens, avec nos positions, et les évalue sur-tout d'après notre utilité; car l'utilité ou du moins ce que nous prenons pour elle, est, en dernière analyse, le but visible ou caché, réel ou fantastique auquel tendent soit directement, soit indirectement toutes les opérations de notre esprit et

toutes les actions de notre corps. C'est d'après cette base tout à-la-fois immuable et variable que le prix de tout est tariffé au-dedans de nous, et la nature elle-même nous la montre sans cesse comme la mesure primitive à laquelle toutes les autres mesures morales doivent se rapporter.

On a souvent observé que le moyen d'établir parmi les hommes beaucoup plus de sûreté dans le commerce, d'égalité dans les échanges, et de perfection dans les travaux, seroit la fixation difficile d'une mesure invariable qui devint celle de toutes les autres; en comprenant sous le nom de mesure non-seulement la détermination des grandeurs et des poids, mais aussi l'estimation sûre et précise des valeurs et des qualités, de la finesse ou de la grossièreté, de la pureté ou du mélange, de la rareté ou de

l'abondance réelle des matières, ainsi que des difficultés et de la perfection du travail.... Mais certes, si l'homme dans tout ce qui tient à son économie morale, pouvoit une fois parvenir à une indication certaine, à une connoissance précise de son premier intérêt; si quelque génie propice lui offroit une règle infaillible pour déterminer le juste prix qu'il doit mettre aux choses dans toutes les circonstances possibles; si dans un nouveau genre de balance il apprenoit par exemple à peser ce que promet la fortune contre ce qu'elle donne, et ce qu'elle donne contre ce qu'elle coûte; si dans ce miroir que les poëtes et les peintres ont mis à la main de la vérité, les trésors, les rangs, les dignités, les honneurs, jusqu'aux diadêmes, se montroient à lui avec leurs avantages et leurs inconvéniens; si

dans ce miroir allégorique il voyoit le mérite méprisé à côté de la sottise fortunée, l'un comme un diamant dans la boue, l'autre comme de la boue dans un écrain ; combien il en résulteroit de consolation et de tranquillité pour chacun, combien de paix et par conséquent de félicité pour tous ! Voilà pourtant ce que la raison cherche, dont elle approche et qu'elle trouveroit si nous la laissions appurer ses calculs, régler nos comptes, et nous montrer l'apperçu de notre véritable intérêt ; voilà les dons qu'elle nous offre, et que tous, plus ou moins, nous craignons d'accepter.

Platon et Swedembourg qui seroient étonnés peut-être de leur rapprochement, ont été tous deux également fondés à dire, l'un que l'homme est un petit monde, l'autre, que le monde est un grand homme. Cha-

cun a vu des deux côtés un assemblage harmonieux des parties constituantes dont l'accord annonce un but et qui leur sembloient disposées ou se disposant d'elles-mêmes au gré d'une puissance administrative d'un principe d'ordre, que pour le monde on appelle providence, et que pour l'homme on nomme raison; heureux encore si cette providence humaine étoit, ainsi que l'autre, armée de toute l'autorité nécessaire pour assurer l'exécution de ses décrets. L'un et l'autre philosophe ont vu des deux côtés le mouvement et n'ont pas vu le moteur, mais ils l'ont supposé; ils ont apperçu l'un en petit l'autre en grand, une organisation merveilleuse; ils ont pensé que cette organisation annonçoit un rapport entre deux choses distinctes qui tendent à une sorte d'union, comme des chemins

annoncent un commerce. Maintenant, à travers les ténèbres qui nous cachent encore presque tout le dédale de l'organisation humaine, on a cru démêler que beaucoup d'opérations s'exécutent au moyen d'esprits animaux que leur ténuité dérobe à notre perception, mais qui, entre beaucoup de qualités peu connues dont ils doivent être doués, annoncent sur-tout une mobilité aussi impossible à nier que difficile à déterminer, et qui sont comme les messagers de l'ame, comme les agens du commerce entre l'esprit et la matière : or, Swedembourg voyant de pareils messages exécutés en grand dans l'univers, il a pu être induit à penser que tous les êtres animaux pourroient bien être appelés à remplir dans ce grand corps les fonctions que les esprits animaux remplissent dans le nôtre; et parce que

les esprits animaux, toujours attentifs à la pensée, en sont non-seulement les premiers participans, mais aussi les premiers exécuteurs; il a de même cru voir dans tous les êtres doués de volontés particulières, autant de ministres plus ou moins zélés de la volonté générale.

Hobbes, de son côté, par une fiction assez analogue eux rêveries de Swedembourg, nous représente une nation assemblée pour délibérer sur des questions de politique, sous la forme d'un grand individu égal en masse à la somme totale des individus de cette nation, doué d'une organisation correspondante à la leur, composant son intelligence de la réunion de toutes les intelligences de chacun, et méditant sur tout ce qui lui est utile comme un particulier sur ses propres intérêts; la marche est la

même, les formes sont presque les mêmes, et dans chacune des opinions favorables ou contraires à l'objet proposé, Hobbes voit en action chacune des pensées que nous passons en revue avant d'asseoir un jugement ; en sorte qu'un homme ne seroit que l'abrégé d'une multitude, et qu'une multitude ne seroit que le développement d'un homme. Ce développement prétendu peut au moins servir à nous montrer plus distinctement beaucoup d'opérations ou de changemens qui ont souvent lieu dans notre intérieur sans que nous y prenions garde, et il fera l'office d'un microscope, dont, hélas! nous aurions de tems en tems besoin pour appercevoir notre raison.

Ainsi donc, depuis le majestueux aréopage jusqu'aux plus tumultueuses cohues, toutes les délibérations dont chacun de nous peut être le témoin,

lui offre l'image en grand de celles dont il est le théâtre.

Si l'assemblée pouvoit n'être composée que de vrais sages, toutes les opinions mûries d'avance aux rayons de la méditation, conçues dans la paix de l'ame, dans la sincérité du cœur, dans la sécurité de l'esprit, épurées du ferment des passions comme du levain de l'intérêt, énoncées avec dignité, modestie, franchise et précision, recueillies avec ordre, retenues avec fidélité, comparées avec soin, fourniroient un foyer de lumières dont notre foible imagination elle-même est forcée de détourner ses regards. Tous les avis cependant auroient pu sembler différens au premier apperçu, mais seulement comme autant de manières différentes d'envisager la vérité qui finissent par se concilier dans la vé-

rité même ; il semble voir une foule d'excellens peintres, copiant à la fois le même modèle autour duquel ils sont rangés ; toutes ces copies sont exactes ; toutes néanmoins diffèrent entre elles, et cela par leur conformité même au modèle commun que chaque peintre a saisi sous un point de vue différent. Maintenant qu'un sculpteur aussi habile que ces peintres, entreprenne de faire une statue, d'après tous leurs dessins ; et qu'il y réussisse comme eux, la statue représentera sous toutes les faces le premier modèle qu'ils avoient copié. Les opinions de nos sages étoient les dessins, et le décret de l'assemblée est la statue. C'est ainsi que des différences apparentes auroient caché, auroient même indiqué un rapport intime qui finiroit par se manifester entre toutes les pensées particulières de ces rares législa-

teurs, et que de toutes ces pensées particulières aisément accordées, naîtroit la pensée publique, c'est-à-dire, la justice, première conception, comme premier lien des hommes réunis, la justice, dont toutes les sociétés ont besoin, comme tous les édifices ont besoin de ciment, et qui n'est pas seulement une émanation de la vérité, mais la vérité même en action.

Cependant comme le sage n'est nulle part, comme rien n'est parfait chez les hommes, comme chacun de nous porte en lui le principe de l'erreur, et comme, par conséquent, beaucoup de nos pensées ne sauroient s'accorder avec la réalité, on est toujours obligé, en y réfléchissant plus mûrement, d'en rejetter soi-même une grande partie et de n'admettre que celles qui, par un accord apparent, semblent du moins se prêter

les unes aux autres une sorte d'appui ; et ce que des hommes ordinaires font dans leur particulier, se répetera dans une assemblée composée d'hommes ordinaires. Ce ne sont donc plus des Appelles rangés en cercle autour du modèle dont j'ai parlé, ils ont été remplacés par des artistes comme il y en a beaucoup, et qui ont dessiné chacun du mieux qu'il a pu. Quel parti prendra le sculpteur, qui, d'après ce premier travail, se propose de faire une statue ? Que cet homme soit, ou non de la première force, il suffira qu'il ait les premiers élémens de son art, pour ne point s'arrêter aux fautes grossières, aux incorrections frappantes que des écoliers ignorans ou distraits auroient pu laisser dans leur travail, et cet artiste ne consultera que les dessins qui, par un certain ensemble dans les traits, une

certaine correspondance dans l'indication des formes, lui présenteront l'idée de l'objet offert à l'imitation ; de même dans une assemblée délibérant de bonne foi, les avis incohérans dont le premier énoncé manifeste ou l'ignorance absolue, ou la démence profonde, sont rejettés ; et ceux qui se rapportent mieux avec d'autres, sont rapprochés ; alors il s'en forme des masses distinctes qui se grossissent de tout ce qui s'éloigne le moins de l'avis dominant dans chacune. A mesure que ces masses augmentent, le nombre en diminue, et la discussion finit tôt ou tard par se concentrer entre deux propositions contradictoires ; alors chaque opinion étant comptée pour une force égale dans l'action de ces raisons collectives, le nombre supérieur l'emporte, puisque l'équilibre a été rompu moins promp-

tement, si l'on veut, mais aussi évidemment qu'il le seroit par une combinaison où tout auroit été mis d'un côté et rien de l'autre. Voilà notre marche à tous tant que nous sommes ; toutes nos idées ne peuvent, à beaucoup près, nous servir; beaucoup d'entre elles ne sont pas exactement conformes à notre avis, il y a par-tout du pour et du contre. Ce n'est pas l'homme tout entier qui veut, c'est d'ordinaire la plus forte partie de lui-même qui entraîne la plus foible avec plus ou moins d'effort, malgré plus ou moins de réclamations, et pour plus ou moins de tems. On voit donc clairement, dans cette seconde esquisse d'assemblées, que ce ne sont plus des sages qui siègent, hélas ! ce ne sont que des hommes, mais au moins des hommes de bonne foi qui ne voient pas clairement le bien, mais qui l'entrevoient; qui ne

le trouvent pas, mais qui le cherchent; qui n'y arrivent point, mais qui s'en approchent; des hommes entraînés par leurs mouvemens, ni retenus par leurs réflexions, trompés par leurs passions, détrompés par leur expérience, errans à l'aventure dans le labyrinthe de la vie au foible crépuscule de leur lumière naturelle, mais observant de leur mieux, et se montrant entre eux les indices faux ou vrais qui peuvent leur marquer la bonne route. Voilà, convenons-en, l'homme tel qu'il est communément, tel que la nature le produit, tel que la société l'a formé, à moins que sur les ailes d'un génie transcendant il ne se soit élevé au-dessus des foiblesses humaines, ou que des passions fougueuses, triomphant en lui de toute expérience et de toute théorie, n'aient étouffé jusqu'au dernier murmure de

la conscience et du bon sens; et néanmoins ce dernier et déplorable état de l'homme abandonné à toutes les absurdités de la perversion, nous en trouverons encore une représentation gigantesque en contemplant de sang-froid, s'il étoit possible, ces multitudes en délire, qui, dans leur principe, rassemblée, au nom de l'utilité commune, ont montré, chez plus d'un peuple, et en plus d'une époque, une bien triste vérité, c'est que les êtres collectifs ont souvent une raison plus foible, des passions plus folles; une dépravation plus hideuse, un aveuglement plus humiliant, une frénésie plus téméraire, que les hommes les plus insensés et les plus perdus, alors plus la mer est vaste, plus la tempête est forte; alors, au lieu de la sagesse qui parle et de la sagesse qui écoute, on n'entend plus qu'une éloquence insi-

dieuse ou furibonde combattue par d'autres ruses et d'autres fureurs; alors toutes les passions animées les unes par les autres, et les unes contre les autres, ne se réunissent que contre la modération et la justice; alors tout se divise à la voix de la haine et tout se rallie à la voix de la peur; alors il naît une foule de factions ennemies promptes à se diviser en factions plus ennemies encore; alors, un bruit confus d'injures, de menaces, de vociférations insensées, s'élève de toutes parts, et le déchaînement remplace la liberté; alors, la raison foulée aux pieds de la violence, est non-seulement privée de ses armes, mais forcée de les tourner contre elle-même; d'inventer à toute heure de nouveaux sophismes, et de revêtir le crime et l'absurdité, des formes de la sagesse et de la justice; alors, tout

se désorganise, tout se corrompt, tout change d'objet, tout change de nature, les noms restent, les choses ne sont plus, la richesse publique n'est plus qu'une proie, le peuple, qu'une arme, la nation qu'une victime, et le bien que le prétexte du mal; alors, l'honnête homme pleure d'être né, le philosophe rougit d'être homme, et le témoin le plus impassible de ces vastes orgies, s'épouvante à l'aspect des calamités que doit produire la folie humaine, ainsi multipliée par elle-même et comme élevée à sa millionième puissance.

Mais après avoir essayé de décrire combien la raison peut ennoblir l'homme et combien à son tour l'homme peut avilir la raison, après l'avoir, pour ainsi dire, montré dans les deux fortunes; reine chez le sage, esclave chez l'insensé, il faut toujours

en revenir à son essence première, et nous en faire, s'il se peut, une idée par sa destination. Pourquoi nous a-t-elle été donnée? pour assurer notre conservation, pour être le supplément et comme le prolongement de notre instinct; pressentir nos besoins, juger de notre intérêt, mesurer nos moyens, appercevoir nos ressources, pacifier nos passions, et nous enseigner l'art du bonheur. Elle est dans notre entendement ce que la lumière, est pour les choses, et ce que la vue est pour la lumière; et c'est à-la-fois l'astre et l'œil de l'esprit. Mais pourquoi cette lumière éclaire-t-elle si mal? pourquoi cet œil se ferme t-il si souvent? c'est que la raison n'exerce sur l'homme que l'autorité que l'homme lui accorde; elle a toujours le droit de lui parler, mais il a de son côté, le droit, ou pour mieux dire le pouvoir de ne pas l'écouter. Les Latins, dont

la langue atteste une philosophie profonde, bien antérieure à l'époque de leur gloire, avoit appelé la raison *consilium*, dénomination qui s'accorde parfaitement avec les termes de notre définition de la raison *faculté délibérative*. Remarquez en effet que la raison n'ordonne pas (on seroit trop heureux), elle ne fait que conseiller, elle montre les avantages et les inconvéniens, elle offre des calculs, donne des avis, et l'on peut la regarder comme la conseillère des desirs; car elle n'est rien moins que leur ennemie; au contraire, elle les écoute tous, elle prend même sa part de la joie des uns et de la peine des autres, elle ne les combat que lorsqu'ils se combattent entr'eux; et ne les contrarie que pour les accorder. Nous entendons ici par desir tout élan spontané du principe actif vers un état meilleur, nous comprenons sous

cette dénomination tout ce qui peut se rapporter au souhait ou à la crainte comme fantaisie, caprice, appétit, répugnance, aversion, effroi; le souhait et la crainte dérivent également du desir, le souhait est le desir d'avoir ce qu'on croit un bien, et la crainte est le desir d'être garanti de ce qu'on croit un mal; l'un est le desir positif, l'autre le desir négatif; or, le desir quel qu'il soit parle toujours le premier; il semble voir un foible enfant qui souhaite ou qui craint, et qui s'adresse à plus sage et plus fort que lui pour obtenir ou pour être préservé; mais cet enfant n'est pas seul, la famille au contraire est très-nombreuse, ils parlent souvent tous à-la-fois, chacun veut être servi le premier; souvent ils se querellent entre eux; l'un écarte l'autre qui revient bientôt à la charge, celui-ci se plaint, celui-là gémit, un autre s'impatiente; dans la petite

troupe on voit des boudeurs, des espiègles, de petits pétulens, quelques-uns plus tranquilles, mais plus malins; chacun a ses moyens, le sourire, les pleurs, les caresses, les promesses; le malheureux qui doit en avoir soin ne sait auquel entendre; sa tendresse l'oblige à se partager entre tous; mais en partageant, comment satisfaire celui qui veut tout avoir? et quel enfant a jamais connu les bornes, et quel desir peut s'en imposer à lui-même? la raison n'a d'autres ressources que de les mettre aux prises les uns avec les autres, pour être plus tranquille pendant qu'ils se combattent; mais les enfans grandissent, les désirs deviennent des passions, et ces passions, comme nous le verrons, deviennent pour la raison des rivales redoutables, qui, instruites à son école, empruntent quelquefois ses armes pour la subjuguer.

RONDE

CHANTÉE EN ALLEMAGNE, CHEZ LE PRINCE HENRI, A LA FÊTE D'UNE FRANÇOISE.

Air : Adieu donc, dame Françoise.

Trouvez bon, dame Françoise ;
Que pour vous tout s'mette en train ;
Si not'joie a peu de frein,
N'allez pas nous chercher noise ;
Songez que pour ce séjour
Ce jour-ci c'est un biau jour,
Et qu'la fête à dam' Françoise (*Bis*)
Est la fête à not'amour.

Oui, j'l'aimons c'te dam' Françoise ;
Quoique j'sommes tous Allemands,
All' n'entend nos complimens
Plus ni moins qu'une iroquoise ;
J'n'avons pas non plus l'pouvoir
De comprend' tout son savoir ;

Mais la mine à dam' Françoise
Parle à tout c'qui peut la voir,

L'on prétend que dam' Françoise (*Bis.*)
Est méchant' pour les méchans ;
Mais aussi qu' pour les bonnes gens
Tout bon'ment all' s'apprivoise ;
All' distingue ben à propos
Les cœurs vrais et les cœurs faux ;
Et l'on trouve à dam' Françoise, (*Bis.*)
Plus d'esprit qu'son corps n'est gros.

Ne dit-on pas, dam' Françoise,
Que j'n'avons des yeux qu' pour vous ;
C'est vous qu'en a pour nous tous,
Puisqu'ils sont grands d'une toise :
Dam' faut qu'un trou n'soit pas p'tit
Pour passer tout votre esprit ;
Car tout c'que dit dam' Françoise, (*Bis.*)
Dans ses yeux est en écrit.

IMITATION
DE L'ODE D'HORACE,
Solvitur acris hyems.

Le printems vient briser les chaînes de l'hiver,
Il rend l'herbe à nos prés, à nos bois le feuillage;
Et nos vaisséaux long-tems oisifs sur le rivage,
A l'aide du levier sont rendus à la mer:
Je vois de nos troupeaux les étables ouvertes;
Je vois de nos bergers les cabanes désertes;
La pureté du ciel et la douceur de l'air
Ramènent les amours, les chansons et la danse;
Aux rayons de Phébé, les graces en cadence,
Foulent d'un pied léger l'herbe de nos côteaux;
Des nymphes d'alentour j'entends les voix touchantes;
Vulcain même y répond de ses forges brûlantes,
Et semble à leur concert accorder ses marteaux.

Aux fêtes, aux plaisirs, bergers qu'on se prépare :
Entrelacez le myrthe et mêlez-y les fleurs
Dont la terre amolie à chaque instant se pare ;
Pour chanter, pour danser unissez-vous en chœurs,
Au fond des bois sacrés qu'un saint zèle vous guide :
Faune aime à s'égarer dans l'ombre de nos bois,
Sur son rustique autel immolés à son choix
Le chevreau bondissant ou la brebis timide.
Hâtez-vous de jouir des jours qui sont à vous;
Hélas ! la pâle mort frappe des mêmes coups
Et les palais dorés et les pauvres chaumières ;
Nous projettons beaucoup, mais nous ne vivons guère ;
Les mânes et leur dieu sont déjà près de nous ;
Chaque pas nous conduit à leurs demeures sombres :
Que deviendront alors les graces, la beauté,
Et de nos gais festins la courte royauté?
Plus de chants, plus de jeux, plus d'amour chez les ombres.

COUPLETS

Pour Mme et Mlle de G***, mère et fille, Dames Suédoises.

Sur l'air : *Que ne suis-je encore un enfant !*

De la tige et du rejetton
La différence est peu de chose ;
La fille est le tendre bouton,
La mère est la brillante rose.

Trop ému pour bien décider,
Je vois leurs charmes sans comprendre
Comment l'une en a pu garder
Autant que l'autre en a su prendre.

Rivales au cœur généreux,
Le bel exemple que le vôtre !
En préférant l'une des deux,
L'on est certain de plaire à l'autre.

LES TROIS JOURS DE LA VIE,

HIER, AUJOURD'HUI et DEMAIN.

Air : *Je n'ai pour toute maison.*

Toujours ma condition
En expirant est de renaître,
Et pour me donner mon nom
On attend que je cesse d'être:
Mon successeur est aujourd'hui,
Hier je m'appelois comme lui;
Mais à son tour, il est certain,
Qu'il portera mon nom demain.

Du tems qui vient et qui fuit
Je coupe l'intervalle immense,
Par moi le passé finit,
Et par moi l'avenir commence;
Malheureux mortel saisis-moi,
De tes jours je suis seul à toi;
Hier n'est plus rien à tes yeux,
Et demain ne vaut guère mieux.

Demain est un jour qui fuit
Lorsque nous croyons qu'il s'avance;

Au milieu de chaque nuit
Il perd son nom dès sa naissance ;
Dès qu'on croit s'assurer de lui,
On trouve que c'est aujourd'hui :
Jamais encore aucun humain
N'a pu voir arriver demain (1).

(1) Ce couplet est de Piron.

PIÈCES FUGITIVES
DE Mme. DE B...S, MÈRE,
ET Mlle. DE B... S, SA FILLE.

CHANSON
POUR MADAME DE***.

Air : *Que ne suis-je la fougère.*

Dimanche je fus aimable,
Lundi je fus autrement ;
Mardi je pris l'air capable,
Mercredi je fis l'enfant ;
Jeudi je fus raisonnable,
Vendredi j'eus un amant ;
Samedi je fus coupable,
Dimanche il fut inconstant.

QUATRAIN.

Nous ne sommes heureux qu'en espérant de
l'être ;
Le moment de jouir échappe à nos desirs :
Nous perdons le bonheur faute de le connoître ;
Nous sentons son absence au milieu des plaisirs.

COUPLET.

Air : *Lison dormoit dans un bocage.*

En amour toujours infidèle,
Toujours fidèle en amitié,
Vous abandonnez une belle
Sans jamais en être oublié ;
Mais sur le choix de vos maîtresses
Toujours le nombre l'emporta ;
Même à présent, par-ci, par-là,
Vous leur faites des politesses,
Et vous serez encor vingt ans
Plus poli que nos jeunes gens.

COUPLET

EN ENTENDANT M. *** ARRIVER.

Air : Du haut en bas.

C'est lui, c'est lui,
Car j'entends le bruit d'un carosse ;
C'est lui, cest lui,
Il doit arriver aujourd'hui ;
De son laquais j'entends la rosse ;
J'entends son postillon qu'on rosse ;
C'est lui, c'est lui.

CHANSON.

Air : Du haut en bas.

De la vertu
Brutus eut toujours la manie,
De la vertu ;
Mais après avoir combattu
Pour détruire la tyrannie,
Il meurt disant : quelle folie
Que la vertu !

CHANSON

A M. ***, SUR SA FEMME.

Air : *Ah ! ma voisine es-tu fâchée ?*

Tout doit ici rendre les armes
A ses beaux yeux ;
Sans regret nous sentons les charmes
De ses beaux yeux ;
Comme vous, plus d'un cœur soupire
Pour ses beaux yeux ;
Mais vous seul avez droit de lire
Dans ses beaux yeux.

COUPLET.

Air : *Réveillez-vous, etc.*

Votre triste pédanterie
Par-tout vous rend fort ennuyeux ;
Votre froide plaisanterie
Vous coûte plus, ne vaut pas mieux.

CHANSON

Sur l'air : *Quand vous entendrez le doux zéphyre.*

Pour un instant
On sort du néant,
Et dès qu'on vit, on est las de vivre ;
On hait son sort,
Et l'on craint la mort
Sans estimer la vie.

Dieu tout puissant
Qu'on dit bienfaisant,
Tous les mortels pleurent de vos présens ;
Et soit qu'ils meurent
Ou qu'ils vivent,
Tous sont mécontens.

Rien n'est un bien,
Le passé n'est rien,
Et le présent passe comme un songe ;
De l'avenir
Ne crois pas jouir
L'espoir est un mensonge.

CHANSON

A UNE DAME,

Revenant de l'Amérique Septentrionale.

Air : *Charmante Gabrielle.*

Sur ce charmant rivage
On chante vos attraits;
Dans un climat sauvage
On vous fit des couplets
Pour chanter ce qu'on aime
Rien ne retient,
Et dans un désert même,
La rime vient.

Près de vous l'on s'empresse,
Mais on n'y gagne rien;
Vous parle-t-on tendresse,
Vous changez d'entretien;
Nous voulons tous vous plaire
Sans le pouvoir,
Vous plaisez au contraire
Sans le vouloir.

CHANSON.

Sur l'air : *Vive le vin, vive l'amour.*

J'ai toujours cherché le bonheur ;
J'ai vu qu'il n'est que dans le cœur :
L'on est trompé par l'apparence.
Heureux qui sent plus qu'il ne pense ;
Qui ne prévoit point l'avenir !
Il ne faut pas se presser de jouir ;
Le plaisir est dans l'espérance.

CHANSON.

Sur l'air : *Votre cœur, aimable, etc.*

L'homme est né pour la tristesse ;
Son état est la douleur ;
Esclave de la foiblesse,
Tyrannisés par l'erreur,
Nous nous égarons sans cesse
Pour arriver au malheur.

QUATRAIN.

Iris craint qu'un amour nouveau
Pour un autre m'engage ;
Mais Iris est dans le bateau,
Et voit fuir le rivage.

PIÈCES DIVERSES
DE PLUSIEURS PERSONNES
DE LA FAMILLE DE L'AUTEUR.

CHANSON
DE L'ABBÉ PORQUET,

Sur l'Auteur dont il avoit été le précepteur.

Messieurs et dames, du silence :
Célébrons l'heureuse naissance
De notre aimable chevalier ;
Et faisons-lui la révérence,
L'abbé Porquet tout le premier.

Il parle mieux qu'un chancelier,
Il écrit mieux qu'homme de France,
Il est de plus grand chevalier :
Faisons-lui donc la révérence,
L'abbé Porquet tout le premier.

Modeste amant et fier guerrier,
Il excelle dans tout métier ;
(Exceptons-en pourtant la danse :)
Faisons-lui donc la révérence,
L'abbé Porquet tout le premier.

O l'être heureux et singulier !
Son maître, dans chaque science,
Est devenu son écolier ;
Faisons-lui donc la révérence,
L'abbé Porquet tout le premier.

CHANSON

D'une Mère éloignée de sa Fille pendant le règne de la terreur.

Sur l'air de la romance de Jean-Jacques :
Je l'ai planté, je l'ai vu naître.

Est bien à moi, car l'ai fait naître
Ce beau rosier : plaisirs trop courts !

Il a fallu fuir, et peut-être
Plus ne te verrai de mes jours.

Beau rosier, cède à la tempête;
Foiblesse désarme fureur;
Sous les autans courbe la tête,
Ou bien c'en est fait de tes fleurs.

Etoit ma joie, étoit ma gloire,
Et mes soucis et mon bonheur
Ne périra dans ma mémoire,
Ta racine tient à mon cœur.

Bien que me fis, mal que me causes,
En ton penser s'offrent à moi;
Près de toi je n'ai vu que roses,
Ne sont qu'épines loin de toi.

Rosier, prends soin de ton feuillage:
Sois toujours beau, sois toujours vert,
Afin que voie après l'orage
Tes fruits égayer mon hiver.

FABLE

DE Mme DE ***, A SA FILLE,

Qui lui avoit envoyé un camée d'un amour qui vouloit attraper un papillon pour lui couper les aîles.

L'Amour voyant un papillon
Voltiger sur des fleurs nouvelles,
Prétendit corriger cet insigne frélon,
Et le fixer en lui coupant les aîles.
Aussi-tôt dit, aussi-tôt fait:
Le papillon perdant le charme dont il brille,
De léger devient lourd, de joli devient laid;
Il ne reste qu'une chenille.
Quand l'amour par hasard fixe certains amans,
On rit de la métamorphose:
Va, ma fille, crois-moi, des papillons constans
Fatigueroient bientôt les roses.

QUATRAIN

DE LA MÊME.

Pourquoi l'amour est-il donc le poison,
Et l'amitié le charme de la vie?
C'est que l'amour est fils de la folie,
Et l'amitié fille de la raison.

FABLE

DE M.me DE***, POUR SON FILS.

LE PAPILLON ET LA CHANDELLE.

Mon cher enfant, ton âge m'autorise
A te parler du papillon,
Mais sans que ta raison pourtant s'en formalise;
Car ceci n'est qu'exemple et non comparaison.
Quand le zéphir a fait taire la bise,
Le papillon qui ne vit qu'un été,
Des grands soins d'ici bas ne s'embarasse guère;

L'affaire de la volupté
Est sa plus importante affaire ;
Il ne veut rien, rien que jouir
Sans raisonner, sans réfléchir ;
Chaque instant le conduit à des amours nouvelles
Qui n'ont jamais de lendemain :
En une heure il a pu charmer toutes les belles
D'un jardin,
Sans en rencontrer de cruelles ;
Mais d'un pareil bonheur on peut prévoir la fin.
Un soir que retiré dans l'ombre et le silence
Il réparoit les fatigues du jour,
Il voit une lueur, et pense
Que c'est le flambeau de l'amour ;
Il se lève aussi-tôt, bat de l'aîle, s'avance ;
Tourne, retourne, et passe à chaque fois plus près
D'un objet si plein d'attraits :
Son éclat l'éblouit, sa chaleur le pénètre,
Et dans l'ivresse du plaisir,
A tout prix il prétend connoître
Ce fantôme brillant qui lui donne la mort.

Mon cher enfant, ceci ressemble fort
Aux douces erreurs du bel âge ;

Plus qu'on ne veut le cœur s'engage :
Quand il n'est plus tems d'y songer,
Ce n'est qu'alors qu'on en voit le danger ;
Mais de tout, la raison sait tirer avantage ;
Et reçoit même une leçon
D'un papillon.

BOUTS-RIMÉS,

DE LA MÊME,

ADRESSÉS AU P. H....

La raison de chacun est chez vous en *étage ;*
Vous joignez les talens aux vertus du *héros ;*
Des grands hommes passés vous avez *l'héritage.*
Ce siècle ici n'est plus que celui des *zeros ;*
Dans les conseils des rois, votre *prépondérance*
Auroit plus fait que leur *canon ;*
Le soldat dans les champs déplore votre *absence,*
La victoire pour vous n'auroit jamais dit *non.*

VERS

D'UN TRÈS-JEUNE HOMME,

Au sujet d'un petit sorbier donné par lui à M.me la P. de Ratziville, pour son Arcadie.

Petit sorbier va croître en Arcadie,
Va dans ces lieux par le goût décorés ;
Tu ne dois pas regretter ta patrie,
Car tu seras toute ta vie,
Le plus heureux des émigrés.

VERS

DE M. DE VOLTAIRE,

Sur la pièce intitulée *le Cœur*.

Certaine dame honnête, et savante, et profonde,
Ayant relu dix fois votre traité du Cœur,

Disoit en se pâmant : Que j'aime cet auteur !
Ah ! sans doute qu'il a le plus grand cœur du monde.
De mon heureux printems j'ai vu passer la fleur,
Le cœur pourtant me parle encore.
Du nom de petit cœur quand mon amant m'honore,
Je sens qu'il me fait trop d'honneur.
Hélas ! foibles humains, quels destins sont les nôtres !
Quand on a mal placé les grandeurs !
Qu'on seroit heureux si les cœurs
Etoient faits les uns pour les autres !
Illustre chevalier, vous chantez vos combats,
Vos victoires et votre empire ;
Et dans vos vers heureux, comme vous pleins d'appas,
C'est votre cœur qui vous inspire.
Quand Lisette vous dit : Rodrigue, as-tu du cœur ?
Sur l'heure elle l'éprouve, et dit avec franchise :
Il eut encor plus de valeur,
Quand il étoit homme d'église !

VERS

DE L'ABBÉ P...

Pour être mis au bas d'un portrait du roi Stanislas, duc de Lorraine.

Il n'est point de vertus que son nom ne rappelle;
Philosophe, guerrier, monarque, citoyen;
Son génie étendit l'art de faire du bien,
Charles (1) fut son ami, Trajan fut son modèle.

(1) Charles XII, roi de Suède.

CHANSON

DE MADAME DE***.

Air *de la sarabande d'Issé.*

Le bal étoit maussade,
Le père bourru,
La mère étoit malade,
Le tendron bossu,
Et le gendre c...

TABLE
DES MATIÈRES.

Pièces diverses.

L'Oculiste, Conte, page 1
Le Gascon, Conte, 8
Epître, 9
Aline, reine de Golconde, 11
Voyage en Suisse, 43
Lettre écrite des parages d'Afrique à madame de *** 78
Lettre écrite de Malapane en haute Silésie, 88
Fragment d'une relation d'un voyage de plaisir dans la Poméranie Suédoise. 102
Réponse au discours de réception de M. l'abbé Barthélemi, à l'Académie Française, 157
Discours de M. de Boufflers, lors de sa réception à l'Académie Française, 182
Sur l'erreur, 236
Lettre en monosyllabes, 241
Sur la raison, 245
Ronde chantée en Allemagne chez le prince Henri, 272

Imitation de l'ode d'Horace, *Solvitur acris hyems*, page 274
Couplets pour madame et mademoiselle de G***, mère et fille, dames Suédoises, 276
Les trois jours de la vie, 277

Pièces fugitives de madame de B....s, mère, et de madame de B....n, sa fille,

Chanson pour madame de ***, 278
Quatrain, 279
Couplet, *idem*
Couplet en entendant M. *** arriver, 280
Chanson, *idem*
Chanson à M. ***, sur sa femme, 281
Couplet, *idem*
Chanson, 282
Chanson à une dame revenant de l'Amérique Septentrionale, 283
Chanson, 284
Quatrain, 285

Pièces diverses de plusieurs personnes de la famille de l'Auteur.

Chanson de l'abbé Porquet, 285
Chanson d'une mère éloignée de sa fille, pendant le règne de la terreur, 286

Fable de madame de *** à sa fille, etc., 288
Quatrain, de la même, 289
Fable de madame de ***, pour son fils, *idem*
Bouts-rimés de la même, adressés au P. H..., 291
Vers d'un très-jeune homme, etc., 292
Vers de M. de Voltaire, *idem*
Vers de l'abbé P....., 194
Chanson de madame de ***, *idem*

Fin de la table du second volume.

De l'Imprimerie de GLISAU, rue du Foin Saint-Jacques, nº. 265.